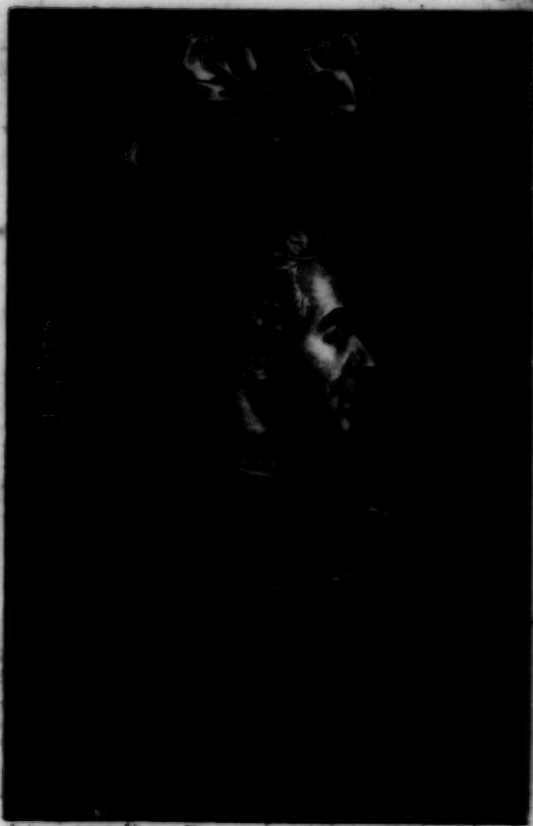


5.

**CONSIDÉRATIONS**  
**SUR**  
**LES MŒURS**  
**DE CE SIECLE.**

1



*gravé par C. N. Corbin en 1767*

*gravé par D. Houss.*

COM

LE

DE

PA

HISTO

L'un des

& de ce

de Berlin

M



*K Pinot Duclos (6.)*  
**CONSIDÉRATIONS**  
**SUR** *Gal 8 Vol*  
**LES MŒURS**  
**DE CE SIECLE,**  
**PAR M. DUCLOS,**  
**HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,**

L'un des Quarante de l'Académie Française,  
& de celle des Belles - Lettres ; de l'Académie  
de Berlin, & de la Société Royale de Londres.



**A LONDRES.**

**M. DCC. LXXXIV.**

*3/4*



A

S I R E

Le bon  
nellemen  
dont elle  
dont elle  
qu'elle a  
que j'ose  
titres po  
Ma vie  
rassemble  
le plus fé  
Tous les  
peindre  
l'Europe  
d'être à

\* La plac  
brevet du 20

\*\* Ce fi  
dont le roi

# A U R O I.

S I R E,

Le bonheur d'être attaché personnellement à Votre Majesté par la place dont elle m'a honoré \*, les bontés dont elle m'a comblé, & l'approbation qu'elle a daigné accorder à l'ouvrage que j'ose lui présenter \*\*, sont mes titres pour lui en offrir l'hommage. Ma vie sera désormais consacrée à rassembler les monumens du regne le plus fécond en événemens glorieux. Tous les écrivains s'empresseront de peindre le héros & le pacificateur de l'Europe ; j'aurai de plus l'avantage d'être à portée de faire connoître le

\* La place d'historiographe de France , par brevet du 20 Septembre 1750.

\*\* Ce fut la seconde édition de cet ouvrage dont le roi daigna accepter la dédicace , en 1751.

roi vertueux , le prince à qui l'humanité est chere. Pour rendre à Votre Majesté le tribut d'éloges qui lui est dû , je n'ai qu'à écouter la voix de la renommée & de la vérité. Voilà mes guides & mes garans ; l'éloge d'un grand roi doit être l'histoire de sa vie.

Je suis avec le plus profond respect ,

SIRE ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

*Le très-humble , très obéissant  
& très-fidèle sujet & serviteur ,*

DUCLOS.

DES

CON

INTRO  
CHAPIT

général

CHAP. I

Préju

CHAP. I

Louan

CHAP. I

& l'H

CHAP. V

brité ,

tion.

CHAP.

gneurs

CHAP. V

CHAP.

mode ,

CHAP. I

larisé

---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

I N T R O D U C T I O N ,	Page 1
C H A P. I. <i>Sur les Mœurs en général ,</i>	5
C H A P. II. <i>Sur l'Education &amp; sur les Préjugés ,</i>	20
C H A P. III. <i>Sur la Politesse &amp; sur les Louanges ,</i>	35
C H A P. IV. <i>Sur la Probité, la Vertu &amp; l'Honneur ,</i>	51
C H A P. V. <i>Sur la Réputation, la Célébrité, la Renommée &amp; la Considération.</i>	79
C H A P. VI. <i>Sur les Grands Seigneurs ,</i>	103
C H A P. VII. <i>Sur le Crédit ,</i>	121
C H A P. VIII. <i>Sur les Gens à la mode ,</i>	122
C H A P. IX. <i>Sur le Ridicule , la Singularité , &amp; l'Affectation ,</i>	183

viiij **TABLE DES CHAP.**

CHAP. X. <i>Sur les Gens de Fortune ,</i>	149
CHAP. XI. <i>Sur les Gens de Lettres ,</i>	168
CHAP. XII. <i>Sur la manie du Bel-Esprit ,</i>	185
CHAP. XIII. <i>Sur le rapport de l'Esprit &amp; du Caractere.</i>	207
CHAP. XIV. <i>Sur l'Estime &amp; le Respect.</i>	219
CHAP. XV. <i>Sur le prix réel des choses.</i>	238
CHAP. XVI. <i>Sur la Reconnoissance , &amp; sur l'Ingratitude.</i>	348
DISCOURS DE M. DUCLOS , prononcé à l'Académie Françoisse , lorsqu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé MONGAULT , le Jeudi 26 Janvier 1747.	355
RÉPONSE de M. l'Abbé Comte de BERNIS , Directeur de l'Académie Françoisse , au Discours de M. DUCLOS ,	362

**Fin de la Table des Chapitres.**

CO

LE

D

IN

J'AI vé  
qui ont à  
gage à ra  
les objets  
Les scie  
que depui  
l'examen  
éclaircir  
mes. C'e  
l'égard d  
avons qu  
matiere ;  
lutions d  
faites dan  
ment app  
pes puisés

# CONSIDÉRATIONS

SUR

## LES MŒURS

DE CE SIECLE.

---

### INTRODUCTION.

J'AI vécu , je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Voilà le motif qui m'engage à rassembler quelques réflexions sur les objets qui m'ont frappé dans le monde. Les sciences n'ont fait de vrais progrès que depuis qu'on travaille par l'expérience, l'examen & la confrontation des faits , à éclaircir , détruire ou confirmer les systèmes. C'est ainsi qu'on en devoit user à l'égard de la science des mœurs. Nous avons quelques bons ouvrages sur cette matiere ; mais comme il arrive des révolutions dans les mœurs, les observations faites dans un tems , ne sont pas exactement applicables à un autre. Les principes puisés dans la 'nature , sont toujours

A

subsistans ; mais , pour s'assurer de leur vérité , il faut sur-tout observer les différentes formes qui les déguisent , sans les altérer , & qui , par leur liaison avec les principes , tendent de plus en plus à les confirmer.

Il seroit donc à souhaiter que ceux qui ont été à portée de connoître les hommes , fissent part de leurs observations. Elles seroient aussi utiles à la science des mœurs , que les journaux des navigateurs l'ont été à la navigation. Des faits & des observations suivies , conduisent nécessairement à la découverte des principes , les dégagent de ce qui les modifie dans tous les siècles , & chez les différentes nations ; au lieu que des principes purement spéculatifs sont rarement sûrs , ont encore plus rarement une application fixe , & tombent souvent dans le vague des systèmes. Il y a d'ailleurs une grande différence entre la connoissance de l'homme & la connoissance des hommes. Pour connoître l'homme , il suffit de s'étudier soi-même ; pour connoître les hommes , il faut les pratiquer.

Je me  
mœurs ,  
hommes  
peut-être  
Les hom  
leurs acti  
constans  
cipes.

Quoiq  
objet par  
de ce sic  
mœurs  
connoître

Pour  
dans les  
propose  
Chapitre  
paraîtront  
plication  
due , &  
les faire  
est la c  
que mes  
la licen  
j'usurai  
vérité a



Je me suis proposé, en observant les mœurs, de démêler dans la conduite des hommes quels en sont les principes, & peut-être de concilier leurs contradictions. Les hommes ne sont inconséquens dans leurs actions, que parce qu'ils sont inconstans ou vacillans dans leurs principes.

Quoique cet ouvrage semble avoir pour objet particulier la connoissance des mœurs de ce siècle, j'espère que l'examen des mœurs actuelles, pourra servir à faire connoître l'homme de tous les tems.

Pour mettre plus d'ordre & de clarté dans les différentes matieres que je me propose de traiter, je les distribuerai par Chapitres. Je choisirai les sujets qui me paroîtront les plus importans, dont l'application est la plus fréquente, la plus étendue, & je tâcherai, par leur réunion, de les faire concourir à un même but, qui est la connoissance des mœurs. J'espère que mes idées s'éloigneront également de la licence & de l'esprit de servitude; j'usurai en citoyen de la liberté dont la vérité a besoin.

4 - *Considérations*

Si l'Ouvrage plait , j'en serai très-flatté ;  
j'en serai encore plus content , s'il est  
utile.

CHA

Sur

**A**VANT  
mençons  
idées qu  
loin d'av  
plusieurs  
il signifie  
quises p  
l'emploi  
clination  
maux.

On  
d'imagi  
gardées  
les car  
formes  
qu'on  
dit sim  
mœurs  
a écrit  
la vert

## CHAPITRE PREMIER.

### *Sur les Mœurs en général.*

**A**VANT que de parler des mœurs , commençons par déterminer les différentes idées qu'on attache à ce terme ; car , loin d'avoir des synonymes , il admet plusieurs acceptions. Dans la plus générale, il signifie les habitudes naturelles ou acquises pour le bien ou pour le mal. On l'emploie même , pour désigner les inclinations des différentes especes d'animaux.

On dit d'un poëme , de tout ouvrage d'imagination , que les *mœurs* y sont bien gardées , lorsque les usages , les coutumes, les caracteres des personnages sont conformes à la connoissance , ou à l'opinion qu'on en a communément. Mais si l'on dit simplement d'un ouvrage qu'il y a des *mœurs* , on veut faire entendre que l'auteur a écrit d'une maniere à inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. Ainsi les *mœurs*

sans épithètes s'entendent toujours des *bonnes mœurs*.

Les *mœurs* d'un tableau consistent dans l'observation du *costume*. Les *mœurs*, en parlant d'un particulier & de la vie privée, ne signifient autre chose que la pratique des vertus morales, ou le dérèglement de la conduite, suivant que ce terme est pris en bien ou en mal. On voit dès-là que les mœurs diffèrent de la morale qui devrait en être la règle, & dont elles ne s'écartent que trop souvent. Les bonnes mœurs sont la morale pratique.

Relativement à une nation, on entend par les *mœurs*, ses coutumes, ses usages, non pas ceux qui, indifférens en eux-mêmes, sont du ressort d'une mode arbitraire; mais ceux qui influent sur la manière de penser, de sentir & d'agir, ou qui en dépendent. C'est sous cet aspect que je considère les *mœurs*.

De telles considérations ne sont pas des idées purement spéculatives. On pourroit l'imaginer d'après ces écrits sur la morale, où l'on commence par supposer que l'homme n'est qu'un composé de misère & de

corruption, d'estimable, dangereux, capables d'être corrigé; autrement récompensé pour être en état de corruption d'abord alors à leur indulgent

Les hommes pour-propre Partons de elles-mêmes nent bon qu'elles prites, on n' Que devien de ses res passions ? homme ne que sa pro sifier à ser l'entoufia

corruption, & qu'il ne peut rien produire d'estimable. Ce système est aussi faux que dangereux. Les hommes sont également capables du bien & du mal; ils peuvent être corrigés, puisqu'ils peuvent se pervertir; autrement pourquoi punir, pourquoi récompenser, pourquoi instruire? Mais pour être en droit de reprendre, & en état de corriger les hommes, il faudroit d'abord aimer l'humanité, & l'on seroit alors à leur égard juste sans dureté, & indulgent sans lâcheté.

Les hommes sont, dit-on, pleins d'amour-propre, & attachés à leur intérêt. Partons de-là. Ces dispositions n'ont par elles-mêmes rien de vicieux, elles deviennent bonnes ou mauvaises par les effets qu'elles produisent. C'est la seve des plantes, on n'en doit juger que par les fruits. Que deviendrait la société, si on la privoit de ses ressorts, si l'on en retranchoit les passions? Qu'importe, en effet, qu'un homme ne se propose, dans ses actions, que sa propre satisfaction, s'il la fait consister à servir la société? Qu'importe que l'enthousiasme patriotique ait fait trouver à

Régulus de la satisfaction dans le sacrifice de sa vie ? La vertu purement désintéressée , si elle étoit possible , produiroit-elle d'autres effets ? Cet odieux sophisme d'intérêt personnel , n'a été imaginé que par ceux qui , cherchant toujours exclusivement le leur , voudroient rejeter le reproche qu'eux seuls méritent sur l'humanité entière. Au lieu de calomnier la nature , qu'ils consultent leurs vrais intérêts , ils les verront unis à ceux de la société.

Qu'on apprenne aux hommes à s'aimer entr'eux , qu'on leur en prouve la nécessité pour leur bonheur. On peut leur démontrer que leur gloire & leur intérêt ne se trouvent que dans la pratique de leurs devoirs. En cherchant à les dégrader , on les trompe , on les rend plus malheureux ; sur l'idée humiliante qu'on leur donne d'eux-mêmes , ils peuvent être criminels , sans en rougir. Pour les rendre meilleurs , il ne faut que les éclairer , le crime est toujours un faux jugement.

Voilà toute la science de la morale , science plus importante & aussi sûre que celles qui s'appuient sur des démonstra-

tions  
doit y  
sûrs d  
ceux  
vons  
soient  
en mo  
que t  
& se

Il  
les cr  
doit  
celles  
la so  
liers ;  
traits  
y a d

Le  
leurs  
féren  
hom  
racte  
cessa  
nati  
nati  
I

tions. Dès qu'une société est formée , il doit y exister une morale & des principes sûrs de conduite. Nous devons à tous ceux qui nous doivent , & nous leur devons également , quelque différens que soient ces devoirs. Ce principe est aussi sûr en morale , qu'il est certain en géométrie , que tous les rayons d'un cercle sont égaux , & se réunissent à un même point.

Il s'agit donc d'examiner les devoirs & les erreurs des hommes ; mais cet examen doit avoir pour objet les mœurs générales , celles des différentes classes qui composent la société , & non les mœurs des particuliers ; il faut des tableaux & non des portraits ; c'est la principale différence qu'il y a de la morale à la satire.

Les peuples ont, comme des particuliers, leurs caractères distinctifs , avec cette différence , que les mœurs particulières d'un homme peuvent être une suite de son caractère , mais elles ne le constituent pas nécessairement ; au lieu que les mœurs d'une nation forment précisément le caractère national.

Les peuples les plus sauvages sont ceux

parmi lesquels il se commet le plus de crimes : l'enfance d'une nation n'est pas son âge d'innocence. C'est l'excès du désordre qui donne la première idée des loix : on les doit au besoin , souvent au crime , rarement à la prévoyance.

Les peuples les plus polis ne sont pas aussi les plus vertueux. Les mœurs simples & sévères ne se trouvent que parmi ceux que la raison & l'équité ont policés , & qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour se corrompre. Les peuples policés valent mieux que les peuples polis. chez les Barbares , les loix doivent former les mœurs : chez les peuples policés , les mœurs perfectionnent les loix , & quelquefois y suppléent ; une fausse politesse les fait oublier. l'état le plus heureux seroit celui où la vertu ne seroit pas un mérite. Quand elle commence à se faire remarquer , les mœurs sont déjà altérées , & si elle devient ridicule , c'est le dernier degré de la corruption.

Un objet très-intéressant seroit l'examen des différens caracteres des nations , & de la cause physique ou morale de ces diffé-

rences  
trepren  
les peu  
l'on s  
D'aille  
nous  
vraime

En  
quel  
dans  
réelle  
quelle  
marq  
provi  
ple à

C  
pital  
de p  
cept  
prét  
rior  
diffé

C  
tem  
on  
étr



rences : mais il y auroit de la témérité à l'entreprendre , sans connoître également bien les peuples qu'on voudroit comparer , & l'on seroit toujours suspect de partialité. D'ailleurs , l'étude des hommes avec qui nous avons à vivre , est celle qui nous est vraiment utile.

En nous renfermant dans notre nation , quel champ vaste & varié ! Sans entrer dans des subdivisions qui seroient plus réelles que sensibles , quelle différence , quelle opposition même de mœurs ne remarque-t-on pas entre la capitale & les provinces ? Il y en a autant que d'un peuple à un autre.

Ceux qui vivent à cent lieues de la capitale , en sont à un siècle pour les façons de penser & d'agir. Je ne nie pas les exceptions , & je ne parle qu'en général : je prétends encore moins décider de la supériorité réelle , je remarque simplement la différence.

Qu'un homme , après avoir été longtemps absent de la capitale , y revienne , on le trouve ce qu'on appelle *rouillé* ; peut-être n'en est-il que plus raisonnable , mais

il est certainement différent de ce qu'il étoit. C'est dans Paris qu'il faut considérer le François , parce qu'il y est plus François qu'ailleurs.

Mes observations ne regardent pas ceux qui , dévoués à des occupations suivies , à des travaux pénibles , n'ont par-tout que des idées relatives à leur situation , à leurs besoins , & indépendantes des lieux qu'ils habitent. On trouve plus à Paris qu'en aucun lieu du monde , de ces victimes du travail.

Je considère principalement ceux à qui l'opulence & l'oïveté suggerent la variété des idées , la bizarrerie des jugemens , l'inconstance des sentimens & des affections , en donnant un plein essor au caractère. Ces hommes - là forment un peuple dans la capitale. Livrés alternativement & par accès à la dissipation , à l'ambition , ou à ce qu'ils appellent philosophie ; c'est-à-dire , à l'humeur , à la misanthropie ; emportés par les plaisirs , tourmentés quelquefois par de grands intérêts ou des fantaisies frivoles , leurs idées ne sont jamais suivies , elles se trouvent en contradiction ,

dition, & leur paroissent successivement d'une égale évidence. Les occupations sont différentes à Paris & dans la Province ; l'oisiveté même ne s'y ressemble pas : l'une est une langueur, un engourdissement, une existence matérielle ; l'autre est une activité sans dessein, un mouvement sans objet. On sent plus à Paris qu'on ne pense, on agit plus qu'on ne projete, on projete plus qu'on ne résout. On n'estime que les talens & les arts de goût ; à peine a-t-on l'idée des arts nécessaires, on en jouit sans les connoître.

Les liens du sang n'y décident de rien pour l'amitié ; ils n'imposent que les devoirs de décence ; dans la province ils exigent des services : ce n'est pas qu'on s'y aime plus qu'à Paris, on s'y hait souvent davantage, mais on y est plus *parent* : au lieu que dans Paris, les intérêts croisés, les événemens multipliés, les affaires, les plaisirs, la variété des sociétés, la facilité d'en changer ; toutes ces causes réunies empêchent l'amitié, l'amour ou la haine d'y prendre beaucoup de consistance.

Il régné à Paris une certaine indifférence

générale , qui multiplie les goûts passagers , qui tient lieu de liaison , qui fait que personne n'est de trop dans la société , que personne n'y est nécessaire : tout le monde se convient , personne ne se manque. L'extrême dissipation où l'on vit , fait qu'on ne prend pas assez d'intérêt les uns aux autres , pour être difficile ou constant dans les liaisons.

On se recherche peu , on se rencontre avec plaisir ; on s'accueille avec plus de vivacité que de chaleur ; on se perd sans regret , ou même sans y faire attention.

Les mœurs sont à Paris ce que l'esprit du gouvernement fait à Londres ; elles confondent & égalent dans la société les rangs qui sont distingués & subordonnés dans l'état. Tous les ordres vivent à Londres dans la familiarité , parce que tous les citoyens ont besoin les uns des autres ; l'intérêt commun les rapproche.

Les plaisirs produisent le même effet à Paris ; tous ceux qui se plaisent se conviennent , avec cette différence que l'égalité qui est un bien , quand elle part d'un principe du gouvernement , est un très-grand

mal , qu  
parce qu  
corruption

Le gr  
toujours  
souvent  
presque  
jeunesse  
tous les  
heure :  
pation  
loir en  
Il y a  
sent s'a

Oser  
être n'e  
mais il  
qui de  
pas on  
dans t  
jamais  
puisse  
est trè  
nessé  
formi  
la réf

mal , quand elle ne vient que des mœurs , parce que cela n'arrive jamais que par leur corruption.

Le grand défaut du François est d'avoir toujours le caractère jeune ; par-là il est souvent aimable , & rarement sûr : il n'a presque point d'âge mûr , & passe de la jeunesse à la caducité. Nos talens , dans tous les genres , s'annoncent de bonne-heure : on les néglige long-tems par dissipation , & à peine commence-t-on à vouloir en faire usage , que leur tems est passé. Il y a peu d'hommes parmi nous qui puissent s'appuyer de l'expérience.

Oserai-je faire une remarque , qui peut-être n'est pas aussi sûre qu'elle me le paroît ; mais il me semble que ceux de nos talens , qui demandent de l'exécution , ne vont pas ordinairement jusqu'à soixante ans dans toute leur force. Nous ne réussissons jamais mieux dans quelque carrière que ce puisse être , que dans l'âge mitoyen , qui est très-court , & plutôt encore dans la jeunesse que dans un âge trop avancé. Si nous formions de bonne - heure notre esprit à la réflexion , & je crois cette éducation

possible , nous serions , sans contredit , la première des nations , puisque , malgré nos défauts , il n'y en a point qu'on puisse nous préférer : peut-être même pourrions-nous tirer avantage de la jalousie de plusieurs peuples : on ne jalouse que ses supérieurs. A l'égard de ceux qui se préfèrent naïvement à nous , c'est parce qu'ils n'ont pas encore de droit à la jalousie.

D'un autre côté , le commun des François croit que c'est un mérite que de l'être : avec un tel sentiment , que leur manque-t-il pour être *patriotes* ? Je ne parle point de ceux qui n'estiment que les étrangers. On n'affecte de mépriser sa nation , que pour ne pas reconnoître ses supérieurs ou ses rivaux trop près de soi.

Les hommes de mérite , de quelque nation qu'ils soient , n'en forment qu'une entre eux. Ils sont exempts d'une vanité nationale & puérile ; ils la laissent au vulgaire , à ceux qui , n'ayant point de gloire personnelle , sont réduits à se prévaloir de celle de leurs compatriotes.

On ne doit donc se permettre aucun parallèle injurieux & téméraire : mais s'il

est per  
nation  
rite , &

C'est  
vent se  
cœur s  
tere ; i  
le plaisir  
ont pe  
point d  
n'est p  
des m  
point  
nature  
contri  
plaire  
frivoli  
talens  
même  
La pe  
tôt fat  
l'enfa  
vu par  
dispar  
que p  
Un

est permis de remarquer les défauts de la nation, il est de devoir d'en relever le mérite, & le François en a un distinctif.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver, sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe & la mollesse; ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs & de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise; à la bonté naturelle du François: l'amour-propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talens & de ses vertus, le préserve en même tems des crimes noirs & réfléchis. La perfidie lui est étrangère, & il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le François est l'enfant de l'Europe. Si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu, plutôt par le caractère national, que par la sévérité des loix.

Un peuple très-éclairé & très-estimable

à beaucoup d'égards , se plaint que la corruption est venue chez lui au point qu'il n'y a plus de principes d'honneur , que les actions s'y évaluent toutes , qu'elles sont en proportion exactes avec l'intérêt , & qu'on y pouvoit faire *le tarif des probités*.

Je suis fort éloigné d'en croire l'humeur & des déclamations de parti ; mais s'il y avoit un tel peuple , ce que je ne veux pas croire , il seroit composé d'une multitude de vils criminels , parce qu'il y en auroit à tout prix , & on y trouveroit plus de scélérats qu'en aucun lieu du monde , puisqu'il n'y auroit point de vertu dont on ne pût trouver la valeur.

Cela n'est pas heureusement ainsi parmi nous. On y voit peu de criminels par système , la misère y est le principal écueil de la probité. Le François se laisse entraîner par l'exemple , & séduire par le besoin ; mais il ne trahit pas la vertu de dessein formé. Or , la nécessité ne fait guere que des fautes quelquefois pardonnables ; la cupidité réduite en système fait les crimes.

C'est déjà un grand avantage , que de

ne pas s'  
vénale ;  
cherche  
plus dè

Les  
marque  
remede  
le detai  
à l'aut  
ne tir  
chez  
sortie  
à ses



ne pas supposer que la probité puisse être vénale ; cela empêche bien des gens de chercher le prix de la leur ; elle n'existe plus dès qu'elle est à l'encan.

Les abus & les inconvéniens qu'on remarque parmi nous , ne seroient pas sans remèdes , si on le vouloit. Sans entrer dans le détail de ceux qui appartiennent autant à l'autorité qu'à la philosophie , quel parti ne tireroit pas de lui-même un peuple chez qui l'éducation générale seroit assortie à son génie , à ses qualités propres , à ses vertus , & même à ses défauts ?

## CHAPITRE II.

*Sur l'Éducation, & sur les Préjugés.*

ON trouve parmi nous beaucoup d'instruction, & peu d'éducation. On y forme des savans, des artistes de toutes especes; chaque partie des lettres, des sciences & des arts y est cultivée avec succès, par des méthodes plus ou moins convenables. Mais on ne s'est pas encore avisé de former des hommes, c'est-à-dire, de les élever respectivement les uns pour les autres, de faire porter sur une base d'éducation générale toutes les instructions particulières; de façon qu'ils fussent accoutumés à chercher leurs avantages personnels dans le plan du bien général, & que dans quelque profession que ce fût, ils commençassent par être patriotes.

Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus & de vices; il s'agit d'étouffer les uns & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame se réduisent

à sentir &  
aimer &  
que régle  
rendre le  
bien qu'  
roient eu  
qui dev  
préparen  
rente,  
dispositi  
L'instru  
prit & c

Ce r  
que im  
dées so  
des chi  
& qui  
certain  
possibl  
à les  
contr  
vent  
juger

Pe  
ce c  
peu

à sentir & penser : nos plaisirs consistent à aimer & connoître ; il ne faudroit donc que régler & exercer ces dispositions , pour rendre les hommes utiles & heureux par le bien qu'ils feroient , & qu'ils éprouveroi-ent eux-mêmes. Telle est l'éducation qui devroit être générale , uniforme , & préparer l'instruction qui doit être différente , suivant l'état , l'inclination & les dispositions de ceux qu'on veut instruire. L'instruction concerne la culture de l'esprit & des talens.

Ce n'est point ici une idée de république imaginaire : d'ailleurs , ces sortes d'idées sont , au moins , d'heureux modèles , des chimères qui ne le sont pas totalement , & qui peuvent être réalisées jusqu'à un certain point. Bien des choses ne sont impossibles , que parce qu'on s'est accoutumé à les regarder comme telles. Une opinion contraire & du courage , rendroient souvent facile ce que le préjugé & la lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder comme chimérique ce qui s'est exécuté ? Quelques anciens peuples , tels que les Egyptiens & les Spar-

tiates , n'ont-ils pas eu une éducation relative à l'état , & qui en faisoit en partie la constitution ?

En vain voudroit-on révoquer en doute des mœurs si éloignées des nôtres : on ne peut connoître l'antiquité que par le témoignage des historiens ; tous déposent & s'accordent sur cet article. Mais comme on ne juge des hommes que par ceux de son siècle , on a peine à se persuader qu'il y en ait eu de plus sages autrefois , quoiqu'on ne cesse de le répéter par humeur. Je veux bien accorder quelque chose à un doute philosophique , en supposant que les historiens ont embelli les objets ; mais c'est précisément ce qui prouve à un philosophe qu'il y a un fond de vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres peuples , dont ils vouloient cependant relever la gloire.

Il est donc constant que dans l'éducation qui se donnoit à Sparte , on s'attachoit d'abord à former des Spartiates. C'est ainsi qu'on devroit dans tous les états inspirer les sentimens de citoyen , former des

François  
des Fran  
hommes.

Je ne  
mon siec  
une certa  
verselle ,  
laissera p  
pourroit  
grès par

Loin  
pes , on  
d'instruc  
cation e  
parler de  
dans ces  
le moiq  
académi  
doit-on  
l'enseig  
deux po  
plan d'e

Des a  
attender  
sont per  
instru

François parmi nous , & pour en faire des François , travailler à en faire des hommes.

Je ne fais si j'ai trop bonne opinion de mon siècle ; mais il me semble qu'il y a une certaine fermentation de raison universelle , qui tend à se développer , qu'on laissera peut-être se dissiper , & dont on pourroit assurer , diriger & hâter les progrès par une éducation bien étendue.

Loin de se proposer ces grands principes , on s'occupe de quelques méthodes d'instructions particulières , dont l'application est encore bien peu éclairée ; sans parler de la réforme qu'il y auroit à faire dans ces méthodes mêmes. Ce ne seroit pas le moindre service que l'université & les académies pourroient rendre à l'état. Que doit-on enseigner ? Comment doit-on l'enseigner ? Voilà , ce me semble , les deux points sur lesquels devoit porter tout plan d'étude , tout système d'instruction.

Des artisans , les artistes , ceux enfin qui attendent leur subsistance de leur travail , sont peut-être les seuls qui reçoivent des instructions convenables à leur destination ;

mais on donne absolument les mêmes à ceux qui sont nés avec une sorte de fortune. Il y a un certain amas de connoissances prescrites par l'usage qu'ils apprennent imparfaitement; après quoi ils sont censés instruits de tout ce qu'ils doivent savoir, quelles que soient les professions auxquelles on les destine.

Voilà ce qu'on appelle l'éducation, & ce qui en mérite si peu le nom. La plupart des hommes qui pensent, sont si persuadés qu'il n'y en a point de bonnes, que ceux qui s'intéressent à leurs enfans, songent d'abord à se faire un plan nouveau pour les élever. Il est vrai qu'ils se trompent souvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent, & que leurs soins se bornent d'ordinaire à abrégér ou aplanir quelques routes des sciences; mais leur conduite prouve du moins qu'ils sentent confusément les défauts de l'éducation commune, sans discerner précisément en quoi ils consistent.

De-là les partis bizarres que prennent, & les erreurs où tombent ceux qui cher-  
chent

ehent  
de diso

Les  
doit fi  
ture d  
succéd  
celle q  
l'on ve  
la plus  
généra  
relativ  
c'est l'  
particu  
il faut  
disposi  
nels. T  
truçtio  
bien d

Qu'  
d'un p  
gentill  
de son  
ici qu  
effet,  
l'un de

ehent le vrai avec plus de bonne foi que de discernement.

Les uns ne distinguant , ni le terme où doit finir l'éducation générale , ni la nature de l'éducation particulière , qui doit succéder à la première , adoptent souvent celle qui convient le moins à l'homme que l'on veut former ; ce qui mérite cependant la plus grande attention. Dans l'éducation générale , on doit considérer les hommes relativement à l'humanité & à la patrie ; c'est l'objet de la morale. Dans l'éducation particulière , qui comprend l'instruction , il faut avoir égard à la condition , aux dispositions naturelles , aux talens personnels. Tel est ou devroit être l'objet de l'instruction. La conduite qu'on suit me paroît bien différente.

Qu'un ouvrage destiné à l'éducation d'un prince ait de la célébrité , le moindre gentilhomme le croit propre à l'éducation de son fils. Une vanité sottre décide plus ici que le jugement. Quel rapport , en effet , y a-t-il entre deux hommes , dont l'un doit commander & l'autre obéir, sans

avoir même le choix de l'espèce d'obéissance ?

D'autres , frappés des préjugés dont on nous accable , donnent dans une extrémité plus dangereuse que l'éducation la plus imparfaite. Ils regardent comme autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus , & les proscrivent universellement. Cependant les préjugés même doivent être discutés & traités avec circonspection.

Un préjugé , n'étant autre chose qu'un jugement porté ou admis sans examen , peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuisibles à la société ne peuvent être que des erreurs , & ne sauroient être trop combattus. On ne doit pas non plus entretenir des erreurs indifférentes par elles-mêmes , s'il y en a de telles : mais celles-ci exigent de la prudence ; il en faut quelquefois même en combattant le vice ; on ne doit pas arracher témérairement l'ivraie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la société , & qui sont des germes de vertu , on peut être sûr que ce sont des vérités qu'il faut respecter & suivre. Il est inutile de s'atta-

cher à  
suffit  
voulan  
ne leu  
somp  
trepre  
sonne  
ment,  
des so  
ment.

Qu  
pratiq  
plus d  
cipes  
assez  
sonna  
faire.

On  
contr  
trop  
mun  
matio  
mier  
d'un  
time  
roier



cher à démontrer des vérités admises, il suffit d'en recommander la pratique. En voulant trop éclairer certains hommes, on ne leur inspire quelquefois qu'une présomption dangereuse. Eh ! pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raisonnement ce qu'ils suivoient par sentiment, par un préjugé honnête ? Ces guides sont bien aussi sûrs que le raisonnement.

Qu'on forme d'abord les hommes à la pratique des vertus, on en aura d'autant plus de facilité à leur démontrer les principes, s'il en est besoin. Nous sommes assez portés à regarder comme juste & raisonnable ce que nous avons coutume de faire.

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés, peut-être en a-t-on trop détruit : le préjugé est la loi du commun des hommes. La discussion en cette matière exige des principes sûrs & des lumières rares. La plupart étant incapables d'un tel examen, doivent consulter le sentiment intérieur : les plus éclairés pourroient encore en morale les préférer sou-

vent à leurs lumières , & prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cette méthode : quand on est bien intimement content de soi à l'égard des autres , il n'arrive guère qu'ils soient mécontents. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point ; & il est inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me dispenser à ce sujet de blâmer les écrivains qui , sous prétexte , ou voulant de bonne foi attaquer la superstition , ce qui seroit un motif louable & utile , si l'on s'y renfermoit en philosophie citoyen , sapent les fondemens de la morale , & donnent atteinte aux liens de la société : d'autant plus insensés , qu'il seroit dangereux pour eux mêmes de faire des prosélytes. Le funeste effet qu'ils produisent sur leurs lecteurs , est d'en faire dans la jeunesse de mauvais citoyens , des criminels scandaleux , & des malheureux dans l'âge avancé ; car il y en a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez pervers pour être tranquilles.

L'empressement avec lequel on lit ces

sortes de  
teurs q  
Ils ne  
sérable  
presqu  
La fat  
jamais  
prisabl  
une fo  
jamais  
heureu  
nébres  
noms

Po  
roit ,  
meller  
ne ser  
tails se  
moral  
dont  
sembl  
on est  
tirer v  
ne fai  
nent  
Le

sortes d'ouvrages, ne doit pas flater les auteurs qui, d'ailleurs, auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables écrivains, en ce genre, partagent presque également cet honneur avec eux. La satire, la licence & l'impiété, n'ont jamais seules prouvé d'esprit. Les plus méprisables par ces endroits peuvent être lus une fois : sans leurs excès, on ne les eût jamais nommés ; semblables à ces malheureux que leur état condamnoit aux ténèbres, & dont le public n'apprend les noms que par le crime & le supplice.

Pour en revenir aux préjugés, il y auroit, pour les juger sans les discuter formellement, une méthode assez sûre, qui ne seroit pas pénible, & qui dans les détails seroit souvent applicable, sur-tout en morale. Ce seroit d'observer les choses dont on tire vanité. Il est alors bien vraisemblable que c'est d'une fausse idée. Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, & plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir ; les vertus ne donnent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces sont tou-

jours ceux dont les fondemens sont les moins solides. On peut se détromper d'une erreur raisonnée , par cela même que l'on raisonne. Un raisonnement mieux fait peut désabuser du premier : mais comment combattre ce qui n'a ni principe ni conséquence ? Et tels sont tous les faux préjugés. Ils naissent & croissent insensiblement par des circonstances fortuites , & se trouvent enfin généralement établis chez les hommes , sans qu'ils en aient apperçu les progrès. Il n'est pas étonnant que de fausses opinions se soient élevées à l'insu de ceux qui y sont le plus attachés ; mais elles se détruisent comme elles sont nées. Ce n'est pas la raison qui les proscriit , elles se succèdent & périssent par la seule révolution des tems. Les unes font place aux autres , parce que notre esprit ne peut même embrasser qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions consacrées parmi nous paroîtront absurdes à nos neveux : il n'y aura parmi eux que les philosophes qui concevront qu'elles aient pu avoir des partisans. Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion ; leur es-

prit n'a  
elle , co

Il y a  
avoués  
lent dav  
naissanc  
sont les  
manque  
d'un or  
vent q  
heureux  
de préj  
y a peu  
der la r  
comme  
jouir ,  
mes n  
soient  
ils son  
trouve  
roient  
nom.  
au res  
& les  
respec  
qui l'

prit n'a besoin que d'être familiarisé avec elle , comme nos yeux avec les modes.

Il y a des préjugés reconnus, ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naissance est donné pour tel par ceux qui sont les plus fatigans sur la leur. Ils ne manquent pas , à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide , de répéter qu'ils savent que la noblesse du sang n'est qu'un heureux hasard. Cependant il n'y a point de préjugés dont on se défasse moins : il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse comme un avantage , & non comme un mérite , & pour se borner à en jouir , sans en tirer vanité. Que ces hommes nouveaux qu'on vient de dégrasser soient enivrés de titres peu faits pour eux , ils sont excusables ; mais on est étonné de trouver la même manie dans ceux qui pourroient s'en rapporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au respect , ils outrepassent leurs prétentions , & les portent au-delà de leurs droits. Le respect d'obligation n'est dû qu'à ceux à qui l'on est subordonné par devoir , aux

vrais supérieurs, que nous devons toujours distinguer de ceux dont le rang seul ou l'état est supérieur au nôtre. Le respect, qu'on rend uniquement à la naissance, est un devoir de simple bienséance ; c'est un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illustré leur nom, hommage qui, à l'égard de leurs descendans, ressemble en quelque sorte au culte des images auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matière peut être méprisable, qui sont quelquefois des productions d'un art grossier, que la piété seule empêche de trouver ridicules, & pour lesquelles on n'a qu'un respect de relation.

Je suis très-éloigné de vouloir dépriser un ordre aussi respectable que celui de la noblesse. Le préjugé y tient lieu d'éducation à ceux qui ne sont pas en état de se la procurer, du moins pour la profession des armes, qui est l'origine de la noblesse, & à laquelle elle est particulièrement destinée par la naissance. Ce préjugé y rend le courage presque naturel, & plus ordinaire que dans les autres classes de l'état. Mais puisqu'il y a aujourd'hui tant de moyens de

l'acquiescer  
aussi, po  
de motif  
dre. On  
nécessité  
des actio  
probité

Si on  
nions re  
veroit-o  
dont l'e  
On suit  
idées é

Si l'é  
mes acc  
de véri  
çoivent  
rités or  
son, d  
litent l  
lieu qu  
lées, e  
conféq  
pour s  
server.

L'é

l'acquérir , peut-être devoit-il y avoir aussi , pour en maintenir la dignité , plus de motifs , qu'il n'y en a , de la faire perdre. On y déroge par des professions où la nécessité contraint , & on la conserve avec des actions qui dérogent à l'honneur , à la probité , à l'humanité même.

Si on vouloit discuter la plupart des opinions reçues , que de faux préjugés ne trouveroit-on pas , à ne considérer que ceux dont l'examen seroit relatif à l'éducation ? On suit par habitude & avec confiance des idées établies par le hasard.

Si l'éducation étoit raisonnée , les hommes acquerroient une très-grande quantité de vérités avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entr'elles une relation , une liaison , des points de contact , qui en facilitent la connoissance & la mémoire ; au lieu que les erreurs sont ordinairement isolées , elles ont plus d'effet qu'elles ne sont conséquentes , & il faut plus d'efforts pour s'en détromper que pour s'en préserver.

L'éducation ordinaire est bien éloignée

d'être systématique. Après quelques notions imparfaites de choses assez peu utiles, on recommande pour toute instruction les moyens de faire fortune , & pour morale la politesse ; encore est-elle moins une leçon d'humanité , qu'un moyen nécessaire à la fortune.

---

---

**CH***Sur la P*

**CETTE**  
quelle on  
ceptes ,  
consiste-  
fés les su  
comme é  
portance  
mieux c  
qu'ici ;  
ticulier  
des autr  
d'ailleu  
importe  
différen  
Une vu  
rend at  
qui ave  
rapide.

La  
tion de



## CHAPITRE III.

### *Sur la Politesse, & sur les Louanges.*

CETTE politesse si recommandée, sur laquelle on a tant écrit, tant donné de préceptes, & si peu d'idées fixes, en quoi consiste-t-elle? On regarde comme épuisés les sujets dont on a beaucoup parlé, & comme éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flatte pas de traiter mieux cette matière qu'on ne l'a fait jusqu'ici; mais j'en dirai mon sentiment particulier, qui pourra bien différer de celui des autres. Il y a des sujets inépuisables: d'ailleurs il est utile que ceux qu'il nous importe de connoître soient envisagés sous différens aspects, & vus par différens yeux. Une vue foible, & que sa foiblesse même rend attentive, apperçoit quelquefois ce qui avoit échappé à une vue étendue & rapide.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales; c'en est l'expres-

d'être systématique. Après quelques notions imparfaites de choses assez peu utiles, on recommande pour toute instruction les moyens de faire fortune, & pour morale la politesse ; encore est-elle moins une leçon d'humanité, qu'un moyen nécessaire à la fortune.

---

---

**CH***Sur la P*

**CETTE**  
quelle on  
ceptes ,  
consiste-  
fés les su  
comme  
portance  
mieux c  
qu'ici ;  
ticulier  
des aut  
d'ailleur  
importe  
différen  
Une vu  
rend a  
qui av  
rapide.

La  
tion d

---

### CHAPITRE III.

*Sur la Politesse, & sur les Louanges.*

CETTE politesse si recommandée, sur laquelle on a tant écrit, tant donné de préceptes, & si peu d'idées fixes, en quoi consiste-t-elle ? On regarde comme épuisés les sujets dont on a beaucoup parlé, & comme éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flatte pas de traiter mieux cette matière qu'on ne l'a fait jusqu'ici ; mais j'en dirai mon sentiment particulier, qui pourra bien différer de celui des autres. Il y a des sujets inépuisables : d'ailleurs il est utile que ceux qu'il nous importe de connoître soient envisagés sous différens aspects, & vus par différens yeux. Une vue foible, & que sa foiblesse même rend attentive, apperçoit quelquefois ce qui avoit échappé à une vue étendue & rapide.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales ; c'en est l'expres-

sion , si elle est vraie , & l'imitation , si elle est fausse : & les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderoit toutes , auroit nécessairement la politesse au souverain degré.

Mais comment arrive-t-il qu'un homme d'un génie élevé , d'un cœur généreux , d'une justice exacte , manque de politesse , tandis qu'on la trouve dans un homme borné , intéressé & d'une probité suspecte ? C'est que le premier manque de quelques qualités sociales , telles que la prudence , la discrétion , la réserve , l'indulgence pour les défauts , & les foiblesses d'autrui. Une des premières vertus sociales est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même. Au lieu que le second , sans avoir aucune vertu , a l'art de les imiter toutes. Il fait témoigner du respect à ses supérieurs , de la bonté à ses inférieurs , de l'estime à ses égaux , & persuader à tous qu'il en pense avantageusement , sans avoir aucun des sentimens qu'il imite.

On

On  
l'art de  
politesse  
si ridicule  
ce qu'i

Les  
qu'ils  
de l'es  
que les  
ne son  
dans le  
les dup  
fièrement  
décen

Qu  
seté d  
férero  
fausse  
sions  
homm  
est hu  
feroit  
par-là  
veugl  
le pe  
plus u

On ne les exige pas même toujours , & l'art de les feindre est ce qui constitue la politesse de nos jours. C'est art est souvent si ridicule & si vil , qu'il est donné pour ce qu'il est , c'est-à-dire , pour faux.

Les hommes savent que les politesses qu'ils se font , ne sont qu'une imitation de l'estime. Ils conviennent en général que les choses obligeantes qu'ils se disent , ne sont pas le langage de la vérité , & dans les occasions particulières ils en sont les dupes. L'amour propre persuade généralement à chacun que ce qu'il fait par décence , on le lui rend par justice.

Quand on seroit convaincu de la fausseté des protestations d'estime , on les préféreroit encore à la sincérité , parce que la fausseté a un air de respect dans les occasions où la vérité seroit une offense. Un homme sait qu'on pense mal de lui , cela est humiliant ; mais l'aveu qu'on lui en feroit seroit une insulte , on lui ôteroit par-là toute ressource de chercher à s'aveugler lui-même , & on lui prouveroit le peu de cas qu'on en fait. Les gens les plus unis & qui s'estiment à plus d'égards ,

deviendroient ennemis mortels , s'ils se témoignent complètement ce qu'ils pensent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obscurité qui conserve bien des liaisons , & qu'on craint de lever de part & d'autre.

Je suis bien éloigné de conseiller aux hommes de se témoigner durement ce qu'ils pensent , parce qu'ils se trompent souvent dans les jugemens qu'ils portent , & qu'ils sont sujets à se rétracter bientôt , sans juger ensuite plus sainement. Quelque sûr qu'on soit de son jugement , cette dureté n'est permise qu'à l'amitié , encore faut-il qu'elle soit autorisée par la nécessité & l'espérance du succès. Les opérations cruelles n'ont été imaginées que pour sauver la vie , & les palliatifs, pour adoucir les douleurs.

Laissons à ceux qui sont chargés de veiller sur les mœurs , le soin de faire entendre les vérités dures ; leur voix ne s'adresse qu'à la multitude ; mais on ne corrige les particuliers , qu'en leur prouvant de l'intérêt pour eux , & en ménageant leur amour-propre.

Quell  
permise  
sépare la  
çante ?  
formen  
du senti  
& du be  
même.  
les hom

Il ser  
du mor  
vertus ,  
montre  
comm  
polite  
est un  
la cach

La p  
fade ,  
vides d

La  
dant l'  
font le  
resse e  
un re  
bien l

Quelle est donc l'espece de dissimulation permise, ou plutôt quel est le milieu qui sépare la fausseté vile de la sincérité offensante? ce sont les égards réciproques. Ils forment le lien de la société, & naissent du sentiment, de ses propres imperfections, & du besoin qu'on a d'indulgence pour soi-même. On ne doit ni offenser ni tromper les hommes.

Il semble que dans l'éducation des gens du monde, on les suppose incapables de vertus, & qu'ils auroient à rougir de se montrer tels qu'ils sont. On ne leur recommande qu'une fausseté qu'on appelle politesse. Ne diroit-on pas qu'un masque est un remède à la laideur, parce qu'il peut la cacher dans quelques instans?

La politesse d'usage n'est qu'un jargon fade, plein d'expressions exagérées aussi vides de sens que de sentiment.

La politesse, dit-on, marque cependant l'homme de naissance; les plus grands sont les plus polis. J'avoue que cette politesse est le premier signe de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la politesse à la douceur, &

plus encore de la douceur à la bonté. Les grands , qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté , ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes , à force de respect sans attachement.

La politesse , ajoute-t-on , prouve une éducation soignée , & qu'on a vécu dans un monde choisi ; elle exige un tact si fin , un sentiment si délicat sur les convenances , que ceux qui n'y ont pas été initiés de bonne-heure , font dans la suite de vains efforts pour l'acquérir , & ne peuvent jamais en saisir la grâce. Premièrement , la difficulté d'une chose n'est pas une preuve de son excellence. Secondement , il seroit à desirer que des hommes , qui de dessein formé renoncent à leur caractère , n'en recueillent d'autre fruit que d'être ridicules ; peut-être cela les rameneroit-il au vrai & au simple.

D'ailleurs , cette politesse si exquise n'est pas aussi rare que ceux qui n'ont pas d'autre mérite , voudroient le persuader. Elle produit aujourd'hui si peu d'effet , la fausseté en est si reconnue , qu'elle en est quelquefois dégoûtante pour ceux à qui elle

s'adresse ,  
nes gens  
brusquerie  
couvrir le  
sans être

Ce mar  
qu'il dût  
encore.

Il dev  
à quicon  
convenie  
irréproch

Ce n  
beaucou  
ture ; m  
procédé  
tinction

On  
tems g  
frappé  
par un  
tres. L  
ni la f  
reman  
ciplin  
C



s'adresse , & qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la grossièreté & la brusquerie , pour imiter la franchise , & couvrir leurs desseins. Ils sont brusques sans être francs , & faux sans être polis.

Ce manège est déjà assez commun , pour qu'il dût être plus reconnu qu'il ne l'est encore.

Il devrait être défendu d'être brusque à quiconque ne feroit pas excuser cet inconvenient de caractère , par une conduite irréprochable.

Ce n'est pas qu'on ne puisse joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture ; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs , qui constate bien la distinction de l'habileté & de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regretter les tems grossiers où l'homme , uniquement frappé de son intérêt , le cherchoit toujours par un instinct féroce au préjudice des autres. La grossièreté & la rudesse n'excluent ni la fraude , ni l'artifice , puisqu'on les remarque dans les animaux les moins disciplinables.

Ce n'est qu'en se polissant que les

hommes ont appris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt commun ; qu'ils ont compris que, par cet accord, chacun tire plus de la société, qu'il n'y peut mettre.

Les hommes se doivent donc des égards, puisqu'ils se doivent tous de la reconnoissance. Ils se doivent réciproquement une politesse digne d'eux, faite pour des êtres pensans, & variée par les différens sentimens qui doivent l'inspirer.

Ainsi la politesse des grands doit être de l'humanité ; celle des inférieurs de la reconnoissance, si les grands la méritent ; celle des égaux, de l'estime & des services mutuels. Loin d'excuser la rudesse, il seroit à desirer que la politesse, qui vient de la douceur des mœurs, fût toujours unie à celle qui partiroit de la droiture du cœur.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire, dans l'éducation, l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si no  
par les g  
nonce l  
nous n'a  
fausseté

Au li  
suffira d  
flatter l  
d'être i

Ceur  
n'en se  
ils n'en  
devien

La p  
me rap  
fort e  
doiver  
tion,  
ou l'a  
derni  
droits  
d'auj  
térêt.  
avoir  
n'a v  
A

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les grâces , nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen : nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire , il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux , pour flatter les foiblesses des autres , il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés , n'en seront ni enorgueillis , ni corrompus ; ils n'en seront que reconnoissans , & en deviendront meilleurs.

La politesse , dont je viens de parler , me rappelle une autre espece de fausseté fort en usage ; ce sont les louanges. Elles doivent leur premiere origine à l'admiration , la reconnoissance , l'estime , l'amour ou l'amitié. Si l'on en excepte ces deux derniers principes , qui conservent leurs droits bien ou mal appliqués ; les louanges d'aujourd'hui ne partent guere que de l'intérêt. On loue tous ceux dont on croit avoir à espérer ou à craindre ; jamais on n'a vu moins d'estime & plus d'éloges.

A peine le hasard a-t-il mis quelqu'un

en place , qu'il devient l'objet d'une conjuration d'éloges. On l'accable de complimens , on lui adresse des vers de toutes parts ; ceux qui ne peuvent percer jusqu'à lui , se réfugient dans les journaux. Qui-conque recevrait de bonne foi tant d'éloges , & les prendrait à la lettre , devrait être fort étonné de se trouver tout-à-coup un si grand mérite , d'être devenu un homme si supérieur. Il admirerait sa modestie passée , qui le lui auroit caché jusqu'au moment de son élévation. On n'en voit que trop qui cèdent naïvement à cette persuasion. Je n'ai presque jamais vu d'homme en place contredit , même par ses amis , dans ses propos les plus absurdes. Comme il n'est pas possible qu'il s'apperçoive quelquefois de cet excès de fadeur , je ne conçois pas que quelqu'un n'ait jamais imaginé d'avoir auprès de soi un homme absolument chargé de lui rendre , sans délation particulière , compte du jugement public à son égard. Les fous que les princes avoient autrefois à leur cour , suppléaient à cette fonction ; c'est sans doute ce qui fait regarder aujourd'hui com-

me fous  
tant bien  
une char  
honnête  
gens en  
que le pu  
teur qui  
y en a à  
tourné  
être au  
que. Je  
sensés p  
jette en  
de leur  
dans la  
fléau ,  
pour ce  
car ils  
flattés.  
bles s  
certés  
deur c  
vemen  
d'un a  
Un  
auroit

me sous ceux qui s'y hasardent. C'est pourtant bien dommage qu'on ait supprimé une charge qui pourroit être exercée par un honnête homme , & qui empêcheroit les gens en place de s'aveugler , ou de croire que le public est aveugle. Faute de ce *moniteur* qui leur seroit si utile , je ne fais s'il y en a à qui la tête n'ait plus ou moins tourné en montant ; cet accident pourroit être aussi commun au moral qu'au physique. Je crois cependant qu'il y en a d'assez sensés pour regarder les fadeurs qu'on leur jette en face , comme un des inconvéniens de leur état ; car ils ont l'expérience que dans la disgrâce , ils sont délivrés de ce fléau , & c'est une consolation , sur-tout pour ceux qui étoient dignes d'éloges ; car ils en sont ordinairement les moins flattés. Les hommes véritablement louables sont sensibles à l'estime , & déconcertés par les louanges. Le mérite a sa pudeur comme la chasteté. Tel se donne naïvement un éloge , qui ne le recevrait pas d'un autre sans rougir , ou sans embarras.

Un homme en dignité , à qui la nature auroit refusé la sensibilité aux louanges ,

seroit bien à plaindre ; car il en a terriblement à essuyer , & la forme en est ordinairement aussi dégoûtante que le fonds ; c'est la même matiere jetée dans le même moule. Il n'y a guere d'éloge dont on pût deviner le héros , si le nom n'étoit en tête. On n'y remarque rien de distinctif ; on risquerait , en ne voyant que l'ouvrage , d'attribuer à un prince ce qui étoit adressé à un particulier obscur. On pourroit , en changeant le nom , transporter le même panegyrique à cent personnages différens , parce qu'il convient aussi peu à l'un qu'à l'autre.

C'étoit ainsi qu'en usoient les anciens à l'égard des statues qu'ils avoient érigées à un empereur. S'ils venoient à le précipiter du trône , ils enlevoient la tête de ses statues , & y plaçoient aussi-tôt celle de son successeur \* , en attendant qu'il eût le même sort. Mais tant qu'il régnoit , on le louoit exclusivement à tous ; on se gardoit bien de rappeler la mémoire d'aucun mérite qui eût pu lui déplaire : Auguste même inspiroit cette crainte à ses panégy-

\* V. Suétone & Lampridius.

ristes. O  
Virgile ,  
que le n  
une seule  
noroient  
l'empere  
quelle in  
proscripti  
son parti

Quoiq  
tyrans ,  
de Cicér  
couvrir s  
vertus. S  
suspecte.  
trait qui  
de réveill  
vrais Ro  
nément  
veux , s  
choit un  
voir , &  
il en lut  
c'étoit ,  
aimoit fo  
dire aut

ristes. On est fâché, pour l'honneur de Virgile, d'Horace, d'Ovide & autres, que le nom de Cicéron ne se trouve pas une seule fois dans leurs ouvrages. Ils n'ignoroient pas qu'ils auroient pu offenser l'empereur : c'eût été lui rappeler avec quelle ingratitude il avoit abandonné à la proscription le plus vertueux citoyen de son parti.

Quoique ce prince, le plus habile des tyrans, se fût associé au consulat le fils de Cicéron, on voyoit qu'il cherchoit à couvrir ses fureurs passées du masque des vertus. Sa feinte modération étoit toujours suspecte. Plutarque nous a conservé un trait qui prouve à quel point on craignoit de réveiller le souvenir d'un nom cher aux vrais Romains. Auguste étant entré inopinément dans la chambre d'un de ses neveux, s'aperçut que le jeune prince cachoit un livre dans sa robe; il voulut le voir, & trouvant un ouvrage de Cicéron, il en lut une partie; puis rendant le livre : *c'étoit*, dit-il, *un savant homme, & qui aimoit fort la patrie.* Personne n'eût osé en dire autant devant Auguste.

Nous voyons des ouvrages célèbres, dont les dédicaces, enflées d'éloges, s'adressent à de prétendus Mécènes, qui n'étoient connus que de l'auteur, du moins sont-ils absolument ignorés aujourd'hui; leur nom est enseveli avec eux.

Que d'hommes, je ne dirai pas nuls, mais pervers, j'ai vu loués par ceux qui les regardoient comme tels! Il est vrai que tous les louangeurs sont également disposés à faire une satire; la personne leur est indifférente, il ne s'agit que de sa position.

Il semble qu'un encens si banal, si prostitué, ne devrait avoir rien de flatteur; cependant on voit des hommes estimables, à certains égards, avides de louanges, souvent offertes par des protégés qu'ils méprisent, semblables à Vespasien, qui ne trouvoit pas que l'argent de l'impôt levé sur les immondices de Rome, eût rien d'infesté. L'adulation la plus outrée est très-souvent la plus sûre de plaire: une louange fine & délicate fait honneur à l'esprit de celui qui la donne: un éloge exagéré fait plaisir à celui qui le reçoit: il prend

prend l'  
pre, &  
peuvent

L'ad  
sentir,  
que tu m  
tu ne m'

Ce r  
tellement  
fions,  
& sem  
comme  
ment l  
de la r  
tion ne  
sur sa p  
ne fige

Les  
au ran  
donc  
des r  
n'ont  
Quel  
quelq  
l'on  
des t



prend l'exagération pour l'expression propre , & pense que les grandes vérités ne peuvent se dire avec finesse.

L'adulation même , dont l'excès se fait sentir , produit encore son effet. *Je sais que tu me flattes* , disoit quelqu'un , *mais tu ne m'en plais pas moins.*

Ce ridicule commerce de louanges a tellement prévalu , que dans mille occasions , il est devenu de règle , d'obligation , & semble faire un article de législation ; comme si les hommes étoient essentiellement louables. Qui que ce soit n'est revêtu de la moindre charge , que son installation ne soit accompagnée de complimens sur sa grande capacité ; de sorte que cela ne signifie plus rien.

Les louanges sont mises aujourd'hui au rang des Contes de Fées ; on ne doit donc pas les regarder précisément comme des mensonges , puisque leurs auteurs n'ont pas supposé qu'on pût les croire. Quelque vils que soient les flatteurs , quelque aguéri que fût l'amour-propre , si l'on attachoit aux louanges toute la valeur des termes , il n'y a personne qui eût le

front de les donner ni de les recevoir.  
Une monnoie, qui n'a plus de valeur,  
devroit cesser d'avoir cours.

On ne doit pas confondre, avec ce fade  
jargon, les témoignages sinceres de l'es-  
time, à laquelle un homme de mérite a  
droit de prétendre & d'être sensible. Il  
faudroit un grand fond de vertu, pour la  
conserver avec le mépris, pour l'opinion  
des hommes dont on est connu.

C F

Sur

ON n'  
vertu &  
emploier  
idées un  
guer. L  
inspirer  
qui ne d  
mais il  
fixer les  
bien de  
de nos l

Le p  
servatio  
de celle  
tre la f  
mens &  
sûreté  
du com  
les loix

## CHAPITRE IV.

### *Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur.*

ON n'entend parler que de probité, de vertu & d'honneur ; mais tous ceux qui emploient ces expressions, en ont-ils des idées uniformes ? Tâchons de les distinguer. Il vaudroit mieux, sans doute, inspirer des sentimens dans une matiere qui ne doit pas se borner à la spéculation ; mais il est toujours utile d'éclaircir & de fixer les principes de nos devoirs. Il y a bien des occasions où la pratique dépend de nos lumieres.

Le premier devoir de la probité est l'observation des loix. Mais indépendamment de celles qui répriment les entreprises contre la société politique, il y a des sentimens & des procédés d'usage, qui font la sûreté ou la douceur de la société civile, du commerce particulier des hommes, que les loix n'ont pu ni dû prescrire, & dont

l'observation est d'autant plus indispensable , qu'elle est libre & volontaire ; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre exécution. Qui n'auroit que la probité qu'elles exigent , & ne s'abstiendrait que de ce qu'elles punissent , seroit encore un assez malhonnête homme.

Les loix se sont prêtées à la foiblesse & aux passions , en ne réprimant que ce qui attaque ouvertement la société : si elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la blesser indirectement , elles n'auroient pas été universellement comprises , ni par conséquent suivies : il y auroit eu trop de criminels , qu'il eût quelquefois été dur , & souvent difficile de punir , attendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes & les peines. Les loix auroient donc été illusoires , & le plus grand vice qu'elles puissent avoir , c'est de rester sans exécution.

Les hommes venant à se polir & s'éclairer , ceux dont l'ame étoit la plus honnête , ont suppléé aux loix par la morale , en établissant , par une convention tacite , des procédés auxquelles l'usage a donné

force  
qui s  
Il n'y  
nonc  
n'en  
honte  
plus f  
le re  
exerc  
propo  
tions  
On  
éduca  
Il sem  
espec  
qu'à  
avoir  
sévere  
en vu  
sur ce  
on ex  
beau  
jure.  
du m  
gence  
L'

force de loix parmi les honnêtes gens , & qui sont le supplément des loix positives. Il n'y a point à la vérité de punition prononcée contre les infracteurs , mais elle n'en est pas moins réelle. Le mépris & la honte en sont le châtiment , & c'est le plus sensible pour ceux qui sont dignes de le ressentir. L'opinion publique , qui exerce la justice à cet égard , y met des proportions exactes , & fait des distinctions très-fines.

On juge des hommes sur leur état , leur éducation , leur situation , leurs lumieres. Il semble qu'on soit convenu de différentes especes de probités , qu'on ne soit obligé qu'à celle de son état , & qu'on ne puisse avoir que celle de son esprit. On est plus sévere à l'égard de ceux qui , étant exposés en vue , peuvent servir d'exemple , que sur ceux qui sont dans l'obscurité. Moins on exige d'un homme dont on devoit beaucoup prétendre , plus on lui fait injure. En fait de procédés , on est bien près du mépris , quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique , étant elle - même

la peine des actions dont elle est juge , ne sauroit manquer d'être sévère sur les choses qu'elle condamne. Il y a telle action dont le soupçon fait la preuve , & la publicité le châtement.

Il est assez étonnant que cette opinion si sévère sur de simples procédés , se renferme quelquefois dans des bornes , sur les crimes qui sont du ressort des loix. Ceux-ci ne deviennent complètement honteux , que par le châtement qui les suit.

Il n'y a point de maxime plus fausse dans nos mœurs , que celle qui dit : *Le crime fait la honte , & non pas l'échafaut.* Cela devroit être , & l'est effectivement en morale , mais nullement dans les mœurs , car on se réhabilite d'un crime impuni ; & qu'on ne dise pas que c'est parce que le châtement le constate , & en fait seule une preuve suffisante , puisqu'un crime constaté par des lettres de grace , flétrit toujours moins que le châtement. On le remarque principalement dans l'injustice & la bizarrerie du préjugé cruel qui fait rejaillir l'opprobre sur ceux que le sang unit à un criminel ; de sorte qu'il est peut-être

moins  
pable  
runé ,  
qu'après

La v  
nité pr  
suit la  
le crédi  
ne pe  
coupab  
confid  
prisée.  
mais i  
foible  
un pe  
dire ,  
libre  
chez l  
fant a  
ples d  
qui pa  
passio  
nous  
le pré  
moye  
Po

moins malheureux d'appartenir à un coupable reconnu & impuni , qu'à un infortuné , dont l'innocence n'a été reconnue qu'après le supplice.

La vraie raison vient de ce que l'impunité prouve toujours la considération qui suit la naissance , le rang , les dignités , le crédit ou les richesses. Une famille qui ne peut soustraire à la justice un parent coupable, est convaincue de n'avoir aucune considération , & par conséquent est méprisée. Le préjugé doit donc subsister ; mais il n'a pas lieu , ou du moins est plus foible , sous le despotisme absolu & chez un peuple libre ; par-tout où l'on peut dire , tu es esclave comme moi , ou je suis libre comme toi. Le pouvoir arbitraire chez l'un , la justice chez l'autre , ne faisant acception de personne , font des exemples dans des familles de toutes les classes , qui par conséquent ont besoin d'une compassion réciproque. Qu'il en soit ainsi parmi nous , les fautes deviendront personnelles , le préjugé disparaîtra : il n'y a pas d'autre moyen de l'éteindre.

Pourquoi ces nobles victimes , qu'un

crime d'état conduit sur l'échafaut , n'impriment - elles point de tache à leur famille ? C'est que ces criminels sont ordinairement d'un rang élevé. Le crime , & même le supplice , prouvent également de quelle importance ils étoient dans l'état. Leur chute, en inspirant la terreur, montre en même tems l'élévation d'où ils sont tombés , & où sont encore ceux à qui ils appartenoient. Tout ce qui saisit par quelque grandeur l'imagination des hommes , leur en impose. Ils ne peuvent pas respecter & mépriser à la fois la même famille.

Je crois avoir remarqué une autre bizarrerie dans l'application de ce préjugé. On reproche plus aux enfans la honte de leurs peres , qu'aux peres celle de leurs enfans. Il me semble que le contraire seroit moins injuste , parce que ce seroit alors punir les peres de n'avoir pas rectifié les mauvaises inclinations de leurs enfans , par une éducation convenable. Si l'on pense autrement, est-ce par un sentiment de compassion pour la vieillesse , & par le plaisir barbare d'empoisonner la vie de ceux qui ne font que commencer leur carrière ?

Pour  
probité  
aux loix  
sage , f  
homme  
cela n'e  
faite pr  
cœur du  
féroce ,  
par int  
avoir , d  
vert de t

Mais  
vere &  
c'est le  
la conse  
que cel  
font pa  
La con  
qui ne  
rendus

Les  
tes aut  
que pl  
damné  
titude



Pour éclaircir enfin ce qui concerne la probité , il s'agit de savoir si l'obéissance aux loix , & la pratique des procédés d'usage , suffisent pour constituer l'honnête homme. On verra , si l'on y réfléchit , que cela n'est pas encore suffisant pour la parfaite probité. En effet , on peut , avec un cœur dur , un esprit malin , un caractère féroce , & des sentimens bas , avoir , par intérêt , par orgueil ou par crainte , avoir , dis-je , cette probité qui met à couvert de tout reproche de la part des hommes.

Mais il y a un juge plus éclairé , plus sévère & plus juste que les loix & les mœurs ; c'est le sentiment intérieur qu'on appelle *la conscience*. Son empire s'étend plus loin que celui des loix & des mœurs , qui ne sont pas uniformes chez tous les peuples. La conscience parle à tous les hommes , qui ne se sont pas , à force de dépravation , rendus indignes de l'entendre.

Les loix n'ont pas prononcé sur des fautes autant ou plus graves en elles-mêmes , que plusieurs de celles qu'elles ont condamnées. Il n'y en a point contre l'ingratitude , la perfidie , & en bien des cas

contre la calomnie, l'imposture, l'injustice, &c. sans parler de certains désordres qu'elles condamnent, & ne punissent guere, si l'on ne brave la honte, en les réclamant. Tel est le sort de toutes les législations. Celle des peuples que nous ne connoissons que par l'histoire, nous paroît un monument de leur sagesse, parce que nous ignorons en combien de circonstances les loix fléchissoient, & restoient sans exécution. Cette ignorance des faits particuliers, des abus de détail, contribue beaucoup à notre admiration pour les gouvernemens anciens.

Cependant, quand les loix deviennent indulgentes, les mœurs cessent d'être sévères, quoiqu'elles n'aient pas embrassé tout ce que les loix ont omis. Il y a même des excès condamnés par les loix, qui sont tolérés dans les mœurs, sur-tout à la cour & dans la capitale, où les mœurs s'écartent souvent de la morale. Combien ne tolèrent-elles pas de choses plus dangereuses que ce qu'elles ont prescrit ? Elles exigent des décences, & pardonnent des vices : on est dans la société plus délicat que sévère.

Doit-  
trait de  
de la par  
quefois  
est l'obje  
négligen  
tant d'au  
& qu'on

Voilà  
exacte d  
cience  
heureux  
juge, q  
damne

Je n  
me reli  
& non  
en mét  
phe, q  
ne pro  
n'ai do  
conscie  
inné ;  
miere  
bornés  
fance

Doit-on regarder comme innocent un trait de satire, ou même de plaisanterie de la part d'un supérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en est l'objet; un secours gratuit refusé par négligence à celui dont le sort en dépend; tant d'autres fautes que tout le monde sent, & qu'on s'interdit si peu?

Voilà cependant ce qu'une probité exacte doit s'interdire, & dont la conscience est le juge infaillible. Il est donc heureux que chacun ait dans son cœur un juge, qui défend les autres, ou qui le condamne lui-même.

Je ne prétends point ici parler en homme religieux; la religion est la perfection & non la base de la morale; ce n'est point en métaphysicien subtil, c'est en philosophe, qui ne s'appuie que sur la raison, & ne procède que par le raisonnement. Je n'ai donc pas besoin d'examiner si cette conscience est ou n'est pas un sentiment inné; il me suffiroit qu'elle fût une lumière acquise, & que les esprits les plus bornés eussent encore plus de connoissance du juste & de l'injuste par la cons-

ciencia, que les loix & les mœurs ne leur en donnent.

Cette connoissance fait la mesure de nos obligations; nous sommes tenus, à l'égard d'autrui, de tout ce qu'à sa place nous ferions en droit de prétendre. Les hommes ont encore droit d'attendre de nous, non-seulement ce qu'ils regardent avec raison comme juste, mais ce que nous regardons nous mêmes comme tel, quoique les autres ne l'aient ni exigé, ni prévu; notre propre conscience fait l'étendue de leurs droits sur nous.

Plus on a de lumieres, plus on a de devoirs à remplir; si l'esprit n'en inspire pas le sentiment, il suggere les procédés, & démontre l'obligation d'y satisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même; c'est la sensibilité d'ame, qui donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'esprit seul.

On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui sont propres. On remarque entre deux hommes, dont l'esprit est également étendu,

étenda  
tieres p  
périori  
ble, si  
là. Q  
qui on  
sibles  
ber da  
cédés  
l'empo  
de bie

Les  
que l  
multi  
un av  
persua  
que c  
que p  
n'y a  
prit se  
bité;  
tueux

To  
les m  
cienc  
cet a

étendu , profond & pénétrant sur des matières purement intellectuelles , quelle supériorité gagne celui dont l'ame est sensible , sur les sujets qui sont de cette classe-là. Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid ! Les ames sensibles peuvent par vivacité & chaleur tomber dans des fautes que les hommes à *procédés* ne commettraient pas ; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les ames sensibles ont plus d'existence que les autres : les biens & les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société , c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu ; la conviction n'est souvent que passive , la persuasion est active , & il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut & doit faire l'homme de probité ; la sensibilité prépare l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les loix exigent , ce que les mœurs recommandent , ce que la conscience inspire , se trouvent renfermé dans cet axiome si connu & si peu développé :

*Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. L'observation exacte & précise de cette maxime fait la probité. Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait. Voilà la vertu. Sa nature, son caractère distinctif, consiste dans un effort sur soi-même en faveur des autres. C'est par cet effort généreux qu'on fait un sacrifice de son bien-être à celui d'autrui. On trouve dans l'histoire quelques-uns de ces efforts héroïques. Tous les degrés de vertu morale se mesurent sur le plus ou le moins de sacrifice qu'on fait à la société.*

Il semble, au premier coup-d'œil, que les législateurs étoient des hommes bornés ou intéressés, qui, n'ayant pas besoin des autres, vouloient se garantir du mal, & se dispenser de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraisemblable, que les premiers législateurs ont été des princes, des chefs de peuples; ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner. Il faut avouer que les loix positives, qui ne devoient être qu'une émanation, un développement de la loi

nature  
peller  
voriser  
des ho  
bles q  
législa  
plus g  
politie  
confre  
jet bi  
à la m  
gouve  
Qu  
à déf  
avons  
ont v  
est p  
font  
en p  
les a  
La c  
répu  
aux  
fait  
la p  
dété

naturelle, loin de pouvoir toujours s'y rappeler, y sont quelquefois opposées, & favorisent plutôt l'intérêt des législateurs, des hommes puissans, que celui des foibles qui doit être l'objet principal de toute législation ; puisque cet intérêt est celui du plus grand nombre, & constitue la société politique. L'examen des différentes loix confrontées au droit naturel, seroit un objet bien digne de la philosophie appliquée à la morale, à la politique, à la science du gouvernement.

Quoi qu'il en soit, les loix se bornent à défendre : en y faisant réflexion, nous avons vu que c'est par sagesse qu'elles en ont usé ainsi. Elles n'exigent que ce qui est possible à tous les hommes. Les mœurs sont allées plus loin que les loix ; mais c'est en partant du même principe ; les unes & les autres ne sont guere que prohibitives. La conscience même se borne à inspirer la répugnance pour le mal. Enfin la fidélité aux loix, aux mœurs & à la conscience, fait l'exacte probité. La vertu supérieure à la probité exige qu'on fasse le bien, & y détermine.

La probité défend , il faut obéir ; la vertu commande , mais l'obéissance est libre , à moins que la vertu n'emprunte la voix de la religion. On estime la probité , on respecte la vertu. La probité consiste presque dans l'inaction ; la vertu agit. On doit de la reconnoissance à la vertu ; on pourroit s'en dispenser à l'égard de la probité , parce qu'un homme éclairé , n'eût-il que son intérêt pour objet , n'a pas , pour y parvenir , de moyen plus sûr que la probité.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heureux ; mais je fais aussi qu'il y a différentes especes de bonheurs , qu'on doit évaluer les probabilités du danger & du succès , les comparer avec le bonheur qu'on se propose , & qu'il n'y en a aucun dont l'espérance la mieux fondée puisse contrebalancer la perte de l'honneur , ni même le simple danger de le perdre. Ainsi en ne faisant d'une telle question qu'une affaire de calcul , le parti de la probité est toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne seroit pas difficile de faire une démonstration morale de cette vérité ;

mais il y  
mettre  
dre que  
contra  
problè

Quar  
n'exige  
une in  
l'hum  
ce que  
de la c

En  
observ  
est en  
prix d  
tion a  
const

Il y  
plus  
doit-  
ceux  
hom  
que  
qui  
ne s



mais il y a des principes qu'on ne doit pas mettre en question. Il est toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent, par la discussion, un air de problème qu'elles ne doivent jamais avoir.

Quand la vertu est dans le cœur, & n'exige aucun effort, c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité, elle est aux actions honnêtes ce que le vice est au crime; c'est le rapport de la cause à l'effet.

En distinguant la vertu & la probité, en observant la différence de leur nature, il est encore nécessaire, pour connoître le prix de l'une & de l'autre, de faire attention aux personnes, aux tems & aux circonstances.

Il y a tel homme dont la probité mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens si différens? Un homme au sein de l'opulence n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui est assiégé par tous les besoins? Cela ne seroit pas juste. La probité est la vertu

des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

On rapporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un service offert par vanité , ou rendu par foiblesse , fait peu d'honneur à la vertu.

On retire un homme de son nom d'un état malheureux , dont on pouvoir partager la honte. Est-ce générosité ? C'est tout au plus décence , ou peut-être orgueil , intérêt réel & sensible.

D'un autre côté , on loue & on doit louer les actes de probité où l'on sent un principe de vertu , un effort de l'ame. Un homme pauvre remet un dépôt dont il avoit seul le secret ; il n'a fait que son devoir , puisque le contraire seroit un crime ; cependant son action lui fait honneur , & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans certaines circonstances , est capable de faire le bien : dans un acte de simple probité , c'est la vertu qu'on loue.

Un malheureux pressé de besoins , humilié par la honte de la misère , résiste aux occasions les plus séduisantes. Un

homme  
y a des  
vient le  
faifance  
deux :  
J'y voi

Les  
probité  
que le  
Cepen  
ne fau  
rité le  
dent a  
sage  
mes a  
de p  
vice.

On  
la pr  
prop  
séver  
por  
ou p  
faire  
vera  
lui

homme dans la prospérité n'oublie pas qu'il y a des malheureux, les cherche, & prévient leurs demandes. Je chéris sa bienfaisance. Je les estime, je les loue tous deux : mais c'est le premier que j'admire. J'y vois de la vertu.

Les éloges qu'on donne à de certaines probités, à de certaines vertus, ne font que le blâme du commun des hommes. Cependant on ne doit pas les refuser ; il ne faut pas rechercher avec trop de sévérité le principe des actions quand elles tendent au bien de la société. Il est toujours sage & avantageux d'encourager les hommes aux actes honnêtes : ils sont capables de prendre le pli de la vertu comme du vice.

On acquiert de la vertu par la gloire de la pratiquer. Si l'on commence par amour-propre, on continue par honneur, on persévère par habitude. Que l'homme le moins porté à la bienfaisance vienne par hasard, ou par un effort qu'il fera sur lui-même, à faire quelque action de générosité ; il éprouvera ensuite une sorte de satisfaction, qui lui rendra une seconde action moins pénible.

ble : bientôt il se portera de lui-même à une troisième , & dans peu la bonté fera son caractère. On contracte le sentiment des actions qui se répètent.

D'ailleurs , quand on chercheroit à rapporter des actions vertueuses à un système d'esprit & de conduite , plutôt qu'au sentiment , l'avantage des autres seroit égal , & la gloire qu'on voudroit rabaisser n'en seroit peut-être pas moindre. Heureuse alternative , que de réduire les censeurs à l'admiration , au défaut de l'estime !

Outre la vertu & la probité , qui doivent être les principes de nos actions , il y en a une troisième très-digne d'être examinée ; c'est l'honneur : il est différent de la probité , peut-être ne l'est-il pas de la vertu ; mais il lui donne de l'éclat , & me paroît être une qualité de plus.

L'homme de probité se conduit par éducation , par habitude , par intérêt , ou par crainte. L'homme vertueux agit avec bonté.

L'homme d'honneur pense & sent avec noblesse. Ce n'est pas aux loix qu'il obéit ; ce n'est pas la réflexion , encore moins

l'imitation  
& agit  
semble  
même.

On s  
on s'y  
par ad  
l'on s  
on imi  
neur e  
le cour  
feinte  
noit p  
honte  
ames  
le do  
répon  
d'instr  
les g

Qu  
turel  
souti  
les e  
réve  
men  
&  
atte

l'imitation qui le dirigent : il pense , parle & agit avec une sorte de hauteur , & semble être son propre législateur à lui-même.

On s'affranchit des loix par la puissance, on s'y soustrait par le crédit , on les élude par adresse ; on remplace le sentiment & l'on supplée aux mœurs par la politesse ; on imite la vertu par l'hypocrisie. L'honneur est l'instinct de la vertu , & il en fait le courage. Il n'examine point , il agit sans feinte , même sans prudence , & ne connoît point cette timidité ou cette fausse honte qui étouffe tant de vertus dans les âmes foibles ; car les caractères foibles ont le double inconvénient de ne pouvoir se répondre de leurs vertus , & de servir d'instrumens aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'honneur soit une qualité naturelle , il se développe par l'éducation , se soutient par les principes , & se fortifie par les exemples. On ne sauroit donc trop en réveiller les idées , en réchauffer le sentiment , en relever les avantages & la gloire , & attaquer tout ce qui peut y porter atteinte.

Les réflexions sur cette matiere peuvent servir de préservatif contre la corruption des mœurs qui se relâchent de plus en plus. Je n'ai pas dessein de renouveler les reproches que de tout tems on a fait à son siècle, & dont la répétition fait croire qu'ils ne sont pas mieux fondés dans un tems que dans un autre. Je suis persuadé qu'il y a toujours dans le monde une distribution de vertus & de vices à peu-près égale; mais il peut y avoir en différens âges des partages inégaux de nation à nation, de peuple à peuple. Il y a des âges plus ou moins brillans, & le nôtre ne paroît pas être celui de l'honneur, du moins autant qu'il l'a été. Je ne doute pas que les causes de cette altération ne soient un jour développées dans l'histoire de ce siècle. Ce n'en sera pas l'article le moins curieux, ni le moins utile.

On n'est certainement pas aussi délicat, aussi scrupuleux sur les liaisons qu'on l'a été. Quand un homme avoit jadis de ces procédés tolérés ou impunis par les loix, & condamnés par l'honneur, le ressentiment ne se bornoit pas à l'offensé, tous

les honnêtes  
soient just  
public.

Aujour  
même fan  
le plus d  
sujet de n  
n'irai pas

Quelle fo  
les intérêt  
les siens

nêtes ger

on ne r

Si les h

cause co

forte. C

neur s'e

joueront

heureux

des lig

isolés.

digne

semble

cipe q

On

cédés

les honnêtes gens prenoient parti , & faisoient justice par un mépris général & public.

Aujourd'hui on a des ménagemens , même sans vue d'intérêt , pour l'homme le plus décrié. *Je n'ai pas*, vous dit-on , *sujet de m'en plaindre personnellement* , *j'en irai pas me faire le réparateur des torts.* Quelle foiblesse ! C'est bien mal entendre les intérêts de la société , & par conséquent les siens propres. Pourquoi les malhonnêtes gens rougiroient ils de l'être , quand on ne rougit pas de leur faire accueil ? Si les honnêtes gens s'avisent de faire cause commune , leur ligue seroit bien forte. Quand les gens d'esprit & d'honneur s'entendent , les sots & les fripons joueront un bien petit rôle. Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues , les honnêtes gens se tiennent isolés. Mais la probité sans courage n'est digne d'aucune considération ; elle ressemble assez à l'attrition qui n'a pour principe qu'une crainte servile.

On se cachoit autrefois de certains procédés , & l'on en rougissoit , s'ils venoient

à se découvrir. Il me semble qu'on les a aujourd'hui trop ouvertement , & dès-là il doit s'en trouver davantage , parce que la contrainte & la honte retenoient bien des hommes.

Je ne sache que l'infidélité au jeu qui soit plus décriée aujourd'hui que dans le siècle passé ; encore voit-on des gens suspects , à cet égard , qui n'en sont pas moins accueillis d'ailleurs. La seule justice qu'on en fasse , est d'employer beaucoup de politesses & de détours pour se dispenser de jouer avec eux ; cela ressemble moins au mépris qu'à la prudence. Mais un homme du monde , qui est irréprochable par cet endroit & par la valeur , est homme d'honneur décidé. Quoiqu'il fasse profession d'être de vos amis , n'ayez rien à démêler avec lui sur l'intérêt , l'ambition ou l'amour-propre. S'il craint seulement d'user son crédit , il vous manquera sans scrupule dans une occasion essentielle , & ne sera blâmé de personne. Vous vous croyez en droit de lui faire des reproches , mais il en est plus surpris que confus ; il reste homme d'honneur. Il ne conçoit pas que

que vous  
gagemen  
car cette  
bien des  
qu'elle

Il y a  
ble , qu  
équivoq  
trouve  
deshono  
mier à  
seroient  
la lui r  
gloire.  
le repr  
cule au  
mence  
craint  
de per  
réfute  
dans  
c'est l

Un  
avec l  
minel  
la ho



que vous ayez pu regarder comme un engagement de simples propos de politesse ; car cette politesse , si recommandée , sauve bien des bassesses ; on seroit trop heureux qu'elle ne couvrit que des platitudes.

Il y a , à la vérité , telle action si blâmable , que l'interprétation ne sauroit en être équivoque. Un homme d'un caractère lesté trouve encore alors le secret de n'être pas déshonoré , s'il a le courage d'être le premier à la publier , & de plaisanter ceux qui seroient tentés de le blâmer. On n'ose plus la lui reprocher , quand on le voit en faire gloire. L'audace fait sa justification , & le reproche qu'on lui feroit seroit un ridicule auquel on n'ose s'exposer. On commence alors à douter qu'il ait tort ; on craint de l'avoir. Dans la façon commune de penser , prévoir une objection , c'est la réfuter , sans être obligé d'y répondre ; dans les mœurs , prévenir un reproche , c'est le détruire.

Un homme qui en a trompé un autre avec l'artifice le plus adroit & le plus criminel , loin d'en avoir des remords ou de la honte , se félicite sur son habileté ; il se

cache pour réussir , & non pas d'avoir réussi ; il s'imagine simplement avoir gagné une belle partie d'échecs , & celui qui est fa dupe ne pense guere autre chose , sinon qu'il l'a perdue par sa faute : c'est de lui-même qu'il se plaint. Le ressentiment est déjà devenu un sentiment trop noble , à peine est-on digne de haïr , & la vengeance n'est plus qu'une revanche utile ; on la prend comme un moyen de réussir , & pour l'avantage qui en résulte.

Cette maniere de penser , cette négligence des mœurs avilit ceux même qu'elle ne déshonore pas , & devient de plus en plus dangereuse pour la société. Ceux qui pourroient prétendre à la gloire de donner l'exemple par leur rang ou par leurs lumières , paroissent avoir trop peu de respect pour les principes , même quand ils ne les violent pas. Ils ignorent qu'indépendamment des actions , la légèreté de leurs propos , les sentimens qu'ils laissent appercevoir , sont des exemples qu'ils donnent. Le bas peuple n'ayant aucun principe , faute d'éducation , n'a d'autre frein que la crainte , & d'autre guide que l'imi-

tation

probité

Le r

pas qu

la vert

comb

aient.

de cer

tredit

moien

mens.

peu à

quefo

bité ,

dant

être

vrain

de le

enga

craie

tage

O

mi

rapp

enc

se r

tation. C'est dans l'état mitoyen que la probité est encore le plus en honneur.

Le relâchement des mœurs n'empêche pas qu'on ne vante beaucoup l'honneur & la vertu ; ceux qui en ont le moins, savent combien il leur importe que les autres en aient. On auroit rougi autrefois d'avancer de certaines maximes, si on les eût contredites par ses actions : les discours formoient un préjugé favorable sur les sentimens. Aujourd'hui les discours tirent si peu à conséquence, qu'on pourroit quelquefois dire d'un homme qu'il a de la probité, quoiqu'il en fasse l'éloge. Cependant les discours honnêtes peuvent toujours être utiles à la société ; mais on ne se fait vraiment honneur, & l'on ne se rend digne de les tenir que par sa conduite. C'est un engagement de plus, & l'on ne doit pas craindre d'en prendre, quand il est avantageux de les remplir.

On prétend qu'il a régné autrefois parmi nous un fanatisme d'honneur, & l'on rapporte cette heureuse manie à un siècle encore barbare. Il seroit à désirer qu'elle se renouvellât de nos jours : les lumières

que nous avons acquises serviroient à régler cet engouement , sans le refroidir. D'ailleurs , on ne doit pas craindre l'excès en cette matiere ; la probité a ses limites , & pour le commun des hommes , c'est beaucoup que de les atteindre ; mais la vertu & l'honneur peuvent s'étendre & s'élever à l'infini ; on peut toujours en reculer les bornes , on ne les passe jamais.

Il faut avouer que , si d'un côté l'honneur a perdu , on a aussi sur certains articles des délicatesses ignorées dans le siècle passé. En voici un trait.

Lorsque le sur-intendant Fouquet donna à Louis XIV cette fête si superbe dans le château de Vaux , le sur-intendant porta l'attention jusqu'à faire mettre dans la chambre de chaque courtisan de la suite du roi une bourse remplie d'or , pour fournir au jeu de ceux qui pouvoient manquer d'argent , ou n'en avoir pas assez. Aucun ne s'en trouva offensé ; tous admirèrent la magnificence de ce procédé. Ils tâcherent peut-être de croire que c'étoit au nom du roi , ou du moins à ses dépens , & ne se trompoient pas sur ce dernier article. Quoi

qu'il en  
formati  
visoit a  
licatess  
raison ;  
dignité  
Mais j  
de ceu  
clat le  
tassent  
avec u  
rendre  
mais j  
neur.

Le  
donne  
dale.  
premi  
il im  
gneu  
trois  
& le  
droit  
fruit  
s'en  
rosse

qu'il en soit , ils en usèrent sans plus d'information. Si un ministre des finances s'avisait aujourd'hui d'en faire autant , la délicatesse de ses hôtes en seroit blessée avec raison ; tous refuseroient avec hauteur & dignité. Jusques là il n'y a rien à dire. Mais je craindrois fort que quelques-uns de ceux qui rejetteroient avec le plus d'éclat le présent du ministre , ne lui empruntassent une somme pareille ou plus forte , avec un très ferme dessein de ne la jamais rendre. Il peut y avoir là de la délicatesse ; mais je ne crois pas que ce soit de l'honneur.

Le sur-intendant de Bullion avoit déjà donné un exemple de ce magnifique scandale. Ayant fait frapper, en 1640, les premiers louis qui aient paru en France , il imagina de donner un dîner à cinq Seigneurs de ses courtisans , fit servir au dessert trois bassins pleins des nouvelles especes , & leur dit d'en prendre autant qu'ils voudroient. Chacun se jeta avidement sur ce fruit nouveau , en emplit ses poches , & s'enfuit avec sa proie sans attendre son carrosse ; de sorte que le sur-intendant rioit

beaucoup de la peine qu'ils avoient à marcher. Le paiement de quelques dettes de l'Etat eût également pu donner cours à ces premières especes ; mais ce moyen n'eût pas été si noble au jugement de Bullion & de ses convives , que je ne crois pas devoir nommer par égard pour leurs petits-fils , qui peut-être , loin de me savoir gré de ma discrétion , en riroient eux-mêmes , si je nommois leurs peres.

C

---

*Sur la  
Ren*

**L**ES  
ciété ;  
besoin  
tous ,  
mutue  
les bel  
une e  
opinio

Il y  
fatisfa  
mes ,  
autres  
ment

Le  
nion  
la rép  
ressor  
du m  
& le  
mém

## C H A P I T R E V.

*Sur la Réputation , la Célébrité , la Renommée , & la Considération.*

LES hommes sont destinés à vivre en société ; & de plus , ils y sont obligés par le besoin qu'ils ont les uns des autres : ils sont tous , à cet égard , dans une dépendance mutuelle. Mais ce ne sont pas uniquement les besoins matériels qui les lient ; ils ont une existence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'hommes assez sûrs & assez satisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes , pour être indifférens sur celle des autres ; & il y en a qui en sont plus tourmentés que des besoins de la vie.

Le desir d'occuper une place dans l'opinion des hommes , a donné naissance à la réputation , la célébrité & la renommée , ressorts puissans de la société qui partent du même principe , mais dont les moyens & les effets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation & à la renommée, & ne diffèrent que par les degrés; d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre.

Une réputation honnête est à la portée du commun des hommes: on l'obtient par les vertus sociales, & la pratique constante de ses devoirs. Cette espèce de réputation n'est à la vérité ni étendue, ni brillante; mais elle est souvent la plus utile pour le bonheur.

L'esprit, les talens, le génie procurent la célébrité; c'est le premier pas vers la renommée, qui n'en diffère que par plus d'étendue; mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux d'une bonne réputation. Ce qui nous est vraiment utile nous coûte peu; les choses rares & brillantes sont celles qui exigent le plus de travaux, & dont la jouissance n'est qu'idéale.

Deux sortes d'hommes sont faits pour la renommée. Les premiers, qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit: les autres, qui sont les princes, y sont assujétis: ils ne peuvent échapper à la re-

nomme  
multitu  
autres  
plus é  
si la su  
de la p  
cée. T  
qui se  
& les p

Mal  
sans l  
seul,  
rappor  
sonne

Les  
pres à  
Telle  
destin  
le ma  
mes,

Le  
procu  
les q  
naire  
térité

Q



nommée. On remarque également dans la multitude celui qui est plus grand que les autres , & celui qui est placé sur un lieu plus élevé : on distingue , en même tems , si la supériorité de l'un & de l'autre vient de la personne , ou du lieu où elle est placée. Tels sont le rapport & la différence qui se trouvent entre les grands hommes & les princes qui ne sont que princes.

Mais laissant à part la foule des princes , sans les préférer ni les exclure à ce titre seul , ne considérons la renommée que par rapport aux hommes à qui elle est personnelle.

Les qualités qui sont uniquement propres à la renommée s'annoncent avec éclat. Telles sont les qualités des hommes d'Etat , destinés à faire la gloire , le bonheur ou le malheur des peuples , soit par les armes , soit dans le gouvernement.

Les grands talens , les dons du génie procurent autant ou plus de renommée que les qualités de l'homme d'Etat , & ordinairement transmettent un nom à une postérité plus reculée.

Quelques-uns des talens , qui font la

renommée des hommes d'état , seroient inutiles , & quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un liéros , qui , s'il fût né dans l'obscurité , n'eût été qu'un brigand , & au lieu d'un triomphe , n'eût mérité qu'un supplice. Il y a eu dans tous les genres des grands hommes , qui , s'ils ne le fussent pas devenus , faute de quelques circonstances , n'auroient jamais pu être autre chose , & auroient paru incapables de tout.

La réputation & la renommée peuvent être fort différentes , & subsister ensemble.

Un homme d'état ne doit rien négliger pour sa réputation ; mais il ne doit compter que sur la renommée , qui peut seule le justifier contre ceux qui attaquent sa réputation. Il en est comptable au monde , & non pas à des particuliers intéressés , aveugles ou téméraires.

Ce n'est pas qu'on ne puisse mériter à la fois une grande renommée & une mauvaise réputation ; mais la renommée , portant principalement sur des faits connus , est ordinairement mieux fondée que la réputation , dont les principes peuvent être

équivoque  
tante &  
presque

Ce qu  
sur les i  
tion , n  
gèrement  
se prêter  
clar. Q  
tation p  
état , c  
sentir ,  
peut in  
seroit a  
nité , q  
tation ;  
homme  
leurs ju  
roit-on  
tion à l  
devoir ,  
qu'on j  
tion qu  
On n  
l'estime  
que de

équivoques. La renommée est assez constante & uniforme ; la réputation ne l'est presque jamais.

Ce qui peut consoler les grands hommes , sur les injustices qu'on fait à leur réputation , ne doit pas la leur faire sacrifier légèrement à la renommée , parce qu'elles se prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le sacrifice de la réputation par une circonstance forcée de son état , c'est un malheur qui doit se faire sentir , & qui exige tout le courage que peut inspirer l'amour du bien public. Ce seroit aimer bien généreusement l'humanité , que de la servir au mépris de la réputation ; ou ce seroit trop mépriser les hommes que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens ; & dans ce cas les servirait-on ? Quand le sacrifice de la réputation à la renommée n'est pas forcé par le devoir , c'est une grande folie , parce qu'on jouit réellement plus de sa réputation que de sa renommée.

On ne jouit en effet de l'amitié , de l'estime , du respect & de la considération , que de la part de ceux dont on est entouré ,

dont on est personnellement connu. Il est donc plus avantageux que la réputation soit honnête, que si elle n'étoit qu'étendue & brillante. La renommée n'est, dans bien des occasions, qu'un hommage rendu aux syllabes d'un nom.

Qu'un homme illustre se trouve au milieu de ceux qui, sans le connoître personnellement, célèbrent son nom en sa présence, il jouira avec plaisir de sa célébrité ; & s'il n'est pas tenté de se découvrir, c'est parce qu'il en a le pouvoir, & par un jeu libre de l'amour-propre. Mais s'il lui étoit absolument impossible de se faire connoître, son plaisir n'étant plus libre, peut-être sa situation seroit-elle pénible, ce seroit presque entendre parler d'un autre que soi. On peut faire la même réflexion sur la situation contraire d'un homme dont le nom seroit dans le mépris, & qui en seroit témoin ignoré ; il ne se feroit pas connoître, & jouiroit, au milieu de son tourment, d'une sorte de consolation, qui seroit dans le rapport opposé à la peine du premier, que nous avons supposé contraint au silence.

Si

Si l'  
réelle  
teurs.  
toujou  
n'est  
homm  
a-t-il  
mais p  
aucun  
a été l  
y avoi  
tence  
chang  
Elle a  
nomm  
mais  
blessé  
ment  
On  
des h  
de l'i  
de la  
tiplie  
cier.  
se rép  
on v

Si l'on réduisoit la célébrité à sa valeur réelle, on lui feroit perdre bien des sectateurs. La réputation la plus étendue est toujours très-bornée; la renommée même n'est jamais universelle. A prendre les hommes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'est jamais parvenu? Ce nombre surpasse, sans aucune proportion, ceux qui savent qu'il a été le conquérant de l'Asie. Combien y avoit-il d'hommes qui ignoroient l'existence de Kouli-Kam, dans le tems qu'il changeoit une partie de la face de la terre? Elle a des bornes assez étroites, & la renommée peut toujours s'étendre sans jamais y atteindre. Quel caractère de faiblesse que de pouvoir croître continuellement, sans atteindre à un terme limité!

On se flatte du moins que l'admiration des hommes instruits doit dédommager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée est de compter, de multiplier les voix, & non pas de les apprécier. D'ailleurs, quel homme d'état osera se répondre de vivre dans l'histoire, quand on voit des médailles de plusieurs rois,

dont les noms ne se trouvent dans aucun historien. L'état de ces princes \* devoit cependant être considérable. Les arts y étoient florissans , à n'en juger que par la beauté de quelques-unes de ces médailles. Il y a des arts qui ne peuvent être portés à un certain degré de perfection , sans que beaucoup d'autres soient également cultivés. Il y avoit , sans doute , à la cour de ces rois , comme ailleurs , de petits seigneurs très-importans , faisant du fracas , s'imaginant occuper fort la renommée , avoir un jour place dans l'histoire ; & les maîtres , sous qui ils rampoient , n'y sont pas nommés. Les antiquaires les mieux instruits de la science numismatique , exercent aujourd'hui leur sagacité à tâcher de deviner en quel pays ces monarques ont régné. Il paroît cependant par le sujet , le goût du travail , les types des médailles , par les légendes qui sont grecques , que ce n'étoit pas sur des peuples ignorés , & que l'époque n'en est pas de la plus haute anti-

\* La reine Philistis ; les rois Moflis , Samès , Memès , Sarias , Abdissar , &c.

quité. A  
en Illy  
l'histoi

Cep  
vaux ,  
connu  
qu'on  
être m  
les ma  
consol

Qu  
sentin  
jet , h  
utile à  
elle e  
lissant  
l'orgu  
l'intér  
putati

Ric  
réput  
s'étab  
& qu  
tions

A  
que

quité. On conjecture que c'étoit en Sicile, en Illyrie, chez les Parthes, &c. mais l'histoire n'en fait pas la moindre mention.

Cependant plusieurs ne plaignent ni travaux, ni peines, uniquement pour être connus. Ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en soit occupé; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs attirent l'attention, est à demi consolé.

Quand le desir de la célébrité n'est qu'un sentiment, il peut être, suivant son objet, honnête pour celui qui l'éprouve, & utile à la société; mais si c'est une manie, elle est bientôt injuste, artificieuse & avilissante par les manœuvres qu'elle emploie: l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de réputations usurpées & peu solides.

Rien ne rendroit plus indifférent sur la réputation, que de voir comment elle s'établit souvent, se détruit, se varie, & quels sont les auteurs de ces révolutions.

A peine un homme paroît il dans quelque carrière que ce soit, pour peu qu'il

montre de dispositions heureuses , quelquefois même sans cela , que chacun s'empresse de le servir , de l'annoncer , de l'exalter : c'est toujours en commençant qu'on est un prodige. D'où vient cet empressement ? Est-ce générosité , bonté ou justice ? Non , c'est envie , souvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carrière il se trouve toujours quelques hommes supérieurs. Les subalternes ne pouvant aspirer aux premières places , cherchent à en écarter ceux qui les occupent , en leur suscitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent , par qui les premiers rangs soient occupés , à ceux qui n'y peuvent parvenir ; mais c'est bien peu connoître les passions , que de les faire raisonner. Elles ont des motifs , & jamais de principes. L'envie sent & agit , ne réfléchit ni ne prévoit : si elle réussit dans son entreprise , elle cherche aussi-tôt à détruire son propre ouvrage. On tâche de précipiter du faite celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus besoin de secours.

Ce  
& se  
tienne  
les aff  
ayant  
qu'un  
voir ,

Il a  
de ce  
en ch  
couvr  
conço  
pour  
tions  
fonds  
font c

Co  
par c  
par m  
qu'on  
d'am  
beau  
de le  
mes p  
fiance  
ser. C



C'est ainsi que les réputations se forment & se détruisent. Quelquefois elles se soutiennent , soit par la solidité du mérite qui les affermit , soit par l'artifice de celui qui , ayant été élevé par la cabale , fait mieux qu'un autre les ressorts qui la font mouvoir , ou qui embarrassent son action.

Il arrive souvent que le public est étonné de certaines réputations qu'il a faites ; il en cherche la cause , & ne pouvant la découvrir , parce qu'elle n'existe pas , il n'en conçoit que plus d'admiration & de respect pour le fantôme qu'il a créé. Ces réputations ressemblent aux fortunes , qui , sans fonds réels , portent sur le crédit , & n'en font que plus brillantes.

Comme le public fait des réputations par caprice , des particuliers en usurent par manège ou par une sorte d'impudence , qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite : on plaïsante d'abord de leurs prétentions ; ils répètent les mêmes propos si souvent , & avec tant de confiance , qu'ils viennent à bout d'en imposer. On ne se souvient plus par qui on les

a entendu tenir , & l'on finit par les croire ; cela se répète , & se répand comme un bruit de ville , qu'on n'approfondit point.

On fait même des associations pour ces sortes de manœuvres ; c'est ce qu'on appelle *une cabale*.

On entreprend de dessein formé de faire une réputation , & l'on en vient à bout.

Quelque brillante que soit une telle réputation , il n'y a quelquefois que celui qui en est le sujet qui en soit la dupe. Ceux qui l'ont créée , savent à quoi s'en tenir , quoiqu'il y en ait aussi qui finissent par respecter leur propre ouvrage.

D'autres , frappés du contraste de la personne & de sa réputation , ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique , n'osent manifester leur sentiment propre. Ils acquiescent au préjugé , par timidité , complaisance ou intérêt ; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos , qu'ils désavouent tous intérieurement. La plupart des hommes n'osent ni blâmer ni louer seuls , &

ne for  
que po  
le cou  
compl  
leur f  
ils tâ  
le sug  
donne

Qu  
pées ,  
ont t  
empê  
on v  
man  
méri

Q  
tatio  
d'y j  
à la  
celle  
reco  
d'ail  
reco  
gloi  
tice  
droi

ne sont pas moins timides pour protéger que pour attaquer ; il y en a peu qui aient le courage de se passer de courtisans ou de complices , je ne dis pas pour manifester leur sentiment , mais pour y persister ; ils tâchent de s'y affermir eux-mêmes , en le suggérant à d'autres , sinon ils l'abandonnent.

Quoi qu'il en soit , les réputations usurpées , qui produisent le plus d'illusion , ont toujours un côté ridicule qui devrait empêcher d'en être fort flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auroient assez de mérite pour s'en passer.

Quand le mérite sert de base à la réputation , c'est une grande mal-adresse que d'y joindre l'artifice , parce qu'il nuit plus à la réputation méritée , qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Si le public vient à reconnoître ce manège dans un homme qui d'ailleurs a des talens , & tôt ou tard il le reconnoît , il se révolte , & dégrade la gloire la mieux acquise. C'est une injustice , mais il ne faut pas le mettre en droit d'être injuste. L'envie , à qui les pré-

textes suffisent, s'applaudit d'avoir des motifs, les saisit avec ardeur, & les emploie avec adresse. Elle ne pardonne au mérite que lorsqu'elle est trompée par sa propre malignité, & qu'elle croit remarquer des défauts qui lui servent de pâture. Elle se console en croyant rabaisser d'un côté ce qu'elle est forcée d'admirer d'un autre; elle cherche moins à détruire ce qu'elle se flatte d'outrager.

Une sorte d'indifférence sur son propre mérite, est le plus sûr appui de la réputation; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice est un moyen honteux pour la réputation, il y a un art, & même un art honnête qui naît de la prudence, de la sagesse, & qui n'est pas à dédaigner. Les gens d'esprit ont plus d'avantages que les autres, non-seulement pour la gloire, mais encore pour acquérir & mériter la réputation de vertu. Une intelligence fine, aussi contraire à la fausseté qu'à l'imprudence, un discernement prompt & sûr,

fait qu'on  
qu'on p  
à propo  
quefois  
nète,  
ger. L  
perceve  
saisit.  
l'esprit  
encore  
cet art

J'ai  
persua  
blé d'  
avait  
n'en e

J'e  
bienf  
de ve  
ligen  
beau  
bles.  
satio  
vrai  
simp  
quie

fait qu'on place les bienfaits avec choix , qu'on parle , qu'on se tait , & qu'on agit à propos. Il n'y a personne qui n'ait quelquefois occasion de faire une action honnête , courageuse , & toutefois sans danger. Le sot la laisse passer , faute de l'apercevoir ; l'homme d'esprit la sent & la saisit. L'expérience prouve cependant que l'esprit seul n'y suffit pas , & qu'il faut encore un cœur noble , pour employer cet art heureux.

J'ai vu de ces succès brillans , & je suis persuadé que celui même qui étoit comblé d'éloges , sentoit combien il lui en avoit peu coûté pour les obtenir , mais il n'en étoit pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui , avec la bienfaisance dans le cœur , avec les actes de vertus les plus fréquens , faute d'intelligence & d'à propos , n'étoient pas , à beaucoup près , aussi estimés qu'estimables. Leur mérite ne faisoit point de sensation ; à peine le soupçonnoit-on. Il est vrai que si par un heureux hasard le mérite simple & uni vient à être remarqué , il acquiert l'éclat le plus subit. On le loue avec

complaisance , on voudroit encore l'augmenter; l'envie même y applaudit sans sortir de son caractère , elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les réputations se forment & se détruisent avec facilité , il n'est pas étonnant qu'elles varient , & soient souvent contradictoires dans la même personne. Tel a une réputation dans un lieu , qui dans un autre en a une toute différente : il a celle qu'il mérite le moins , & on lui refuse celle à laquelle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je ne puis me dispenser d'entrer dans quelques détails , qui rendront les principes plus sensibles par l'application que j'en vais faire.

Un homme est taxé d'avarice , parce qu'il méprise le faste , & se refuse le superflu , pour fournir le nécessaire à des malheureux ignorés. On loue la générosité d'un autre , qui répand avec ostentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence ; il fait des présens , & refuse le paiement de ses dettes : on admire sa magnificence , quand il est à la fois victime du faste & de l'avarice.

On a  
ne fléchir  
rité usue  
l'emporte  
pas porte  
Comme  
rellement  
tort ma  
comble  
importe  
se pas  
ne conf  
On v  
homme  
poli pa  
Une  
qu'elle  
sa dou  
autre se  
l'excès  
pas m  
homme  
nir ; m  
osent  
déterm  
leurs j

On accuë d'insolence un homme qui ne fléchit pas avec bassesse sous une autorité usurpée, ou tyrannique : on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience jusqu'à l'avilissement. Comme elle a ses bornes, les gens naturellement doux finissent souvent par avoir tort mal-à-propos, quand la mesure est comble. On ne sauroit croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne se pas laisser trop vexer, à moins que l'on ne consente à être avili.

On vante, au contraire, la douceur d'un homme entier, opiniâtre par caractère, & poli par orgueil.

Une femme est déshonorée, parce qu'elle a constaté sa faute par l'éclat de sa douleur & de sa honte ; tandis qu'un autre se met à couvert de tout reproche par l'excès de son impudence : celle-ci n'est pas même l'objet d'un mépris secret. Les hommes haïssent ce qu'ils n'oseroient punir ; mais ils ne méprisent que ce qu'ils osent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugemens, que leurs jugemens ne régulent leurs actions.

Si l'on passe des simples particuliers à ceux qui , paroissant sur un théâtre plus éclairé , sont à portée d'être mieux connus , on verra qu'on n'en juge pas avec plus de justice.

Un ministre est taxé de dureté , parce qu'il est juste , qu'il rejette des sollicitations payées , & refuse de se prêter à ce que les courtisans appellent *des affaires* : commerce injurieux au mérite , scandaleux pour le public , avilissant pour l'autorité , dangereux pour l'état , & malheureusement trop commun.

On loue la bonté d'un autre , parce qu'on peut le séduire , le tromper , & le faire servir d'instrument à l'injustice.

Un prince passe pour sévère , parce qu'il aime mieux prévenir les fautes , que d'être obligé de les punir ; de cruauté , parce qu'il réprime les tyrannies subalternes , de toutes les plus odieuses. Les loix cruelles contre les oppresseurs sont les plus douces pour la société ; mais l'intérêt particulier se fait toujours le législateur de l'ordre public.

Louis XII , un des meilleurs , & par conséquent

séquent  
ait eus  
ne foul  
des fav  
être le  
droit a  
ont le  
osoit lu  
On po  
le théa  
honnêt  
rire , q  
toit : L  
car ils  
prince.  
courtis  
leurs é  
A l'  
est éton  
blies ,  
l'usurp  
que de  
aujourd  
gens a  
n'est p  
reté ,



séquent des plus grands rois que la France ait eus, fut accusé d'avarice, parce qu'il ne fouloit pas les peuples, pour enrichir des favoris sans mérite. Le peuple doit être le favori d'un roi; & les princes n'ont droit au superflu, que lorsque les peuples ont le nécessaire. Les reproches qu'on osoit lui faire ne prouvoient que sa bonté. On porta l'insolence jusqu'à le jouer sur le théâtre. *J'aime mieux, dit ce prince honnête homme, que mon avarice les fasse rire, que si elle les faisoit pleurer.* Il ajoutoit : *Leurs plaisanteries prouvent ma bonté; car ils n'oseroient pas les faire sous tout autre prince.* Il avoit raison; les reproches des courtisans valent souvent des éloges, & leurs éloges sont des pièges.

A l'égard des réputations de probité, il est étonnant qu'il n'y en ait pas plus d'établies, attendu la facilité avec laquelle on l'usurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu austère n'est pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on est moins circonspect

quand on est irréprochable , & qu'on s'observe moins quand on ne craint pas de se trahir ; ces gens tirent parti de leur férocité naturelle , & souvent la portent à l'excès , pour établir la sévérité de leur vertu : leurs déclamations contre l'impudence sont des preuves continuelles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu ! L'étourderie est encore une preuve très-équivoque de la franchise ; on ne devroit se fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle est souvent préjudiciable.

La dureté & l'étourderie sont des défauts de caractère qui n'excluent pas absolument , & supposent encore moins la vertu , mais qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur ?

Si l'on souscrit légèrement à certaines réputations de probité , on en flétrit souvent avec une témérité encore plus blâmable , par passion , par intérêt. On abuse du malheur d'un homme pour attaquer sa probité. On s'élève contre la réputation des autres , uniquement pour donner opinion de sa vertu.

Si un  
une ré  
quée ,  
neur de  
soupon  
qu'il a  
dinair  
pé en  
suspect  
c'est ex  
dit-on  
dant l  
est trè

Ces  
jours  
beau  
par le  
mérit

Le  
confia  
qui s  
pron  
ver le  
respe  
que  
qui

Si un homme a le courage de défendre une réputation qu'il croit injustement attaquée, on ne lui fait pas toujours l'honneur de le regarder comme une dupe, ce soupçon seroit trop ridicule; on suppose qu'il a intérêt de soutenir une thèse extraordinaire. Qu'on se soit visiblement trompé en jugeant défavorablement, on n'est suspect que d'un excès de sagacité; mais si c'est en jugeant trop favorablement, c'est, dit-on, le comble de l'imbécillité: cependant l'erreur est la même, & le caractère est très-différent.

Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les hommes font beaucoup d'injustices sans méchanceté, par légèreté, précipitation, sottise, témérité, imprudence.

Les décisions hasardées avec le plus de confiance font le plus d'impression. Eh! qui sont ceux qui jouissent du droit de prononcer? Des gens qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de se faire respecter, & de donner le ton; qui n'ont que des opinions & jamais de sentimens, qui en changent, les quittent, & les re-

prennent, sans le savoir, ni s'en douter, ou qui sont opiniâtres sans être constants.

Voilà cependant les juges des réputations ; voilà ceux dont on méprise le sentiment, & dont on recherche le suffrage ; ceux qui procurent la considération, sans en avoir eux-mêmes aucune.

La considération est différente de la célébrité. La renommée même ne la donne pas toujours, & l'on peut en avoir sans imposer par un grand éclat.

La considération est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personnel qu'un homme inspire en sa faveur. On en peut jouir également parmi ses inférieurs, ses égaux & ses supérieurs en rang & naissance. On peut dans un rang élevé, ou avec une naissance illustre avec un esprit supérieur, ou des talens distingués ; on peut même avec de la vertu, si elle est seule & dénuée de tous les autres avantages, être sans considération. On peut en avoir avec un esprit borné, ou malgré l'obscurité de la naissance & de l'état.

La considération ne suit pas nécessairement le grand homme ; l'homme de mé-

rite y a to  
rite est ce  
& tous l  
ternit pa  
fin une i  
tion, on  
rite, de  
même,  
de nuire  
du prem

L'esp  
sans just  
fidération  
L'espec  
rite de  
même  
manqu  
me d'u  
un aut  
fidérati

Si l  
l'usur  
dont  
miner  
du vid  
un air

rite y a toujours droit; & l'homme de mérite est celui qui , ayant toutes les qualités & tous les avantages de son état, ne les ternit par aucun endroit. Pour donner enfin une idée plus précise de la considération , on l'obtient par la réunion du mérite , de la décence , du respect pour soi-même , par le pouvoir connu d'obliger & de nuire , & par l'usage éclairé qu'on fait du premier , en s'abstenant de l'autre.

L'*espece* , terme nouveau , mais qui a un sens juste , est l'opposé de l'homme de considération. Il y en a de toutes classes. L'*espece* , est celui qui , n'ayant pas le mérite de son état , se prête encore de lui-même à son avilissement personnel : il manque plus à soi qu'aux autres. Un homme d'un haut rang peut être une *espece* ; un autre de bas état peut avoir de la considération.

Si l'on acquiert la considération , on l'usurpe aussi. Vous voyez des hommes dont on vante le mérite : si l'on veut examiner en quoi il consiste , on est étonné du vide ; on trouve que tout se borne à un air , un ton d'importance & de suffisance.

ce ; un peu d'impertinence n'y nuit pas , & quelquefois le maintien suffit. Ils se sont portés pour respectables , & on les respecte : sans quoi on n'iroit pas jusqu'à les estimer.

On doit conclure de l'analyse que nous venons de faire , & de la discussion dans laquelle nous sommes entrés , que la renommée est le prix des talens supérieurs , soutenus de grands efforts , dont l'effet s'étend sur les hommes en général , ou du moins sur une nation ; que la réputation a moins d'étendue que la renommée , & quelquefois d'autres principes ; que la réputation usurpée n'est jamais sûre ; que la plus honnête est toujours la plus utile , & que chacun peut aspirer à la considération de son état.

C I

S

APRÈS  
gardent  
nos ré  
société  
Seigneur

Gran

n'est pl  
seigneu  
fance ,  
loix , r  
librem  
belle c  
les aut  
pas qu  
se trou  
supéri  
seigne  
d'usap  
droier  
Le

---

## CHAPITRE VI.

### *Sur les Grands Seigneurs.*

**A**PRÈS avoir considéré des objets qui regardent les hommes en général , portons nos réflexions sur quelques classes de la société , & commençons par les grands Seigneurs.

*Grand seigneur* est un mot dont la réalité n'est plus que dans l'histoire. Un grand seigneur étoit un homme sujet par sa naissance , grand par lui-même , soumis aux loix , mais assez puissant pour n'obéir que librement , ce qui en faisoit souvent un rébelle contre le souverain , & un tyran pour les autres sujets. Il n'y en a plus. Ce n'est pas qu'il n'y ait , & qu'il ne doive toujours se trouver dans une monarchie une classe supérieure de sujets , qu'on nomme des seigneurs , auxquels on rend des respects d'usage , & dont quelques-uns les obtiennent par leur mérite personnel.

Le peuple a pu gagner à l'abaissement

des seigneurs : ceux-ci ont encore plus perdu ; mais il est plus avantageux à l'Etat qu'ils aient tout perdu , que s'ils avoient tout conservé.

Si l'on s'avisoit aujourd'hui de faire la liste de ceux à qui l'on donne , ou qui s'attribuent le titre de seigneur , on ne seroit pas embarrassé de savoir par qui la commencer , mais il seroit impossible de marquer précisément où elle doit finir. On arriveroit jusqu'à la bourgeoisie , sans avoir distingué une nuance de séparation. Tout ce qui va à Versailles croit aller à la Cour , & en être.

La plupart de ceux qui passent pour des seigneurs , ne le sont que dans l'opinion du peuple , qui les voit sans les approcher. Frappé de leur éclat extérieur , il les admire de loin , sans savoir qu'il n'a rien à en espérer , & qu'il n'en a guere plus à craindre. Le peuple ignore que , pour être ses maîtres par accident , ils sont obligés d'être ailleurs , comme il est lui-même à leur égard.

Plus élevés que puissans , un faste ruineux & presque nécessaire , les met con-

tinuellement  
hors d'é  
quand i  
droit po  
nes au l  
que l'im  
les beso  
nir au f

A l'  
inspirer  
poser d'  
ment ;  
sujet qu  
vanouir  
les gran  
tre , qu  
qu'elles  
on les r  
n'est pa  
anéanti  
pour ré

Les  
l'esprit  
volonté

ne font

C'est



tinuellement dans le besoin des grâces , & hors d'état de soulager un honnête homme, quand ils en auroient la volonté. Il faudroit pour cela qu'ils donnassent des bornes au luxe , & le luxe n'en admet d'autres que l'impuissance de croître ; il n'y a que les besoins qui se restraignent , pour fournir au superflu.

A l'égard de la crainte qu'ils peuvent inspirer , je fais combien on peut m'opposer d'exemples contraires à mon sentiment ; mais c'est l'erreur où l'on est à ce sujet qui les multiplie. Cette crainte s'évanouiroit , si l'on faisoit attention que les grands & les petits ont le même maître , qu'ils sont liés par les mêmes loix , & qu'elles sont rarement sans effet , quand on les reclame hardiment ; mais ce courage n'est pas ordinaire , & il en faut plus pour anéantir une puissance imaginaire , que pour résister à une puissance réelle.

Les hommes ont plus de timidité dans l'esprit que dans le cœur ; & les esclaves volontaires sont plus de tyrans que les tyrans ne sont d'esclaves forcés.

C'est , sans doute , ce qui a fait distin-

guer le courage d'esprit du courage de cœur ; distinction très-juste , quoiqu'elle ne soit pas toujours bien fixée. Il me semble que le courage d'esprit consiste à voir les dangers , les périls , les maux & les malheurs précisément tels qu'ils sont , & par conséquent les ressources. Les voir moindres qu'ils ne sont , c'est manquer de lumieres ; les voir plus grands , c'est manquer de cœur : la timidité les exagere , & par-là les fait croître ; le courage aveugle les déguise , & ne les affoiblit pas toujours ; l'un & l'autre mettent hors d'état d'en triompher.

Le courage d'esprit suppose & exige souvent celui du cœur : le courage de cœur n'a guere d'usage que dans les maux matériels , les dangers physiques , ou ceux qui y sont relatifs. Le courage d'esprit a son application dans les circonstances les plus délicates de la vie. On trouve aisément des hommes qui affrontent les périls les plus évidens : on en voit rarement qui , sans se laisser abattre par un malheur , sachent en tirer des moyens pour un heureux succès. Combien a-t-on vu d'hom-

mes tim  
à la gue

Pour  
les dép  
préciser  
gneurs.  
cours a  
souvent  
damné  
deman

Ce r  
qui on  
qu'à la  
à des s  
en a ,

Mai  
grands  
rest ,  
nege ,  
de la  
tirent  
seules  
du cr  
du m  
premi  
Qu

mes timides à la Cour qui étoient des héros à la guerre ?

Pour revenir aux grands, ceux qui sont les dépositaires de l'autorité ne sont pas précisément ceux qu'on appelle des seigneurs. Ceux-ci sont obligés d'avoir recours aux gens en place, & en ont plus souvent besoin que le peuple qui, condamné à l'obscurité, n'a ni l'occasion de demander, ni la prétention d'espérer.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des seigneurs qui ont du crédit; mais ils ne le doivent qu'à la considération qu'ils se sont faite, à des services rendus, au besoin que l'État en a, ou qu'il en espère.

Mais les grands, qui ne sont que grands, n'ayant ni pouvoir, ni crédit direct, cherchent à y participer par le manège, la souplesse & l'intrigue, caractères de la foiblesse. Les dignités, enfin, n'attirent guère que des respects; les places seules donnent le pouvoir. Il y a très-loin du crédit du plus grand seigneur à celui du moindre ministre, souvent même d'un premier commis.

Quelques frappantes que soient ces dis-

tinctions , il semble que ceux qui vivent à la Cour les sentent plus qu'ils ne les voient; leur conduite y est plus conforme que leurs idées ; car ils n'ont pas besoin de réflexion pour savoir à qui il leur importe de plaire. A l'égard du peuple , il ne s'en doute seulement pas , & c'est un des plus grands avantages des seigneurs : c'est par-là qu'ils en exigent , comme un tribut , tous les services qu'il leur rend avec soumission.

Ce n'est pas uniquement par timidité que leurs inférieurs hésitent à les presser sur des engagemens , sur des dettes ; ils ne sont pas bien sûrs du droit qu'ils en ont : le faste d'un seigneur en impose au malheureux même qui en a fait les frais ; il tombe dans le respect devant son ouvrage , comme le sculpteur adora en tremblant le marbre dont il venoit de faire un Dieu.

Il est vrai que si ce grand même tombe dans un malheur décidé , le peuple devient son plus cruel persécuteur. Son respect étoit une adoration , son mépris ressemble à l'impiété ; l'idole n'étoit que renversée , le peuple la foule aux pieds.

Les grands sont si persuadés de la considération

sidération  
yeux m  
tout po  
Cour e  
est au  
des res  
confide  
pour se  
lorsqu'  
ressour  
ble de  
vice b  
au ma  
noble  
que ri  
dans  
qu'il  
Je  
ce qu  
accep  
tingu  
mêm  
physi  
naiss  
mani  
du st

sidération que le faste leur donne , aux yeux mêmes de leurs pareils , qu'ils font tout pour le soutenir. Un homme de la Cour est avili dès qu'il est ruiné ; & cela est au point que celui qui se maintient par des ressources criminelles , est encore plus considéré que celui qui a l'ame assez noble pour se faire une justice sévère ; mais aussi lorsqu'on succombe après avoir épuisé les ressources les plus injustes , c'est le comble de l'avilissement , parce qu'il n'y a de vice bien reconnu que celui qui est joint au malheur. On ne lui trouve plus cet *air noble* qu'on admiroit auparavant. C'est que rien ne contribue tant à le faire trouver dans quelqu'un , que de croire d'avance qu'il doit l'avoir.

Je hasarderai à ce sujet une réflexion sur ce qu'on appelle *noble*. Ce terme dans son acception générale , signifie ce qui est distingué , relevé au-dessus des choses de même genre. On l'entend ainsi , soit au physique , soit au moral , en parlant de la naissance , de la taille , du maintien , des manières , d'une action , d'un procédé , du style , du langage , &c. L'air noble

devroit donc aussi se prendre dans le même sens ; mais il me semble que l'application en a dû changer , & n'a pas , dans tous les tems , fait naître la même idée.

Dans l'enfance d'une nation , l'air noble étoit vraisemblablement un extérieur qui annonçoit la force & le courage. Ces qualités donnoient à ceux qui en étoient doués la supériorité sur les autres hommes. Mais dans les sociétés formées , les enfans ayant succédé au rang de leurs peres , & n'ayant plus qu'à jouir du fruit des travaux de leurs ancêtres , ils se plongèrent dans la mollesse. Les corps s'énervèrent , successivement les races ne parurent plus les mêmes. Cependant comme on continua de rendre les mêmes respects aux mêmes dignités , les enfans qu'on en voyoit revêtus avoient un extérieur si différent des peres , qu'on a dû prendre une idée très-oppoée à celle de *l'ancien air noble* , qui avoit été synonyme de grand. Celui d'aujourd'hui doit donc être une figure délicate & foible , sur-tout si elle est décorée de marques de dignités ; car c'est principalement ce qui fait reconnoître l'air

noble.  
aujourd  
compara  
roient l  
celle d  
mais si  
voient  
toujour  
les *peti*  
*de gran*  
dre. I  
l'autre  
Le  
puissan  
qui an  
qui ti

noble. En effet , on ne l'accorderoit pas aujourd'hui à une figure d'Athlete ; la comparaifon la plus obligeante qu'en feroient les gens du grand monde , feroit celle d'un grenadier , d'un beau foldat ; mais fi les marques de dignités s'y trouvoient jointes , comme la nature conſerve toujours ſes droits , il éclipſeroit alors tous les *petits airs nobles* modernes , par un *air de grandeur* , auquel ils ne peuvent prétendre. Il y a une grande diſtance de l'un à l'autre.

Le véritable air noble pour l'homme puiffant , en place , en dignité , c'eſt l'air qui annonce , qui promet de la bonté , & qui tient parole.

## CHAPITRE VII.

*Sur le Crédit.*

CE que je viens de dire sur les grands ; me donne occasion d'examiner ce que c'est que le crédit, sa nature, ses principes & ses effets.

Le crédit est l'usage de la puissance d'autrui, & il est plus ou moins grand à proportion que cet usage est plus ou moins fort, & plus ou moins fréquent \*. Le crédit marque donc une sorte d'infériorité, du moins relativement à la puissance qu'on emploie, quelque supériorité qu'on eût à d'autres égards.

Aussi parle-t-on du crédit d'un simple particulier auprès d'un grand, de celui d'un grand auprès d'un ministre, de celui du ministre auprès du souverain ; & sans que l'esprit y fasse attention, l'idée qu'on

\* Le crédit en commerce & en finance ne présente pas une autre idée ; c'est l'usage des fonds d'autrui.

a du c  
person  
dre par  
ne parl  
rope pa  
réunion  
supérie

Un p  
peut a  
qu'un  
solu c  
pouro  
Il n'y  
des ex  
des pa  
des so

He  
lande  
les pr  
de la  
en fir

Je  
tail é  
sidér  
partie  
L



a du crédit est si déterminée , qu'il n'y a personne qui ne trouvât ridicule d'entendre parler du crédit du roi , à moins qu'on ne parlât de celui qu'il auroit dans l'Europe parmi les autres souverains , dont la réunion forme à son égard une espèce de supériorité.

Un prince , avec une puissance bornée , peut avoir plus de crédit dans l'Europe qu'un roi très-grand par lui-même , & absolu chez lui. La puissance de celui-ci pourroit seule être un obstacle à ce crédit. Il n'y a point de siècle qui n'en ait fourni des exemples , & l'on a vu quelquefois des particuliers l'emporter à cet égard sur des souverains.

Heinfius , grand pensionnaire de Hollande , avoit autant ou plus de crédit que les princes de son tems , pendant la guerre de la succession d'Espagne. L'abus qu'il en fit ruina sa patrie.

Je n'entrerai pas là-dessus dans un détail étranger à mon sujet ; je ne veux considérer que ce qui a rapport à de simples particuliers.

Le crédit est donc la relation du besoin

à la puissance, soit qu'on la réclamé pour soi ou pour autrui; avec la distinction, qu'obtenir un service pour autrui, c'est crédit; l'obtenir pour soi-même, ce n'est que faveur.

Le crédit n'est donc pas extrêmement flatteur par sa nature, mais il peut l'être par ses principes & par ses effets. Ses principes sont l'estime & la considération personnelles dont on jouit, l'inclination dont on est l'objet, l'intérêt qu'on présente, ou la crainte qu'on inspire.

Le crédit fondé sur l'estime est celui dont on devroit être le plus flaté, & il pourroit être regardé comme une justice rendue au mérite. Celui qu'on doit à l'inclination, moins honorable par lui-même, est ordinairement plus sûr que le premier. L'un & l'autre cèdent presque toujours à l'espérance ou à la crainte, c'est-à-dire, à l'intérêt, puisque ce sont deux effets d'une même cause. Ainsi, quand ces différens motifs sont en concurrence, il est aisé de juger quel est celui qui doit prévaloir.

Les deux premiers ne sont pas commu-

nément  
regret a  
justice,  
de faire  
clination  
gine à c  
du plaisir  
beaucoup  
qui l'en  
qu'ils n

D'ail  
peu d'a  
L'amb  
trop p  
l'amiti  
semble  
se livre  
qu'à f  
vienn  
laisser  
s'irrit  
prouv  
Il fa  
sion d  
dre à  
ter f

nément fort puissans. On n'accorde qu'à regret au mérite, cela ressemble trop à la justice, & l'amour-propre est plus flaté de faire des grâces. D'un autre côté, l'inclination détermine moins qu'on ne s' imagine à obliger, quoiqu'elle y fasse trouver du plaisir; elle est souvent subordonnée à beaucoup d'autres motifs, à des plaisirs qui l'emportent sur celui de l'amitié, quoiqu'ils ne soient pas si honnêtes.

D'ailleurs, les hommes en place ont peu d'amis, & ne s'en embarrassent guere. L'ambition & les affaires les occupent trop pour laisser dans leur cœur place à l'amitié, & celle qu'on a pour eux ressemble à un culte. Quand ils paroissent se livrer à leurs amis, ils ne cherchent qu'à se délasser par la dissipation. Ils deviennent des especes d'enfans gâtés qui se laissent aimer sans reconnoissance, & qui s'irritent à la moindre contradiction qu'éprouvent leurs volontés ou leurs fantaisies. Il faut convenir qu'ils ont souvent occasion de connoître les hommes, d'apprendre à les estimer peu, & à ne pas compter sur eux. Ils savent qu'ils sont plus

assiégés par intérêt, que recherchés par goût & par estime, même quand ils en sont dignes. Ils voient les manœuvres basses & criminelles que les concurrens emploient auprès d'eux les uns contre les autres, & jugent s'ils doivent être fort sensibles à leur attachement. Quoique l'adulation les flatte, comme si elle étoit sincère, le motif bas ne leur en échappe pas toujours, & ils ont l'expérience de la désertion que leurs pareils ont éprouvée dans la disgrâce. Un peu de défiance est donc pardonnable aux gens en place, & leur amitié doit être plus éclairée, plus circonspecte que celle des autres.

Si le mérite & l'amitié donnent si peu de part au crédit, il ne sera plus qu'un tribut payé à l'intérêt, un pur échange dont l'espérance & la crainte décident & font la monnoie. On ne refuse guere ceux qu'on peut obliger avec gloire, & dont la reconnoissance honore le bienfaiteur : cette gloire est l'intérêt qu'il en retire. On refuse encore moins ceux dont on espere du retour, parce que cette espérance est un intérêt plus sensible à la plupart des

homme  
ceux do  
tout si l  
le masq  
ne peut  
prend f  
qu'on li  
approuv  
qu'ils a

La c  
celle qu  
dont on  
domest  
rendre  
nagem  
de pru  
git po  
tere n  
neur à  
ples r  
gens l  
grand  
des a  
les n  
fait t  
ache

hommes ; & l'on accorde presque tout à ceux dont on craint le ressentiment , surtout si l'on peut cacher cette crainte sous le masque de la prévenance. Mais si l'on ne peut pas dissimuler son vrai motif , on prend facilement son parti. Il semble qu'on lise dans le cœur des hommes qu'ils approuveront intérieurement la conduite qu'ils auroient eux-mêmes.

La crainte qu'on dissimule le moins est celle qu'inspirent certaines gens à la Cour, dont on méprise l'état , mais que l'intimité domestique ou des circonstances peuvent rendre dangereux. On a pour eux des ménagemens qui donnent à la crainte un air de prudence ; c'est pourquoi on n'en rougit point , parce qu'il semble que le caractère ne sauroit être avili de ce qui fait honneur à l'esprit. Les sollicitations, les simples recommandations de ces sortes de gens l'emportent souvent sur celles des plus grands seigneurs , & toujours sur celles des amis , sur-tout s'ils sont anciens , car les nouveaux ont plus d'avantages. On fait tout pour ceux qu'on veut gagner ou achever d'engager , & rien pour ceux dont

on est sûr. Le privilège d'un ancien ami n'est guere que d'être refusé de préférence, & obligé d'approuver le refus, trop heureux si par un excès de confiance on lui fait part des motifs.

Tant de circonstances concourent & se croisent quelquefois dans les moindres graces, qu'il seroit difficile de dire comment & par qui elles sont accordées. Il arrive de-là qu'on donne sans générosité, & qu'on reçoit sans reconnoissance, parce qu'il est rare que le bienfait tombe sur le besoin, & encore plus rare qu'il le prévienne. On refuse durement le nécessaire, on accorde aisément le superflu; on offre les services, on refuse les secours.

L'intérêt, la considération qu'on espere, & la générosité, sont donc les principaux moteurs des gens en crédit.

Ceux qui n'emploient le leur que par intérêt ne méritent pas même de passer pour avoir du crédit. Ce ne sont plus que de vils protégés, dont l'avilissement rejait sur les protecteurs. Une grace payée avilit celui qui la reçoit, & déshonore celui qui la fait.

Quant  
pour ob  
son crédi  
donner  
d'en avo  
l'affermi  
procuren  
flatteur,  
roient la  
en voit-  
tions sur  
& qui,  
qu'ils ti  
bien d'e  
trompan

Cepen  
se propo  
vent étr  
aient, q  
services

Il ne  
cupant  
une rép  
volume  
le volu  
crédit q

Quand on se propose la considération pour objet, on emploie communément son crédit pour le faire connoître & lui donner de l'éclat. La seule réputation d'en avoir est un des plus sûrs moyens de l'affermir, de l'étendre, & même de le procurer; en tout cas, elle est un prix si flatteur, que bien des gens en sacrifieroient la réalité à l'apparence. Combien en voit-on qui sont accablés de sollicitations sur une fausse réputation de crédit, & qui, pour conserver la considération qu'ils tirent de cette erreur, se gardent bien d'écarter les importuns en les détrompant?

Cependant, ceux qui en obligeant ne se proposent qu'un bien si frivole, doivent être persuadés, quelque crédit qu'ils aient, qu'ils ne sauroient rendre autant de services qu'ils font de mécontents.

Il ne seroit pas impossible qu'en ne s'occupant que du desir d'obliger, on se fit une réputation très-oppoée, parce que le volume des bienfaits ne peut jamais égaler le volume des besoins. Il n'y a point de crédit qui ne soit au-dessous de la réputation.

tion qu'il procure. Les moindres preuves de crédit multiplient les demandes.

Un homme qui a rendu plusieurs services par générosité , peut être regardé comme désobligeant , parce qu'il n'est pas en état de rendre tous ceux qu'on exige de lui. C'est par cette raison que les gens en place ne sauroient employer trop d'humanité pour adoucir les refus nécessaires.

On pourroit penser que la reconnoissance de ceux qu'ils obligent , doit les consoler de l'injustice de ceux qu'ils ont blessés par des refus forcés ; mais il n'est que trop ordinaire de voir des gens demander les graces avec ardeur , & souvent avec bassesse , les recevoir comme une justice , avec froideur , & tâcher de persuader qu'ils n'avoient pas fait la moindre démarche , & qu'on a prévenu leurs desirs. Cette conduite n'est sûrement pas l'effet d'une reconnoissance délicate qui veut laisser au bienfaiteur la gloire d'une justice éclairée.

Il s'en faut bien que je veuille dégoûter les bienfaiteurs ; je veux , au contraire , prévenir leurs dégoûts , en leur inspirant

un senti  
le succès  
ger que  
obligean  
infaillib  
mes ne  
teurs so  
que leu  
parce q  
noissant



un sentiment désintéressé, noble, & dont le succès est toujours sûr; c'est de n'obliger que par générosité, de ne chercher en obligeant que le plaisir d'obliger; salaire infaillible, & que l'ingratitude des hommes ne sauroit ravir. Mais si les bienfaiteurs sont sensibles à la reconnoissance, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y a que le mérite de reconnoissant.

## CHAPITRE VIII.

*Sur les Gens à la mode.*

DE tous les peuples , le François est celui dont le caractère a dans tous les tems éprouvé le moins d'altération ; on retrouve les François d'aujourd'hui , dans ceux des croisades ; & en remontant jusqu'aux Gaulois , on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive , gaie , généreuse , brave , sincère , présomptueuse , inconstante , avantageuse & inconsiderée. Ses vertus partent du cœur , ses vices ne tiennent qu'à l'esprit , & ses bonnes qualités corrigeant ou balançant les mauvaises , toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les hommes le plus sociable. C'est là son caractère propre , & c'en est un très-estimable ; mais je crains que depuis quelque tems on n'en ait abusé ; on ne s'est pas contenté d'être sociable , on a voulu être aimable , & je crois qu'on a

pris l'abus  
besoin de  
cation.

Les qu  
la politess  
rudeffe ,  
complais  
contraint  
bienfaisa  
citoyen

L'hon  
qui l'on  
fort ind  
à plaire  
& le h  
fier ch  
sonne ,  
plait à  
recher

Par  
occup  
lui , &  
opini  
estim  
dont  
déré

pris l'abus pour la perfection. Ceci a besoin de preuves , c'est-à-dire , d'explication.

Les qualités propres à la société , sont la politesse sans fausseté , la franchise sans rudesse , la prévenance sans bassesse , la complaisance sans flatterie , les égards sans contrainte , & sur-tout le cœur porté à la bienfaisance ; ainsi l'homme sociable est le citoyen par excellence.

L'homme aimable , du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre , est fort indifférent sur le bien public , ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût & le hasard le jetent , & prêt à en sacrifier chaque particulier. Il n'aime personne , n'est aimé de qui que ce soit , plaît à tous , & souvent est méprisé & recherché par les mêmes gens.

Par un contraste assez bizarre , toujours occupé des autres , il n'est satisfait que de lui , & n'attend son bonheur que de leur opinion , sans songer précisément à leur estime qu'il suppose apparemment , ou dont il ignore la nature. Le desir immodéré d'amuser , l'engage à immoler l'ab-

sent qu'il estime le plus, à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Aussi frivole que dangereux, il met presque, de bonne foi, la médisance & la calomnie au rang des amusemens, sans soupçonner qu'elles aient d'autres effets; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les ~~mœurs~~ mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste.

Les liaisons particulières de l'homme sociable l'attachent de plus en plus à l'état, à ses concitoyens; celles de l'homme aimable ne font que l'écarter des devoirs essentiels. L'homme sociable inspire le desir de vivre avec lui; on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. Tel est enfin dans ce caractère l'assemblage des vices, de frivolités & d'inconvéniens, que l'homme *aimable* est souvent l'homme le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cette réputation, devient de jour en jour une espèce de maladie épidémique: Eh! comment ne seroit-on pas flaté d'un titre qui éclipse la vertu, & fait pardonner le vice!

Qu'un  
qu'on  
vivent a  
ce n'est  
se défer  
vous di  
faut qu  
général  
pas. L'  
mœurs  
gaieté  
cet ext  
d'être

Qu'  
vent é  
d'être  
& je d  
doit p  
de cet  
état,  
comp  
toujo

Le  
vail  
conv  
pas f

Qu'un homme soit déshonoré au point qu'on en fasse des reproches à ceux qui vivent avec lui , ils conviennnent de tout ; ce n'est pas en essayant de le justifier qu'il<sup>s</sup> se défendent eux-mêmes : tout cela est vrai , vous dit-on , mais il est fort aimable. Il faut que cette raison soit bonne , ou bien généralement admise , car on n'y réplique pas. L'homme le plus dangereux dans nos mœurs , est celui qui est vicieux avec de la gaieté & des grâces ; il n'y a rien que cet extérieur ne fasse passer , & n'empêche d'être odieux.

Qu'arrive-t-il de - là ? Tout le monde veut être aimable , & ne s'embarrasse pas d'être autre chose ; on y sacrifie ses devoirs , & je dirois la considération , si on la perdoit par là. Un des plus malheureux effets de cette manie futile est le mépris de son état , le dédain de la profession dont on est comptable , & dans laquelle on devrait toujours chercher sa première gloire.

Le magistrat regarde l'étude , & le travail comme des soins obscurs , qui ne conviennent qu'à des hommes qui ne sont pas faits pour le monde. Il voit que ceux

qui se livrent à leurs devoirs , ne sont connus que par hasard de ceux qui en ont un besoin passager ; de sorte qu'il n'est pas rare de rencontrer de ces magistrats aimables qui , dans les affaires d'éclat , sont moins des juges que des sollicitateurs , qui recommandent à leurs confreres les intérêts des gens connus.

Le militaire d'une certaine classe croit que l'application au service doit être le partage des subalternes ; ainsi les grades ne seroient plus que des distinctions de rang , & non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'homme de lettres qui , par des ouvrages travaillés , auroit pu instruire son siecle , & faire passer son nom à la postérité , néglige ses talens , & les perd , faute de les cultiver : il auroit été compté parmi les hommes illustres , il reste un homme d'esprit , de société.

L'ambition même , cette passion toujours si ardente , & autrefois si active , ne va plus à la fortune que par le manège & l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux n'étoient pas autrefois plus justes qu'ils

ne sont a  
bles , ses  
ses travau  
& quelq  
vertu.

On di  
devenue  
délicieus  
cela peu  
qu'elle a  
échange

Que  
gagner t  
peut le  
percé d  
à l'édifi  
aimabl  
pour l

Les  
part f  
time q  
insens  
qui d  
semb  
nous

Q

ne sont aujourd'hui , ses motifs plus louables , ses démarches plus innocentes ; mais ses travaux pouvoient être utiles à l'état , & quelquefois inspirer l'émulation à la vertu.

On dira , sans doute , que la société est devenue , par le desir d'y être aimable, plus délicieuse qu'elle ne l'avoit jamais été ; cela peut être : mais il est certain que ce qu'elle a gagné , l'état l'a perdu , & cet échange n'est pas un avantage.

Que seroit-ce si la contagion venoit à gagner toutes les autres professions ? & on peut le craindre , quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement destiné à l'édification , & pour lequel les qualités aimables de nos jours auroient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant pour la plupart fondées sur des choses frivoles , l'estime que nous en faisons nous accoutume insensiblement à l'indifférence pour celles qui devroient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

Qu'un grand capitaine , qu'un homme

d'étât aient rendu les plus grands services ; avant que de hasarder notre estime , nous demandons s'ils sont aimables , quels sont leurs agrémens , quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne sied pas toujours à un grand homme d'avoir à un degré supérieur.

Toute question importante , tout raisonnement suivi , tout sentiment raisonnable , sont exclus des sociétés brillantes , & sortent du *bon ton*. Il y a peu de tems que cette expression est inventée , & elle est déjà triviale , sans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en pense.

Le *bon ton* , dans ceux qui ont le plus d'esprit , consiste à dire agréablement des riens , & ne se pas permettre le moindre propos sensé , si l'on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire , avec autant de soin que la pudeur en exigeoit autrefois , quand il s'agissoit d'exprimer quelque idée libre. L'agrément est devenu si nécessaire , que la médisance même cesseroit de plaire , si elle en étoit dépourvue. Il ne suffit pas de nuire , il faut sur-tout amuser ; sans quoi le dis-

cours le  
son auteu

Ce pré  
abus de l'  
beaucoup  
jargon in  
comme l  
jargon a  
le *perfi*  
sans idé  
rire les  
concerte  
rendent

Ce n  
extrava  
dangere  
qu'un ,  
gnité d  
à la fo  
santeri  
lui sup  
en tire

Le  
prit c  
me l  
en f



cours le plus méchant retombe plus sur son auteur que sur celui qui en est le sujet.

Ce prétendu *bon ton*, qui n'est qu'un abus de l'esprit, ne laisse pas d'en exiger beaucoup ; ainsi il devient dans les sots un jargon inintelligible pour eux-mêmes ; & comme les sots font le grand nombre, ce jargon a prévalu. C'est ce qu'on appelle le *perflage*, amas fatigant de paroles sans idées, volubilité de propos qui font rire les fous, scandalisent la raison, déconcertent les gens honnêtes ou timides, & rendent la société insupportable.

Ce mauvais genre est quelquefois moins extravagant, & alors il n'en est que plus dangereux. C'est lorsqu'on immole quelqu'un, sans qu'il s'en doute, à la malignité d'une assemblée, en le rendant tout à la fois instrument & victime de la plaisanterie commune, par les choses qu'on lui suggère, & les aveux ingénus qu'on en tire.

Les premiers essais de cette sorte d'esprit ont dû naturellement réussir ; & comme les inventions nouvelles vont toujours en se perfectionnant, c'est-à-dire, en

augmentant de dépravation, quand le principe en est vicieux, la méchanceté se trouve aujourd'hui l'ame de certaines sociétés, & a cessé d'être odieuse, sans même perdre son nom.

La méchanceté n'est aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pu jadis la faire pardonner, parce qu'elles ne peuvent jamais rendre autant à la société, que la méchanceté lui fait perdre, puisqu'elle en sape les fondemens, & qu'elle est par-là, sinon l'assemblage, du moins le résultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté est réduite en art, elle tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre, & souvent leur donne de la considération.

Voilà ce qui produit cette foule de petits méchans subalternes & imitateurs, de caustiques fades, parmi lesquels il s'en trouve de si innocens; leur caractère y est si opposé; ils auroient été de si bonnes gens, en suivant leur cœur, qu'on est quelquefois tenté d'en avoir compassion, tant le mal leur coûte à faire. Aussi en voit-on qui abandonnent leur rôle comme

trop pénible  
corrompus p  
Les seuls q  
mode, son  
dépravé, l'  
faux, born  
la vertu, &  
le plaisir de  
dont ils dev

Un spect  
subordinat  
forment ce  
point d'étr  
se signale  
gers, que  
on sacrifie  
trées, ce  
aborder.  
velles leu  
guerre ci  
son empi  
ses sujets  
la victim  
accablé  
més d'  
cruauté

trop pénible ; d'autres persistent , flatés & corrompus par les progrès qu'ils ont faits. Les seuls qui aient gagné à ce travers de mode , sont ceux qui , nés avec le cœur dépravé , l'imagination déréglée , l'esprit faux , bornés & sans principes , méprisans la vertu , & incapables de remords , ont le plaisir de se voir les héros d'une société dont ils devroient être l'horreur.

Un spectacle assez curieux est de voir la subordination qui régne entre ceux qui forment ces sortes d'associations. Il n'y a point d'état où elle soit mieux réglée. Ils se signalent ordinairement sur les étrangers , que le hasard leur adresse , comme on sacrifioit autrefois , dans quelques contrées , ceux que leur mauvais sort y faisoit aborder. Mais lorsque les victimes nouvelles leur manquent , c'est alors que la guerre civile commence. Le chef conserve son empire , en immolant alternativement ses sujets les uns aux autres. Celui qui est la victime du jour , est impitoyablement accablé par tous les autres , qui sont charmés d'écarter l'orage de dessus eux ; la cruauté est souvent l'effet de la crainte ,

c'est le courage des lâches. Les subalternes s'effaient cependant les uns contre les autres ; on cherche à ne se lancer que des traits fins ; on voudroit qu'ils fussent piquans sans être grossiers ; mais comme l'esprit n'est pas toujours aussi léger que l'amour-propre est sensible , on en vient souvent à se dire des choses si outrageantes , qu'il n'y a que l'expérience qui empêche d'en craindre les suites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempérament honnête entre le caractère ombrageux & l'avilissement volontaire , on ne vivroit pas avec moins d'agrément , & l'on auroit plus d'union & d'égards réciproques.

Les choses étant sur le pied où elles sont, l'homme le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre au sérieux , ni d'y répondre avec dureté. On ne se donne , pour ainsi dire , que des cartels d'esprit ; il faudroit s'avouer vaincu , pour recourir à d'autres armes , & la gloire de l'esprit est le point d'honneur d'aujourd'hui.

On est cependant toujours étonné que de pareilles sociétés ne se désunissent point par la crainte , le mépris , l'indignation

ou

ou l'ennu  
cès , elle  
chancet  
moyen d  
raison f  
impose,

On en  
rendroit  
bles de  
à leur fo  
inspirer  
ces hon  
si causti  
réussisse  
ils ont l  
fabriqu  
leurs pr  
cilemen  
Celui q  
n'ait u  
force d  
est si é

Il fa  
parle s  
ment  
vantag

ou l'ennui. Il faut espérer qu'à force d'ex-  
cès, elles finiront par faire prendre la mé-  
chanceté en ridicule, & c'est l'unique  
moyen de la détruire. On remarque que la  
raison froide est la seule chose qui leur  
impose, & quelquefois les déconcerte.

On croiroit que l'habitude d'offenser,  
rendroit ceux qui l'ont contractée incapa-  
bles de se plier aux moyens de travailler  
à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux  
inspirer la crainte que l'estime. D'ailleurs,  
ces hommes qu'on prétend si singuliers,  
si caustiques, si méchans, si mysentropes,  
réussissent parfaitement auprès de ceux dont  
ils ont besoin. La réputation qu'ils se sont  
fabriquée, donne un très-grand poids à  
leurs prévenances; ils descendent plus fa-  
cilement qu'on ne croit à la flatterie basse.  
Celui qui en est l'objet, ne doute pas qu'il  
n'ait un mérite bien décidé, puisqu'il  
force de tels caractères à un style qui leur  
est si étranger.

Il faut convenir que les sociétés dont je  
parle sont rares; il n'y a que la parfaite-  
ment bonne compagnie qui le soit da-  
vantage, & celle-ci n'est peut-être qu'une

belle chimere dont on approche plus ou moins. Elle ressemble assez à une république dispersée, on en trouve des membres dans toutes sortes de classes; il est très-difficile de les réunir en un corps. Il n'y a cependant personne qui n'en reclame le titre pour sa société: c'est un mot de ralliement. Je remarque seulement qu'il n'y a personne aussi qui ne croie qu'elle peut se trouver dans un ordre supérieur au sien, & jamais dans une classe inférieure. La haute magistrature la suppose à la cour comme chez elle; mais elle ne la croit pas dans une certaine bourgeoisie, qui à son tour a des nuances d'orgueil.

Pour l'homme de la cour, sans vouloir entrer dans aucune composition sur cet article, il croit fermement que la bonne compagnie n'existe que parmi les gens de sa sorte. Il est vrai qu'à esprit égal ils ont un avantage sur le commun des hommes, c'est de s'exprimer en meilleurs termes, & avec des tours plus agréables. Le sot de la cour dit ses sottises plus élégamment que le sot de la ville ne dit les siennes. Dans un homme obscur, c'est une

preuve d'  
que de s'  
la cour,  
pas de m  
n'en fait  
parleroit  
avoir le  
étranger  
pendent  
de l'exe  
parole,  
donc se  
par-tou  
parler,  
tours s  
cissent  
vertir  
tifans  
& qui  
Il re  
d'espr  
lités  
comm  
telles  
lager  
dear

preuve d'esprit , ou du moins d'éducation , que de s'exprimer bien. Pour l'homme de la cour , c'est une nécessité ; il n'emploie pas de mauvaises expressions , parce qu'il n'en fait point. Un homme de la cour qui parleroit bassement , me paroitroit presque avoir le mérite d'un savant dans les langues étrangères. En effet , tous les talens dépendent des facultés naturelles , & sur-tout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole , ou plutôt de la conversation , doit donc se perfectionner à la cour plus que par-tout ailleurs , puisqu'on est destiné à y parler , & réduit à n'y rien dire : ainsi les tours se multiplient , & les idées se retrécissent. Je n'ai pas besoin , je crois , d'avertir que je ne parle ici que de ces courtisans oisifs , à qui Versailles est nécessaire , & qui y sont inutiles.

Il résulte de ce que j'ai dit , que les gens d'esprit de la cour , quand ils ont les qualités du cœur , sont les hommes dont le commerce est le plus aimable ; mais de telles sociétés sont rares. Le jeu sert à soulager les gens du monde du pénible fardeau de leur existence , & les talens qu'ils

appellent quelquefois à leur secours , en cherchant le plaisir , prouvent le vide de leur ame , & ne le remplissent pas. Ces remèdes sont inutiles à ceux que le goût , la confiance & la liberté réunissent.

Les gens du monde seroient sans doute fort surpris qu'on leur préférât souvent certaines sociétés bourgeoises , où l'on trouve , sinon un plaisir délicat , du moins une joie contagieuse , souvent un peu de rudesse ; mais on est trop heureux qu'il ne s'y glisse pas une demi-connoissance du monde , qui ne seroit qu'un ridicule de plus , encore ne se feroit-il pas sentir à ceux qui l'auroient ; ils ont le bonheur de ne connoître de ridicule que ce qui blesse la raison ou les mœurs.

A l'égard des sociétés , si l'on veut faire abstraction de quelques différences d'expressions , on trouvera que la classe générale des gens du monde , & la bourgeoisie opulente se ressemblent plus au fond qu'on ne le suppose. Ce sont les mêmes tracasseries , le même vide , les mêmes miseres. La petitesse dépend moins des objets que des hommes qui les envisagent. Quant au com-

merce ha  
monde ne  
moins qu  
gagne ou  
l'exceptio  
idées rela  
ordinaire  
le reste d  
La bonn  
l'état &  
ceux qu  
les idées



merce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoisie. Celle-ci ne gagne ou ne perd guère à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a que des idées relatives à ses besoins, & qui en est ordinairement privé sur tout autre sujet, le reste des hommes est par-tout le même. La bonne compagnie est indépendante de l'état & du rang, & ne se trouve que parmi ceux qui pensent & qui sentent, qui ont les idées justes & les sentimens honnêtes.

## CHAPITRE IX.

*Sur le ridicule , la Singularité , & l'Affectation.*

LE ridicule ressemble souvent à ces fantômes , qui n'existent que pour ceux qui y croient. Plus un mot abstrait est en usage , moins l'idée en est fixe , parce que chacun l'étend , la restreint ou la change ; & l'on ne s'apperçoit de la différence des principes que par celle des conséquences , & des applications qu'on en fait. Si l'on vouloit définir les mots que l'on comprend le moins , il faudroit définir ceux dont on se sert le plus.

Le ridicule consiste à choquer la mode ou l'opinion , & communément on les confond assez avec la raison ; cependant , ce qui est contre la raison est sotise ou folie ; contre l'équité , c'est crime. Le ridicule ne devrait donc avoir lieu que dans les choses indifférentes par elles-mêmes , & consacrées par la mode. Les habits , le langage ,

les manières  
domaine ,  
pation.

Commence  
par excell  
des idées  
port avec  
conforme  
ou ne se  
gemens.  
faire ? i  
En consé  
s'étend  
moyen  
ment po  
supérieur  
truire e  
lignité  
difforme  
de le t  
ciant l  
par-là  
Le r  
vertu  
timen  
ment

les manieres , le maintien ; voilà son domaine , son ressort : voici son usurpation.

Comme la mode est parmi nous la raison par excellence , nous jugeons des actions , des idées & des sentimens sur leur rapport avec la mode. Tout ce qui n'y est pas conforme est trouvé ridicule. *Cela se fait , ou ne se fait pas* : voilà la règle de nos jugemens. *Cela doit-il se faire , ou ne se pas faire ?* il est rare qu'on aille jusques-là. En conséquence de ce principe , le ridicule s'étend jusques sur la vertu , & c'est le moyen que l'envie emploie le plus sûrement pour en ternir l'éclat. Le ridicule est supérieur à la calomnie , qui peut se détruire en retombant sur son auteur. La malignité adroite ne s'en fie pas même à la difformité du vice ; elle lui fait l'honneur de le traiter comme la vertu , en lui associant le ridicule pour le décrier ; il devient par-là moins odieux & plus méprisé.

Le ridicule est devenu le poison de la vertu & des talens , & quelquefois le châtiment du vice. Mais il fait malheureusement plus d'impression sur les ames hon-

nêtes & sensibles , que sur les vicioux , qui depuis quelque tems s'aguérissent contre le ridicule ; parmi eux on en donne , on en reçoit , & l'on en rit.

Le ridicule est le fléau des gens du monde , & il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être fantastique.

On sacrifie sa vie à son honneur , souvent son honneur à sa fortune , & quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne suis pas étonné qu'on ait quelque attention à ne pas s'y exposer , puisqu'il est d'une si grande importance dans l'esprit de plusieurs de ceux avec qui l'on est obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuser l'extrême sensibilité que les hommes raisonnables ont sur cet article. Cette crainte excessive a fait naître des essains de petits donneurs de ridicules , qui décident de ceux qui sont en vogue , comme les marchandes de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparés de l'emploi de distribuer les ridicules , ils en seroient accablés ; ils ressemblent à ces criminels qui se sont faits exécuteurs , pour sauver leur vie.

La plus  
voles , & c  
est de s'i  
versel : s'i  
la honte l  
n'en conn  
que la bo  
du mond  
frappés q  
ple incon  
été , & c  
rés , s'en  
mes illu  
percevoi  
fois s'en

Quoi  
aussi éte  
posent ,  
les gen  
qu'un  
se soit  
mier eff  
forme ,

La c  
les idé  
sur un

La plus grande sottise de ces êtres frivoles, & celle dont ils se doutent le moins, est de s'imaginer que leur empire est universel : s'ils savoient combien il est borné, la honte les y feroit renoncer. Le peuple n'en connoît pas le nom ; & c'est tout ce que la bourgeoisie en fait. Parmi les gens du monde, ceux qui sont occupés ne sont frappés que par distraction de ce petit peuple incommode : ceux mêmes qui en ont été, & que la raison ou l'âge en ont séparés, s'en souviennent à peine ; & les hommes illustres seroient trop élevés pour l'apercevoir, s'ils ne daignoient pas quelquefois s'en amuser.

Quoique l'empire du ridicule ne soit pas aussi étendu que ceux qui l'exercent le supposent, il ne l'est encore que trop parmi les gens du monde ; & il est étonnant qu'un caractère aussi léger que le nôtre, se soit soumis à une servitude dont le premier effet est de rendre le commerce uniforme, languissant & ennuyeux.

La crainte puérile du ridicule étouffe les idées, rétrécit les esprits, & les forme sur un seul modele, suggere les mêmes

propos , peu intéressans de leur nature , & fastidieux par la répétition. Il semble qu'un seul ressort imprime à différentes machines un mouvement égal & dans la même direction. Je ne vois que les fots qui puissent gagner à un travers qui abaisse , à leur niveau , les hommes supérieurs , puisqu'ils sont tous alors assujétis à une mesure commune où les plus bornés peuvent atteindre.

L'esprit est presque égal quand on est asservi au même ton , & ce ton est nécessaire à ceux qui sans cela n'en auroient point à eux ; il ressemble à ces livrées qu'on donne aux valets , parce qu'ils ne seroient pas en état de se vêtir.

Avec ce ton de mode , on peut être impunément un sot , & on regardera comme tel un homme de beaucoup d'esprit , qui ne l'aura pas : il n'y a rien qu'on distingue moins de la sotise que l'ignorance des petits usages. Combien de fois a-t-on rougi à la cour , pour un homme qu'on y produisoit avec confiance , parce qu'on l'avoit admiré ailleurs , & qu'on l'avoit annoncé avec une bonne foi imprudente ? On ne s'étoit cependant pas trompé , mais on ne

l'avoit jugé  
confronte a

Ce n'est  
ser au ridic  
donne à c  
souvent a  
bles , si e  
recevoir.  
hardis , &  
gnantes ,  
mieux qu

Comm  
rien de d  
dans l'op  
dispositio  
ner , &  
accepté.  
repoussan  
avec mé  
en le rec  
les fléch  
pénétré  
tre des a

Quan  
il y a en  
c'est d'o

l'avoit jugé que d'après la raison , & on le confronte avec la mode.

Ce n'est pas assez que de ne pas s'exposer au ridicule pour s'en affranchir , on en donne à ceux qui en méritent le moins , souvent aux personnes les plus respectables , si elles sont assez timides pour le recevoir. Des gens méprisables , mais hardis , & qui sont au fait des mœurs régnantes , le repoussent & l'anéantissent mieux que les autres.

Comme le ridicule , n'ayant souvent rien de décidé , n'a d'existence alors que dans l'opinion , il dépend en partie de la disposition de celui à qui on veut le donner , & dans ce cas-là il a besoin d'être accepté. On le fait échouer , non en le repoussant avec force , mais en le recevant avec mépris & indifférence , quelquefois en le recevant de bonne grace. Ce sont les flèches des Mexiquains qui auroient pénétré le fer , & qui s'amortissoient contre des armures de laine.

Quand le ridicule est le mieux mérité , il y a encore un art de le rendre sans effet , c'est d'outrer ce qui y a donné lieu. On

humilie son adversaire , en dédaignant les coups qu'il veut porter.

D'ailleurs , cette hardiesse d'affronter le ridicule , impose aux hommes ; & comme la plupart ne sont pas capables de n'estimer les choses que ce qu'elles valent , où leur mépris s'arrête , leur admiration commence , & le singulier en est communément l'objet.

Par quelle bizarrerie la même chose à un certain degré , rend-elle ridicule , & portée à l'excès , donne-t-elle une sorte d'éclat ? Car tel est l'effet de la singularité marquée , soit que le principe en soit louable ou reprehensible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cause l'uniformité de caractère , qu'on trouve dans la société. On est si ennuyé de rencontrer les mêmes idées , les mêmes opinions , les mêmes manières , & d'entendre les mêmes propos , qu'on fait un gré infini à celui qui suspend cet état léthargique.

La singularité n'est pas précisément un caractère ; c'est une simple manière d'être qui s'unit à tout autre caractère , & qui  
consiste

consiste à  
soit différé  
à le recon  
c'est une  
tôt que l  
s'est appe  
& que ce  
on ne pe  
& c'est a  
revient a  
au lieu d  
certain  
nime la

Les fo  
n'ont pa  
que faut  
cès de  
& l'on  
produir

Au l  
qui leu  
toute f  
insupp  
tôt ent  
ne sq



consiste à être *soi*, sans s'appercevoir qu'on soit différent des autres ; car si l'on vient à le reconnoître, la singularité s'évanouit ; c'est une énigme qui cesse de l'être, aussitôt que le mot en est connu. Quand on s'est aperçu qu'on est différent des autres, & que cette différence n'est pas un mérite, on ne peut y persister que par l'affectation, & c'est alors petitesse ou orgueil, ce qui revient au même, & produit le dégoût ; au lieu que la singularité naturelle met un certain piquant dans la société qui en ramène la langueur.

Les fots qui connoissent souvent ce qu'ils n'ont pas, & qui s'imaginent que ce n'est que faute de s'en être avisés, voyant le succès de la singularité, se font singuliers, & l'on sent ce que ce projet bizarre doit produire.

Au lieu de se borner à n'être rien, ce qui leur convenoit si bien, ils veulent à toute force être quelque chose, & ils sont insupportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire que des génies reconnus ne sont pas toujours exempts d'un grain

N

de folie , ils tâchent d'imaginer des folies , & ne font que des sotises.

La fausse singularité n'est qu'une privation de caractère , qui consiste non-seulement à éviter d'être ce que sont les autres , mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne sont pas.

On voit de ces sociétés où les caractères se sont partagés comme on distribue des rôles. L'un se fait philosophe , un autre plaisant , un troisième *homme d'humeur*. Tel se fait caustique qui penchoit d'abord à être complaisant , mais il a trouvé le rôle occupé. Quand on n'est rien , on a le choix de tout.

Il n'est pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un sot , mais on est étonné de les rencontrer avec de l'esprit. Cela se remarque dans ceux qui , nés avec plus de vanité que d'orgueil , croient rendre leurs défauts brillans par la singularité , en les outrant , plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractère , ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus , & s'en former une particulière ; ils ne veulent rien faire

ni dire qu'  
heureusem  
dinaire ,  
Les gens  
moins ,

On de  
cherche  
produit  
fausseté  
brusque  
& l'on  
bonté  
trainte ,  
fausse  
quand  
parce qu  
passager  
chise qu  
continu  
probité  
mes ,  
un feu  
Enfi  
celer ,  
sa vale  
sot ap

ni dire qui ne s'éloigne du simple ; & malheureusement quand on cherche l'extraordinaire , on ne trouve que des platitudes. Les gens d'esprit même n'en ont jamais moins , que lorsqu'ils tâchent d'en avoir.

On devroit sentir que le naturel qu'on cherche ne se trouve jamais , que l'effort produit l'excès , & que l'excès décele la fausseté du caractère. On veut jouer le brusque , & l'on devient féroce ; le vif , & l'on n'est que pétulant & étourdi : la bonté jouée dégénère en politesse contrainte , & se trahit enfin par l'aigreur : la fausse sincérité n'est qu'offensante , & quand elle pourroit s'imiter quelque tems , parce qu'elle ne consiste que dans des actes passagers , on n'atteindroit jamais à la franchise qui en est le principe , & qui est une continuité de caractère. Elle est comme la probité ; plusieurs actes qui y sont conformes , n'en font pas la démonstration , & un seul de contraire la détruit.

Enfin , toute affectation finit par se déceler , & l'on retombe alors au-dessous de sa valeur réelle. Tel est regardé comme un sot après , & peut-être pour avoir été pris

pour un génie. On ne se venge point à demi d'avoir été sa dupe.

Soyons donc ce que nous sommes ; n'ajoutons rien à notre caractère ; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incommode aux autres , & dangereux pour nous - mêmes. Ayons le courage de nous soustraire à la servitude de la mode , sans passer les bornes de la raison.

C

S

Il y a plus de tout av n'en av de lett ne doi d'entr leurs a une op états i du pe

Il finan teurs sont fortu toier gloir con pait

---

## CHAPITRE X.

### *Sur les Gens de Fortune.*

IL y a deux sortes de conditions qui ont plus de relation avec la société, & surtout avec les gens du monde, qu'elles n'en avoient autrefois. Ce sont les gens de lettres & les gens de fortune ; ce qui ne doit s'entendre que des plus distingués d'entr'eux, les uns par leur réputation ou leurs agrémens personnels, les autres par une opulence fastueuse : car dans tous les états il y a des chefs, un ordre mitoyen & du peuple.

Il n'y a pas encore long-tems que les financiers ne voyoient que des protecteurs dans les gens de condition, dont ils sont aujourd'hui les rivaux. La plupart des fortunes de finance du dernier siècle, n'étoient pas assez honnêtes pour en faire gloire, & dès-là elles en devenoient plus considérables. Les premiers gains faisoient naître l'avarice, l'avarice augmentoit l'a-

vidité , & ces passions sont ennemis du faste. Une habitude d'économie ne se relâche guere , & suffit seule , sans génie ni bonheur marqué , pour tirer des richesses immenses d'une médiocre fortune , & d'un travail continuel.

S'il se trouvoit alors des gens d'affaires assez sensés pour vouloir jouir , ils l'étoient assez pour se borner aux commodités , aux plaisirs , à tous les avantages d'une opulence sourde ; ils évitoient un éclat , qui ne pouvoit qu'exciter l'envie des grands & la haine des petits. Si l'on se contentoit de ce qui fait réellement plaisir , on passeroit pour modeste.

Ceux à qui les richesses ne donnent que de l'orgueil , parce qu'ils n'ont pas à se glorifier d'autre chose , ont toujours aimé à faire parade de leur fortune ; trop enivrés de la jouissance pour rougir des moyens , leur faste étoit jadis le comble de la folie , du mauvais goût & de l'indécence.

Cette ostentation d'opulence est plus communément la manie de ces hommes nouveaux qu'un coup du sort a subitement enrichis , que de ceux qui sont parvenus

par des  
hommes  
heur qu  
vent tou  
ils ont é  
jouissen  
peuvent  
leur for  
vent to  
d'eux -  
objets  
fort. L  
cette c  
toujou

Tel  
peller  
autres  
de la  
D'  
guere  
est de  
jeu n

L  
mini  
dout  
don

par degrés. Il est assez singulier que les hommes tirent plus de vanité de leur bonheur que de leurs travaux. Ceux qui doivent tout à leur industrie, savent combien ils ont évité, fait & réparé de fautes ; ils jouissent avec précaution, parce qu'ils ne peuvent pas s'exagérer les principes de leur fortune ; au lieu que ceux qui se trouvent tout-à-coup des êtres si différens d'eux-mêmes, se regardent comme des objets dignes de l'attention particulière du sort. Ils ne savent à quoi l'attribuer ; & cette obscurité de causes, on l'interprète toujours à son avantage.

Telles sont les fortunes qu'on peut appeler ridicules, & qui l'étoient encore plus autrefois qu'aujourd'hui, par le contraste de la personne & du faste déplacé.

D'ailleurs, la fortune de finance n'étoit guere alors qu'une loterie ; au lieu qu'elle est devenue un art, ou tout au moins un jeu mêlé d'adresse & de hasard.

Les financiers prétendent que leur administration est une *belle machine*. Je ne doute pas qu'elle n'ait beaucoup de ressorts, dont la multiplicité en cache le jeu au

public ; mais elle est encore bien loin d'être une science. Il faut que dans tous les tems elle ait été une énigme ; car les historiens ne parlent guere de cette partie du gouvernement si importante dans tous les états. La raison n'en seroit pas impossible à trouver ; mais je ne veux pas trop m'écarter de mon sujet.

Quoi qu'il en soit , si la finance prenoit jamais la forme qu'elle pourroit avoir , pourquoi seroit-elle méprisée ? L'état doit avoir des revenus ; il faut qu'il y ait des citoyens chargés de la perception , & qu'ils y trouvent des avantages , pourvu que ces avantages soient limités , comme ceux des autres professions , suivant le degré de travail & d'utilité ; sans quoi ils deviennent scandaleux.

On ne doit s'élever que contre la vexation ou l'insolence de ceux qui abusent , & les punir avec éclat & sévérité. C'est ainsi que dans toutes les conditions , quelque élevées qu'elles fussent , on devroit immoler à la vengeance publique ceux qui font haïr l'autorité , par l'abus qu'ils en font , & qui , en rendant les hommes malheureux

par leurs ex-  
emples.

Il faut  
vexations  
uns d'ent  
rapporter  
cela dép  
bées sur  
tes sont  
& qui  
qui cri  
ils en  
tions  
rosité  
qu'ell  
casio

V

rich  
tre  
pas  
mé  
d'

at

t

f



par leurs excès , les corrompent par leurs exemples.

Il faut convenir que c'est moins à leurs vexations , qu'à l'insolence de quelques-uns d'entr'eux , que les financiers doivent rapporter le décri où ils sont. Croit-on que cela dépende des injustices qui seront tombées sur des gens obscurs , dont les plaintes sont étouffées , les malheurs ignorés , & qui ne seroient pas protégés par ceux qui crient vaguement à l'injustice , quand ils en seroient connus ? Dans les déclamations contre la finance , ce n'est ni la générosité , ni la justice qui réclament , quoiqu'elles en eussent souvent le droit & l'occasion , c'est l'envie qui poursuit le faste.

Voilà ce qui devrait inspirer aux gens riches , & qui n'étoient pas nés pour l'être , une modestie raisonnée. Ils ne sentent pas assez combien ceux qui pourroient avoir mérité leur fortune , ont encore besoin d'art , pour se la faire pardonner.

Malheureusement les hommes veulent afficher leur bonheur ; ils devraient pourtant sentir qu'il est fort différent de la gloire , dont la publicité fait & augmente

l'existence. Les malheureux sont déjà assez humiliés par l'éclat seul de la prospérité, faut-il les outrager par l'ostentation qu'on en fait ? Il est pour le moins imprudent de fortifier un préjugé peut-être trop légitime contre les fortunes immenses & rapides. Les eaux qui croissent subitement sont toujours un peu bourbeuses ; celles qui sortent d'une source pure conservent leur limpidité. Les débordemens peuvent féconder les terres qu'ils ont couvertes, mais c'est après avoir épuisé les sucres de celles qu'ils ont ravagées ; les ruisseaux fertilisent celles qu'ils arrosent. Telle est la double image des fortunes rapides & des fortunes légitimes ; celles-ci sont presque toujours bornées.

Je ne suis pas étonné que le peuple voie avec chagrin, & murmure des fortunes dont il fournit la substance, sans jamais les partager. Mais les gens de condition doivent les regarder comme des biens qui leur sont substitués, & destinés à remplacer un patrimoine qu'ils ont dissipé, souvent sans avantage pour l'état. Il y a peu de fortunes qui ne tombent dans quel-

ques ma  
qualité v  
peine d'i  
s'est étab  
la plupart  
dans la  
l'obscuri  
res dans  
commen  
toujours  
lité est p  
veur. L  
les mên  
s'allioie  
faireme  
richesse  
dignité  
les étra  
un jou  
gens d  
d'entre  
qui h  
d'abor  
ils en  
lagent  
Cette

ques maisons distinguées. Un homme de qualité vend un nom qu'il n'a pas eu la peine d'illustrer ; & sans le commerce qui s'est établi entre l'orgueil & la nécessité , la plupart des maisons nobles tomberoient dans la misère ; & par conséquent dans l'obscurité ; les exemples n'en sont pas rares dans les provinces. La méfiance a commencé par les hommes qui conservent toujours leur nom ; celle des filles de qualité est plus moderne , mais elle prend faveur. La cour & la finance portent souvent les mêmes deuils. Si les gens riches ne s'allioient qu'entr'eux , il faudroit nécessairement que , par la seule puissance des richesses , ils parvinssent eux-mêmes aux dignités qu'ils conservent dans des familles étrangères : peut-être s'aviseront-ils un jour de ce secret-là , à moins que les gens de la cour ne s'avisent eux-mêmes d'entrer dans les affaires. Les premiers qui heurteroient le préjugé , pourroient d'abord avoir des scrupules ; mais quand ils en ont , quelques plaifanteries les soulagent , & beaucoup d'argent les dissipe. Cette révolution n'est peut-être pas fort

éloignée. Ne voit-on pas déjà des hommes assez vils pour abandonner des professions respectables, & embrasser, en se dégradant eux-mêmes, le métier de la finance ? Au lieu que les financiers d'autrefois, ou leurs enfans, n'aspiroient qu'à sortir de leur état, & à s'élever par des professions que l'on quitte aujourd'hui pour la leur.

Cependant, les gens de condition ont déjà perdu le droit de mépriser la finance, puisqu'il y en a peu qui n'y tiennent par le sang.

C'étoit autrefois une espèce de bonté, que de ne pas humilier les financiers. Aujourd'hui qu'ils tiennent à tout, le mépris pour eux seroit de la part des gens de condition, injustice & sottise. Il y en a tels qui ne se sont pas mésalliés, parce que les gens de fortune n'en ont pas fait assez de cas pour les rechercher.

Tous ceux qui tirent vanité de leur naissance, ne sont pas toujours dignes de se mésallier. Il n'appartient pas à tout le monde de vendre son nom.

Si les raisons de décence ne répriment pas la hauteur des gens de condition à l'égard

l'égard  
contien

Les  
leur a  
tre le  
leurs  
en fac  
éloges  
que c  
me la  
qu'el  
perfo  
moti  
les fi  
meu  
l'inf  
naïf  
defi  
fés  
n'y  
par  
qu'  
cir  
po  
cho

l'égard de la finance, celles d'intérêt les contiennent.

Les plaisanteries sur les financiers, en leur absence, marquent plus d'envie contre leur opulence, que de mépris pour leurs personnes, puisqu'on leur prodigue en face les égards, les prévenances & les éloges. Les gens de condition se flatent que cette conduite peut être regardée comme la marque d'une supériorité si décidée, qu'elle peut s'humaniser sans risque; mais personne ne se trompe sur les véritables motifs. Quelquefois ils se permettent, avec les financiers, ces petits accès, d'une humeur modérée, d'autant plus flatteuse pour l'inférieur, qu'elle ressemble au procédé naïf de l'égalité. Ceux qui jouent ce rôle, desireroient que les spectateurs désintéressés le prissent pour de la hauteur; mais il n'y a pas moyen, parce que si ce manège paroît produire un effet opposé à celui qu'ils en espéroient, on les voit s'adoucir par degrés, & aller jusqu'à la fadeur, pour ramener un homme prêt à s'éfaroucher. Ils se tirent d'embarras, par une

sorte de plaisanterie , qui sert à couvrir bien des bassesses.

Si les gens riches viennent enfin à se croire supérieurs aux autres hommes , ont-ils si grand tort ? N'a-t-on pas pour eux les mêmes égards , je dirai les mêmes respects que pour ceux qui sont dans les places , auxquels on les rend par devoir ? Les hommes ne peuvent juger que sur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes , parce que ceux qui les trompent , sont bassement & adroitement perfides.

Il y a peu de gens riches qui dans des momens ne se sentent humiliés de n'être que riches , ou de n'être regardés que comme tels.

Cette réflexion les mortifie , & leur donne du dépit. Alors , pour s'en distraire , & en imposer aux autres & à eux-mêmes , ils cèdent à des accès , d'une humeur impérieuse qui ne leur réussit pas toujours. En effet , l'orgueil des richesses ne ressemble point à celui de la naissance. L'un a quelque chose de libre , d'aisé qui semble exiger des égards légitimes. L'autre a un air de grossièreté révoltante

qui av  
quelque  
l'insolence  
pour l'a  
J'en ai  
aussi de  
richesse  
bienfa  
réelle  
Les v  
çoiver  
les se  
a fait  
desso  
dans  
la b  
aux  
s'ils  
grati  
elle  
& c  
I  
qu  
ne  
le  
to

qui avertit de l'usurpation. On s'avise quelquefois de comparer l'insolent avec l'insolence, & l'un ne paroissant pas fait pour l'autre, on le fait rentrer dans l'ordre. J'en ai vu des exemples. J'ai rencontré aussi des gens de fortune dignes de leurs richesses par l'usage qu'ils en faisoient. La bienfaisance leur donne une supériorité réelle sur ceux à qui ils rendent service. Les vrais inférieurs sont ceux qui reçoivent, & l'humiliation s'y joint quand les services sont pécuniaires. C'est ce qui a fait mettre avec justice les mendiants au-dessous des esclaves : ceux-ci ne sont que dans l'abaissement, les autres sont dans la bassesse. Ainsi ceux qui font la cour aux financiers sont bas ; plus bas encore s'ils en reçoivent ; & s'ils les paient d'ingratitude, la bassesse n'a plus de nom ; elle augmente à proportion de la naissance & de l'élévation des ingrats.

Pourquoi s'étonner de la considération que donnent les richesses ? Il est sûr qu'elles ne font pas un mérite réel ; mais elles sont le moyen de toutes les commodités, de tous les plaisirs, & quelquefois du mérite

même. Tout ce qui contribue , ou passe pour contribuer au bonheur , sera chéri des hommes. Il est difficile de ne pas identifier les riches & les richesses. Les décorations extérieures ne font-elles pas la même illusion ?

Si l'on veut par un examen philosophique dépouiller un homme de tout l'éclat qui lui est étranger , la raison en a le droit ; mais je vois que l'humeur l'exerce plus que la philosophie.

D'ailleurs , pourquoi ne considéreroit-on pas ce qui est représentatif de tout ce que l'on considère ? Voilà précisément ce que les richesses sont parmi nous ; il n'y a de différence que de la cause à l'effet. La seule chose respectée , que les richesses ne peuvent donner , est une naissance illustre ; mais si elle n'est pas soutenue par les places , les dignités ou la puissance ; si elle est seule enfin , elle est éclipsée par tout ce que l'or peut procurer. Voulons-nous avoir le droit de mépriser les riches ? commençons par mépriser les richesses ; changeons nos mœurs.

Il y a eu des lieux & des tems où l'or

étoit mé  
Sparte &  
nissent d  
fasse att  
prit de  
n'y dev  
qu'il n'  
ignoroit  
ne don  
connoit  
encore  
nature  
coûter  
ainsi l  
pris é  
la mo  
plus  
dès c  
haut  
touj  
aux  
de  
élev  
L'o  
con



étoit méprisé , & le mérite seul honoré. Sparte & Rome naissante nous en fournissent des exemples. Mais pour peu qu'on fasse attention à la constitution & à l'esprit de ces républiques , on sentira qu'on n'y devoit faire aucun cas de l'or , puisqu'il n'y étoit représentatif de rien. On ignoroit les commodités ; les vrais besoins ne donnent pas l'idée de celles que nous connoissons. L'imagination ne s'étoit pas encore exercée sur les plaisirs ; ceux de la nature suffisoit , & les plus grands ne coûtent pas cher ; le luxe étoit honteux , ainsi l'or étoit inutile & méprisé. Ce mépris étoit à la fois le principe & l'effet de la modération & de l'austérité. La vie la plus pénible cesse de gêner les hommes , dès qu'elle est glorieuse , & dans les âmes hautes , les grands sacrifices ne sont pas toujours aussi cruels qu'ils le paroissent aux âmes vulgaires. Un certain sentiment de fierté & d'estime pour soi-même , élève l'âme & la rend capable de tout. L'orgueil est le premier des tyrans ou des consolateurs.

Telle fut Lacédémone , telle fut Rome

dans son berceau ; mais aussi-tôt que le vice & les plaisirs y eurent pénétré , tout , jusqu'aux choses qui doivent être le prix de la vertu , tout , dis-je , y fut vénal ; l'or y fut donc recherché , nécessaire , estimé & honoré. Voilà précisément l'état où nous nous trouvons par nos connoissances , nos goûts , nos besoins nouveaux , nos plaisirs & nos commodités recherchées. Qu'on fasse revivre les anciennes mœurs de Rome ou de Sparte , peut-être n'en serons-nous ni plus ni moins heureux ; mais l'or sera inutile.

Les hommes n'ont qu'un penchant décidé , c'est leur intérêt ; s'il est attaché à la vertu , ils sont vertueux sans effort ; que l'objet change , le disciple de la vertu devient l'esclave du vice , sans avoir changé de caractère : c'est avec les mêmes couleurs qu'on peint la beauté & les monstres.

Les mœurs d'un peuple sont le principe actif de sa conduite , les loix n'en sont que le frein ; celles-ci n'ont donc pas sur lui le même empire que les mœurs. On suit les mœurs de son siècle , on obéit aux loix ; c'est l'autorité qui les fait

& qui les  
tion lui  
que ses l  
pas l'aut  
ouvrage  
raison.

Cepen  
quelle f  
certains  
privées  
pourvu  
noncé  
fussent  
lution  
trepris  
effet  
qu'ell  
pied  
nés c  
fidér  
mais  
font  
que  
C  
mo  
cla

& qui les abroge. Les mœurs d'une nation lui sont plus sacrées & plus chères que ses loix. Comme elle n'en connoît pas l'auteur, elle les regarde comme son ouvrage, & les prend toujours pour la raison.

Cependant on ne sauroit croire avec quelle facilité un prince changeroit chez certains peuples les mœurs les plus dépravées, & les dirigeroit vers la vertu, pourvu que ce ne fût pas un projet annoncé, & que ses ordres à cet égard ne fussent que son exemple. Une telle révolution paroîtroit le chef-d'œuvre des entreprises; mais elle le seroit plus par son effet que par ses difficultés. En attendant qu'elle arrive, & les choses étant sur le pied où elles sont, ne soyons pas étonnés que les richesses procurent de la considération. Cela fera honteux, si l'on veut; mais cela doit être, parce que les hommes sont plus conséquens dans leurs mœurs que dans leurs jugemens.

On comprend ordinairement dans le monde parmi les financiers une autre classe de gens riches, qui prétendent avec

raison devoir en être distingués. Ce sont les commerçans, hommes estimables, nécessaires à l'état, qui ne s'enrichissent qu'en procurant l'abondance, en excitant une industrie honorable, & dont les richesses prouvent les services. On ne les rencontre pas dans la société aussi communément que les financiers, parce que les affaires les occupent, & ne leur permettent pas de perdre un tems dont ils connoissent le prix, pour des amusemens frivoles, dont le goût vient autant de l'habitude que de l'oisiveté, & qui, sous le nom de plaisirs, causent l'ennui aussi souvent qu'ils le dissipent.

Les commerçans sont donc plus occupés que les financiers. Quoique le commerce ait sa méthode comme la finance; celle-ci se simplifie en s'éclaircissant, & tout l'art des fripons est de l'embrouiller. La science du commerce est moins compliquée & mieux ordonnée, moins obscure, mais plus étendue, & s'étend encore plus en se perfectionnant. L'application de ses principes exige une attention suivie, de nouveaux accidens demandent de nou-


velles mesures  
tinuel; au  
en elle-même  
chine qui  
main de l'  
vement eff  
pendule q  
mais qui  
refaite su

Tous  
également  
merçans  
la raison  
il ne le  
public r  
torise à  
merçans  
dance.  
naux p  
& qui  
canaux  
matier  
même  
On  
çans  
sans

velles mesures , le travail est presque continuél ; au lieu que la finance plus bornée en elle-même , ressemble assez à une machine qui n'a pas souvent besoin de la main de l'ouvrier pour agir , quand le mouvement est une fois imprimé ; c'est une pendule qu'on ne remonte que rarement , mais qui auroit besoin d'être totalement refaite sur une meilleure théorie.

Tous les préjugés d'état ne sont pas également faux , & l'estime que les commerçans font du leur est d'accord avec la raison. Ils ne font aucune entreprise , il ne leur arrive aucun avantage que le public ne le partage avec eux ; tout les autorise à estimer leur profession. Les commerçans sont le premier ressort de l'abondance. Les financiers ne sont que des canaux propres à la circulation de l'argent , & qui trop souvent s'engorgent. Que ces canaux soient de bronze ou d'argile , la matière en est indifférente , l'usage est le même.

On ne doit pas confondre les commerçans dont je parle , avec ces hommes qui , sans avoir l'esprit du commerce , n'ont que

le caractère marchand , n'envisagent que leur intérêt particulier , & y sacrifioient celui de l'état , s'il se trouvoit  opposition avec le leur. Tel commerce peut enrichir une société marchande , qui est ruineux pour un état : & tel autre seroit avantageux à l'état qui ne donneroit à des marchands que des gains médiocres , mais légitimes , & quelquefois leur occasionneroit des pertes, Le commerçant digne de ce nom , est celui dont les spéculations & les entreprises n'ont pour objet que le bien public , & dont les effets rejaillissent sur la nation. \*

\* Les commerçans ont créé & rendu militaire la marine marchande , qui a été le berceau de Barth , Duguay - Trouin , Cassart , Miniac , Ducasse , Gardin , Porée , Villeteux , & de quelques autres que je nommerois , s'ils ne vivoient pas. Mais je me suis également interdit l'éloge & le blâme directs. Ils n'appartiennent qu'à l'histoire dont c'est le devoir , & qui doit , ainsi que la justice , ne faire acception de personne.

Combien d'armemens ont été faits par les le Gendre , Fontaine - des - Montées , Bruni , Eon de la Baronie , Granville - Loquet , Masson , le

Les co  
même qu  
s'imaginer  
faite & l  
ce qui le  
le monde  
étrangers  
le même  
lettres.

Couteulx  
Castanier  
& tant d'  
placer par  
par des u  
sans la so

Les commerçans s'honorent par la voie même qui les enrichit ; les financiers s'imaginent tendre au même but , par le faste & l'étalage de leurs richesses : c'est ce qui les a engagés à se produire dans le monde , où ils auroient été les seuls étrangers , si l'on n'y eût , à peu près dans le même tems , recherché les gens de lettres.

Couteulx , Magon , Montadouin , la Rue , Caltanier , Cafaubon , Mouchard , les Vincent , & tant d'autres que leur fortune ne doit pas faire placer parmi les financiers , qui ruinoient l'état par des usures , dans le tems que les commerçans le soutenoient par leur crédit.

## CHAPITRE XI.

*Sur les Gens de Lettres.*

AUTREFOIS les gens de lettres , livrés à l'étude , & séparés du monde , en travaillant pour leurs contemporains , ne songeoient qu'à la postérité. Leurs mœurs pleines de candeur & de rudesse , n'avoient guere de rapport avec celles de la société ; & les gens du monde moins instruits qu'aujourd'hui , admiroient les ouvrages , ou plutôt le nom des auteurs , & ne se croyoient pas trop capables de vivre avec eux. Il entroit même , dans cet éloignement , plus de considération que de répugnance.

Le goût des lettres , des sciences & des arts , a gagné insensiblement , & il est venu au point que ceux qui ne l'ont pas , l'affectent. On a donc recherché ceux qui les cultivent , & ils ont été attirés dans le monde , à proportion de l'agrément qu'on a trouvé dans leur commerce.

On a gagné de part & d'autre à cette  
liaison.

liaison. L'  
esprit , fo  
veaux pla  
pas retiré  
de la co  
leur goût  
mœurs ,  
des lumi  
dans les

Les l  
un état ,  
qui n'en  
des disti  
sont sup  
pas touj  
milié de  
beauté ,  
en conc  
l'esprit  
vif de l  
périeur  
l'esprit  
donner  
prix qu  
à d'au  
L'e



liaison. Les gens du monde ont cultivé leur esprit, formé leur goût, & acquis de nouveaux plaisirs. Les gens de lettres n'en ont pas retiré moins d'avantages. Ils ont trouvé de la considération; ils ont perfectionné leur goût, poli leur esprit, adouci leurs mœurs, & acquis, sur plusieurs articles, des lumières qu'ils n'avoient pas puisées dans les livres.

Les lettres ne donnent pas précisément un état, mais elles en tiennent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre, & leur procurent des distinctions, que des gens, qui leur sont supérieurs par le rang, n'obtiendroient pas toujours. On ne se croit pas plus humilié de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté, à moins qu'on ne soit d'ailleurs en concurrence de rang ou de dignité: car l'esprit peut devenir alors l'objet le plus vif de la rivalité. Mais lorsqu'on a une supériorité de rang bien décidée, on accueille l'esprit avec complaisance; on est flaté de donner à un homme d'un rang inférieur le prix qu'il faudroit disputer avec un rival, à d'autres égards.

L'esprit a l'avantage que ceux qui l'esti-

ment, prouvent qu'ils en ont eux-mêmes, ou le font croire, ce qui est à peu-près la même chose pour bien des gens.

On distingue la république des lettres en plusieurs classes. Les savans qu'on appelle aussi érudits, ont joui autrefois d'une grande considération; on leur doit la renaissance des lettres; mais comme aujourd'hui on ne les estime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, & c'est un malheur pour les lettres, ils se produisent peu dans le monde qui ne leur convient guere, & à qui ils ne conviennent pas davantage.

Il y a un autre ordre de savans qui s'occupent des sciences exactes. On les estime, on en reconnoît l'utilité, on les récompense quelquefois; leur nom est cependant plus à la mode que leur personne, à moins qu'ils n'aient d'autres agrémens que le mérite, qui fait leur célébrité.

Les gens de lettres les plus recherchés, sont ceux qu'on appelle communément beaux-esprits, entre lesquels il y a encore une distinction à faire. Ceux dont les talens sont marqués & couronnés par des

succès,  
mais si  
la spher  
y recon  
on nég  
société  
plus va  
cidée,

Les  
sicle  
qui pl  
penfa  
suppo  
d'espr  
nir u  
le co  
life v  
doiv  
réco  
trou  
puif  
une  
se c  
tati  
lop  
par

succès, sont bientôt connus & accueillis ; mais si leur esprit se trouve renfermé dans la sphere du talent , quelque génie qu'on y reconnoisse , on applaudit l'ouvrage , & on néglige l'auteur. On lui préfère dans la société , celui dont l'esprit est d'un usage plus varié , & d'une application moins décidée , mais plus étendue.

Les premiers font plus d'honneur à leur siècle ; mais on cherche dans la société ce qui plaît davantage. D'ailleurs il y a compensation sur tout. De grands talens ne supposent pas toujours un grand fonds d'esprit : un petit volume d'eau peut fournir un jet plus brillant qu'un ruisseau dont le cours paisible , égal & abondant fertilise une terre utile. Les hommes de talens doivent avoir plus de célébrité , c'est leur récompense. Les gens d'esprit doivent trouver plus d'agrément dans la société , puisqu'ils y en portent davantage ; c'est une reconnaissance fondée. Les talens ne se communiquent point par la fréquentation. Avec les gens d'esprit , on développe , on étend , & on leur doit une partie du sien. Aussi le plaisir & l'habi-

tude de vivre avec eux font naître l'intimité, & quelquefois l'amitié, malgré les disproportions d'état, quand les qualités du cœur s'y trouvent; car il faut avouer que malgré la manie d'esprit à la mode, les gens de lettres, dont l'ame est connue pour honnête, ont tout autre coup-d'œil dans le monde que ceux dont on loue les talents, & dont on défavoue la personne.

On a dit que le jeu & l'amour rendent toutes les conditions égales: je suis persuadé qu'on y eût joint l'esprit, si le proverbe eût été fait depuis que l'esprit est devenu une passion. Le jeu égale en avilissant le supérieur; l'amour, en élevant l'inférieur; & l'esprit, parce que la véritable égalité vient de celle des ames. Il seroit à désirer que la vertu produisît le même effet; mais il n'appartient qu'aux passions de réduire les hommes à n'être que des hommes, c'est-à-dire, à renoncer à toutes les distinctions extérieures.

Cependant, de tous les empires, celui des gens d'esprit, sans être visible, est le plus étendu. Le puissant commande, les gens d'esprit gouvernent, parce qu'à la

longue,  
qui tôt ou  
especé de

Les ge  
lettres on  
un confé  
peut se f

dirois :

égaux ;

& souve

amis qu

tyrannis

ne voul

faites-le

bles &

l'intrig

les noir

rivaux

sont pa

travers

oblige

de mé

de l'é

s'avise

marq

prop

longue , ils forment l'opinion publique , qui tôt ou tard subjugué ou renverse toute espèce de despotisme.

Les gens de la cour sont ceux dont les lettres ont le plus à se louer ; & si j'avois un conseil à donner à un homme qui ne peut se faire jour que par son esprit , je lui dirois : Préférez à tout l'amitié de vos égaux ; c'est la plus sûre , la plus honnête , & souvent la plus utile ; ce sont les petits amis qui rendent les grands services , sans tyranniser la reconnoissance : mais si vous ne voulez que des liaisons de société , faites-les à la cour ; ce sont les plus agréables & les moins gênantes. Le manège , l'intrigue , les pièges , & ce qu'on appelle les *noirceurs* , ne s'emploient qu'entre les rivaux d'ambition. Les courtisans ne pensent pas à nuire à ceux qui ne peuvent les traverser , & font quelquefois gloire de les obliger. Ils aiment à s'attacher un homme de mérite dont la reconnoissance peut avoir de l'éclat. Plus on est grand , moins on s'avise de faire sentir une distance trop marquée pour être méconnue. L'amour-propre éclairé ne diffère guere de la mo-

destiné dans ses effets. Un homme de lettres estimable n'en essuiera point de faste offensant ; au lieu qu'il pourroit y être exposé avec ces gens qui n'ont sur lui que la supériorité que leur impertinence suppose , & qui croient que c'est un moyen de la lui prouver. Depuis que le bel esprit est devenu une contagion , tel s'érige en protecteur qui auroit besoin lui-même d'être protégé , & à qui il ne manque pour cela que d'en être digne.

Plusieurs devroient sentir qu'ils seroient assez honorés d'être utiles aux lettres , parce qu'ils en retireroient plus de considération qu'ils ne pourroient leur en procurer.

D'autres qui se croient gens du monde , parce qu'on ne fait pas pourquoi ils s'y trouvent , paroissent étonnés d'y rencontrer les gens de lettres. Ceux-ci pourroient , à plus juste titre , être surpris d'y trouver ces gens d'un état fort commun , qui , malgré leur complaisance pour les grands , & leur impertinence avec leurs égaux , seront toujours hors d'œuvre. On fera toujours une différence entre ceux qui sont

recherché  
jettent m

En eff  
On est h  
& les di  
on s'y  
par des  
que son  
on y ef  
des gen  
entraîn

Les  
& des  
les co  
leur c  
leur f  
d'autr  
éloge  
parce  
rite  
de c  
les g  
leur

L  
en c  
tou

recherchés dans le monde , & ceux qui s'y jettent malgré les dégoûts qu'ils éprouvent.

En effet , réduisons les choses au vrai. On est homme du monde par la naissance & les dignités , on s'y attache par intérêt , on s'y introduit par bassesse ; on y est lié par des circonstances particulières , telles que sont les alliances des gens de fortune ; on y est admis par choix , c'est le partage des gens de lettres ; & les liaisons de goût entraînent nécessairement des distinctions.

Les gens de fortune qui ont de l'esprit & des lettres le sentent si bien que , si on les consulte , ou qu'on suive simplement leur conduite , on verra qu'ils jouissent de leur fortune , mais qu'ils s'estiment à d'autres égards. Ils sont même blessés des éloges qu'on donne à leur magnificence , parce qu'ils sentent qu'ils ont un autre mérite que celui-là ; on veut tirer sa gloire de ce qu'on estime le plus. Ils recherchent les gens de lettres , & se font honneur de leur amitié.

Les succès de quelques gens de lettres en ont égarés beaucoup dans cette carrière , tous se font flatés de jouir des mêmes

agréments , & plusieurs se sont trompés , soit qu'ils eussent moins de mérite , soit que leur mérite fût moins de commerce.

Quantité de jeunes gens ont cru obéir au génie , & leurs mauvais succès n'ont fait que les rendre incapables de suivre d'autres routes où ils auroient réussi , s'ils y étoient entrés d'abord. Par-là l'état a perdu de bons sujets , sans que la république des lettres y ait rien gagné.

Quoique les avantages que les lettres procurent se réduisent ordinairement à quelques agréments dans la société , ils n'ont pas laissé d'exciter l'envie. Les sots sont presque tous par état ennemis des gens d'esprit. L'esprit n'est pas souvent fort utile à celui qui en est doué ; & cependant il n'y a point de qualité qui soit si fort exposée à la jalousie.

On est étonné qu'il soit permis de faire l'éloge de son cœur , & qu'il soit révoltant de louer son esprit ; & la vanité qu'on tireroit du dernier se pardonneroit d'autant moins , qu'elle seroit mieux fondée. On en a conclu que les hommes estiment plus l'esprit que la vertu. N'y en auroit-il point une autre raison ?

Il me so  
point ce qu  
n'admire q  
La réflexi  
l'admiration  
souffrir ,  
sentiment

Un seu  
lection d  
prit & d  
entendre  
il ait rais  
nous pr  
rons p  
ne lui  
nous ve  
jugera  
ressem  
lieu qu  
de son  
nous  
sur s  
glen  
pour  
égar  
L



Il me semble que les hommes n'aiment point ce qu'ils sont obligés d'admirer. On n'admire que forcément & par surprise. La réflexion cherche à prescrire contre l'admiration ; & quand elle est forcée d'y souscrire , l'humiliation s'y joint , & ce sentiment ne dispose pas à aimer.

Un seul mot renferme souvent une collection d'idées : tels sont les termes d'esprit & de cœur. Si un homme nous fait entendre qu'il a de l'esprit , & que de plus il ait raison de le croire , c'est comme s'il nous prévenoit que nous ne lui imposerons point par de fausses vertus , que nous ne lui cacherons point nos défauts , qu'il nous verra tels que nous sommes , & nous jugera avec justice. Une telle annonce ressemble déjà à un acte d'hostilité. Au lieu que celui qui nous parle de la bonté de son cœur , & qui nous en persuade , nous apprend que nous pouvons compter sur son indulgence , même sur son aveuglement , sur ses services , & que nous pourrons être impunément injustes à son égard.

Les fots ne se bornent pas à une haine

oisive contre les gens d'esprit, ils les représentent comme des hommes dangereux, ambitieux, intrigans : ils supposent enfin qu'on ne peut faire de l'esprit que ce qu'ils en feroient eux-mêmes.

L'esprit n'est qu'un ressort capable de mettre en mouvement la vertu ou le vice. Il est comme ces liqueurs qui par leur mélange développent & font percer l'odeur des autres. Les vicieux l'emploient pour leur passion. Mais combien l'esprit a-t-il guidé, soutenu, embelli, développé & fortifié de vertus ? L'esprit seul, par un intérêt éclairé, a quelquefois produit des actions aussi louables que la vertu même l'auroit pu faire. C'est ainsi que la sottise seule a peut-être fait ou causé autant de crimes que le vice.

A l'égard des gens d'esprit proprement dit, c'est à dire, qui sont connus par leurs talens, ou par un goût décidé pour les sciences & les lettres, c'est les connoître bien peu, que de craindre leur concurrence & leurs intrigues dans les routes de la fortune & de l'ambition. La plupart en sont incapables, & ceux qui, par hasard veu-

lent s'en mé-  
par être des  
fession les co-  
quand ils les  
faïres délica-  
les premiers  
mais ils se  
ressort prin-  
des fots q  
des déman-  
leur obje-  
desirent.

L'amo-  
à la cupi-  
beaucoup  
pêche d  
Avec d  
prit de  
meille  
disgra-  
gens  
geuse

(\*)  
pas  
y ch

lent s'en mêler , finissent ordinairement par être des dupes. Les intrigans de profession les connoissent bien pour tels ; & quand ils les engagent dans quelques affaires délicates , ils songent à les tromper les premiers , les font servir d'instrumens ; mais ils se gardent bien de leur confier le ressort principal ( \* ). Il y a au contraire , des fots qui , par une ardeur soutenue , des démarches suivies sans distraction de leur objet , parviennent à tout ce qu'ils desirent.

L'amour des lettres rend assez insensible à la cupidité & à l'ambition , console de beaucoup de privations , & souvent empêche de les connoître ou de les sentir. Avec de telles dispositions les gens d'esprit doivent , tout balancé , être encore meilleurs que les autres hommes. A la disgrâce du surintendant Fouquet , les gens de lettres lui restèrent le plus courageusement attachés. La Fontaine, Pelis-

(\*) Voyez dans les communautés ; ce ne sont pas ceux qui les illustrent par des talens , qu'on y charge du régime.

son & Mademoiselle de Scudery , allerent jusqu'à s'exposer au ressentiment du roi , & même des ministres.

De deux personnes également bonnes , sensibles & bienfaisantes , celle qui aura le plus d'esprit l'emportera encore par la vertu pratique : elle aura mille procédés délicats , inconnus à l'esprit borné : elle n'humiliera point par ses bienfaits ; elle aura , en obligeant , ces égards si supérieurs aux services , & qui , loin de faire des ingrats , font éprouver une reconnoissance délicieuse. Enfin , quelque vertu qu'on ait , on n'a que celle de l'étendue de son esprit.

Il arrive encore que l'esprit inspire à celui qui en est doué , une secrète satisfaction qui ne tend qu'à le rendre agréable aux autres , séduisant pour lui-même , inutile à sa fortune , & heureusement assez indifférent sur cet article.

Les gens d'esprit devroient d'autant moins s'embarrasser de la basse jalousie qu'ils excitent , qu'ils ne vivent jamais plus agréablement qu'entr'eux. Ils doivent savoir par expérience combien ils se sont réciproquement

réciroquement nécessaires. Si quelque pique les éloigne quelquefois les uns des autres, les fots les reconcilient, par l'impossibilité de vivre continuellement avec des fots.

Les ennemis étrangers feroient peu de tort aux gens de lettres, s'il ne s'en trouvoit pas d'assez imprudens pour fournir des moyens de les décrier, en se desservant quelquefois eux-mêmes.

Je voudrois pour l'honneur des lettres & le bonheur de ceux qui les cultivent, qu'ils fussent tous persuadés d'une vérité qui devoit être pour eux un principe fixe de conduite. C'est qu'ils peuvent se déshonorer eux-mêmes par les choses injurieuses qu'ils font, disent ou écrivent contre leurs rivaux; qu'ils peuvent tout au plus les mortifier, s'en faire des ennemis, & les engager à une représaille aussi honteuse; mais qu'ils ne sauroient donner atteinte à une réputation consignée dans le public. On ne fait & on ne détruit que la sienne propre, & toujours par soi-même. La jalousie marque de l'infériorité dans celui qui la ressent. Quelque su-

périorité qu'on eût à beaucoup d'égards sur un rival, dès qu'on en conçoit de la jalousie, il faut qu'on lui soit inférieur par quelque endroit.

Il n'y a point de particulier, si élevé ou si illustre qu'il puisse être, point de société si brillante qu'elle soit, qui détermine le jugement du public, quoiqu'une cabale puisse par hasard procurer des succès, ou donner des dégoûts passagers. Cela seroit encore plus difficile aujourd'hui que dans le siècle précédent, parce que le public étoit moins instruit, on se piquoit moins d'être juge. Aujourd'hui il s'amuse des scènes littéraires, méprise personnellement ceux qui les donnent avec indécence, & ne change rien à l'opinion qu'il a prise de leurs ouvrages.

Il est inutile de prouver aux gens de lettres, que la rivalité qui produit autre chose que l'émulation, est honteuse, cela n'a pas besoin de preuves; mais ils devraient sentir que leur désunion va directement contre leur intérêt général & particulier, & quelques-uns ne paroissent pas s'en appercevoir.

Des ouvrages travaillés avec soin ; des critiques sensées , sévères , mais justes & décentes , où l'on marque les beautés en relevant les défauts , pour donner des vues nouvelles ; voilà ce qu'on a droit d'attendre des gens de lettres. Leurs discussions ne doivent avoir que la vérité pour objet , objet qui n'a jamais causé ni fiel , ni aigreur , & qui tourne à l'avantage de l'humanité ; au lieu que leurs querelles sont aussi dangereuses pour eux , que scandaleuses pour les sages. Des hommes stupides , assez éclairés par l'envie , pour sentir leur infériorité , trop orgueilleux pour l'avouer , peuvent seuls être charmés de voir ceux qu'ils seroient obligés de respecter ; s'humilier les uns les autres. Les fots apprennent ainsi à cacher leur haine sous un air de mépris , dont ils devroient seuls être l'objet.

Je crois voir , dans la république des lettres , un peuple , dont l'intelligence seroit la force , fournir des armes à des Barbares , & leur montrer l'art de s'en servir.

Il semble qu'on fasse aujourd'hui précisément le contraire de ce qui se pratiquoit , lorsqu'on faisoit combattre des animaux , pour amuser des hommes.

I  
ab  
s'a  
po  
éta  
ma  
n'e  
plu  
tio  
S  
en  
fib  
la  
ron  
tre  
ges  
du  
pro  
con  
se



## CHAPITRE XII.

### *Sur la manie du Bel-Esprit.*

**I**L n'y a rien de si utile dont on ne puisse abuser, ne fût-ce que par l'excès. Il ne s'agit donc pas d'examiner jusqu'à quel point les lettres peuvent être utiles à un état florissant, & contribuer à sa gloire ; mais de savoir, 1°. si le goût du bel esprit n'est pas trop répandu, peut-être même plus qu'il ne le faudroit pour sa perfection ?

Secondement, d'où vient la vanité qu'on en tire, & conséquemment l'extrême sensibilité qu'on a sur cet article ? l'examen & la solution de ces deux questions s'appuieront nécessairement sur les mêmes raisons.

Il est sûr que ceux qui cultivent les lettres par état, en retireroient peu d'avantages, si les autres hommes n'en avoient pas du moins le goût. C'est l'unique moyen de procurer aux lettres les récompenses & la considération, dont elles ont besoin pour se soutenir avec éclat. Mais lorsque la partie

de la littérature , que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de *bel-esprit* , devient une mode , une espece de manie publique , les gens de lettres n'y gagnent pas , & les autres professions y perdent. Cette foule de prétendans au *bel-esprit* , fait qu'on distingue moins ceux qui ont des droits , d'avec ceux qui n'ont que des prétentions.

A l'égard des hommes qui sont comptables à la société de diverses professions graves , utiles , ou même de nécessité , qui exigent presque toute l'application de ceux qui s'y destinent , telles que la guerre , la magistrature , le commerce , les arts ; c'est , sans doute , une grande ressource pour eux que la connoissance , & le goût modéré des lettres. Ils y trouvent un délassement , un plaisir , & un certain exercice d'esprit , qui n'est pas inutile à leurs autres fonctions. Mais si ce goût devient trop vif , & dégénere en passion , il est impossible que les devoirs réels n'en souffrent. Les premiers de tous sont ceux de la profession qu'on a embrassée , parce que la premiere obligation est d'être citoyen.

L  
trait  
occu  
celle  
ne v  
bel-e  
diffé  
des  
très-  
avoir  
firer  
fusse  
génie  
dicti  
C  
quée  
dépe  
ces ,  
en a  
talen  
N  
veté  
se fo  
nonc  
ils re  
tent,

Les lettres ont par elles mêmes un attrait qui séduit l'esprit , lui rend les autres occupations rebutantes , & fait négliger celles qui sont les plus indispensables. On ne voit guere d'homme passionné pour le bel-esprit , s'acquitter bien d'une profession différente. Je ne doute point qu'il n'y ait des hommes engagés dans des professions très-oppoées aux lettres pour lesquels ils avoient des talens marqués. Il seroit à désirer , pour le bien de la société , qu'ils s'y fussent totalement livrés , parce que leur génie & leur état étant restés en contradiction , ils ne sont bons à rien.

Ces talens décidés , ces vocations marquées sont très-rares ; la plupart des talens dépendent communément des circonstances , de l'exercice & de l'application qu'on en a fait. Mettons un peu ces prétendus talens naturels , & non cultivés à l'épreuve.

Nous voyons des hommes dont l'oisiveté forme , pour ainsi dire , l'état ; ils se font amateurs de bel esprit ; ils s'annoncent pour le goût , c'est leur affiche ; ils recherchent les lectures , ils s'emprescent , ils conseillent , ils veulent protéger ,

sans qu'on les en prie , ni qu'ils en aient le droit , & croient naïvement , ou tâchent de faire croire qu'ils ont part aux ouvrages & aux succès de ceux qu'ils ont incommodés de leurs conseils.

Cependant ils se font par-là une sorte d'existence , une petite réputation de société. Pour peu qu'ils montrent d'esprit , s'ils restent dans l'inaction , & se bornent prudemment au droit de juger décisivement , ils usurpent dans l'opinion une espèce de supériorité sur les talents mêmes. On les croit capables de faire tout ce qu'ils n'ont pas fait , & uniquement parce qu'ils n'ont rien fait. On leur reproche leur paresse , ils cèdent aux instances , & se hâssent à entrer dans la carrière dont ils étoient les arbitres. Leurs premiers essais profitent du préjugé favorable de leur société. On loue , on admire , on se récrie que le public ne doit pas être privé d'un chef-d'œuvre. La modeste complaisance de l'auteur se laisse violer , & consent à se produire au grand jour.

C'est alors que l'illusion s'évanouit ; le public condamne l'ouvrage , ou s'en oc-

cupe  
& l'  
rien  
n'ex  
on c  
dis  
soien  
mi le  
peuv  
mais  
tude  
avec  
foné  
conf  
vainc  
titre  
flexi  
Le  
ceux  
mou  
gible  
il est  
dont  
les v  
mili  
que

eupe peu ; les admirateurs se rétractent , & l'auteur déplacé apprend par son expérience qu'il n'y a point de profession qui n'exige un homme tout entier. En effet , on citeroit peu d'ouvrages distingués , je dis même d'ouvrages de goût , qui ne soient partis d'auteurs de profession ; parmi lesquels on doit comprendre ceux qui peuvent avoir une profession différente , mais qui ne s'en livrent pas moins à l'étude & à l'exercice des lettres , souvent avec plus de goût & d'assiduité qu'aux fonctions de leur état. En effet , ce qui constitue l'homme de lettres n'est pas une vaine affiche , ou la privation de tout autre titre ; mais l'étude , l'application , la réflexion & l'exercice.

Les mauvais succès ne détrompent pas ceux qu'ils humilient. Il n'y a point d'amour-propre plus sensible & moins corrigible que celui qui naît du bel-esprit , & il est infiniment plus ombrageux dans ceux dont ce n'est pas la profession , que dans les vrais auteurs , parce qu'on est plus humilié d'être au-dessous de ses prétentions que de ses devoirs. C'est en vain qu'ils

affichent l'indifférence , ils ne trompent personne. L'indifférence est la seule disposition de l'ame qui doit être ignorée de celui qui l'éprouve ; elle n'existe plus dès qu'on l'annonce.

Il n'y a point d'ouvrages qui ne demandent du travail ; les plus mauvais ont souvent le plus coûté , & l'on ne se donne point de peine sans objet. On n'en a point , dit-on , d'autre que son amusement : dans ce cas-là il ne faut point faire imprimer ; il ne faut pas même lire à ses amis , puisque c'est vouloir les consulter ou les amuser. On ne consulte point sur les choses qui n'intéressent pas , & l'on ne prétend pas amuser avec celles qu'on n'estime point. Cette prétendue indifférence est donc toujours fausse ; il n'y a qu'un intérêt très-sensible qui fasse jouer l'indifférence. C'est une précaution en cas de mauvais succès , ou l'ostentation d'un droit qu'on voudroit établir pour décidé.

On n'a jamais tant donné de ridicule au bel-esprit , que depuis qu'on en est infatué. Cependant la foiblesse sur ce sujet est telle , que ceux qui pourroient tirer leur

gloire  
esprit  
même  
vous  
bles  
proprie  
Ex  
cet ar  
m'on  
Ch  
fait l  
homme  
cées  
qui e  
violence  
nelle  
La  
distin  
un av  
qui s  
reuse  
subor  
la sag  
reste  
plus  
d'élév  
exemp

gloire d'ailleurs , se repaissent sur le bel-esprit d'éloges dont ils reconnoissent eux-mêmes la mauvaise foi. Votre sincérité vous en feroit des ennemis irréconciliables , eux qui s'élèvent contre l'amour-propre des auteurs de profession.

Examinons quelles sont les causes de cet amour-propre excessif : voici celles qui m'ont frappé.

Chez les peuples sauvages la force a fait la noblesse & la distinction entre les hommes ; mais parmi des nations policées , où la force est soumise à des loix qui en préviennent ou en répriment la violence , la distinction réelle & personnelle la plus reconnue vient de l'esprit.

La force ne sauroit être parmi nous une distinction ni un moyen de fortune ; c'est un avantage pour des travaux pénibles , qui sont le partage de la plus malheureuse classe des citoyens. Mais malgré la subordination que les loix , la politique , la sagesse ou l'orgueil ont pu établir , il reste toujours à l'esprit dans les classes les plus obscures des moyens de fortune & d'élévation qu'il peut saisir , & que des exemples lui indiquent. Au défaut des

avantages réels que l'esprit peut procurer suivant l'application qu'on en peut faire dans les diverses professions , le plus stérile pour la fortune donne encore une sorte de considération.

Mais comment arrive-t-il que de toutes les sortes d'esprit dont on peut faire usage , le bel-esprit soit celui qui inspire le plus d'amour-propre ? Sur quoi fonde-t-on sa supériorité ? & qu'est-ce qui en favorise si fort la prétention ? Voici d'où vient l'illusion.

Premièrement , les hommes ne sont jamais plus jaloux de leurs avantages , que lorsqu'ils les regardent comme leur étant personnels : qu'ils s'imaginent ne les devoir qu'à eux-mêmes ; & comme ils jugent moins de l'esprit par des effets éloignés , & dont ils n'apperçoivent pas toujours la liaison , que sur des signes immédiats ou prochains , les hommes qui ne sont pas faits à la réflexion , croient voir cette prérogative dans le bel - esprit plus que dans tout autre. Ils jugent qu'il appartient en propre à celui qui en est doué. Ils voient , ou croient voir qu'il produit  
de

de l  
car il  
sont  
atten  
les p  
se for  
ouvra  
dans  
dis-je  
s'il é  
auroit  
& la  
qu'on  
d'autr  
feroit  
roit f  
celles  
fot ,  
Sec  
l'opin  
prit, v  
à por  
On  
d'espr  
inutile  
pere ,



de lui-même & sans secours étrangers : car ils ne distinguent pas ces secours qui sont cependant très-réels. Ils ne font pas attention qu'à talens égaux, les écrivains les plus distingués sont toujours ceux qui se sont nourris de la lecture réfléchie des ouvrages de ceux qui ont paru avec éclat dans la même carrière. On ne voit pas, dis-je assez que l'homme le plus fécond, s'il étoit réduit à ses propres idées, en auroit peu ; que c'est par la connoissance & la comparaison des idées étrangères, qu'on parvient à en produire une quantité d'autres qu'on ne doit qu'à soi. Qui ne seroit riche que des siennes propres, seroit fort pauvre ; mais qui n'auroit que celles d'autrui, pourroit encore être assez sot, & ne s'en pas douter.

Secondement, ce qui favorise encore l'opinion avantageuse qu'on a du bel esprit, vient d'un paralelle qu'on est souvent à portée de faire.

On remarque que le fils d'un homme d'esprit & de talent fait souvent des efforts inutiles pour marcher sur les traces de son pere, il n'y a rien de moins héréditaire ;

au lieu que le fils d'un savant devient , s'il le veut , un savant lui-même. En géométrie & dans toutes les vraies sciences qui ont des principes , des régies & une méthode , on peut parvenir ; & l'on parvient ordinairement , sinon à la gloire , du moins aux connoissances de ses prédécesseurs.

Peut-être dira-t-on , à l'avantage de certaines sciences , que l'utilité en est plus réelle ou plus reconnue que celle du bel-esprit ; mais cette objection est plus favorable à ces sciences mêmes qu'à ceux qui les professent.

Il est vrai que celui qui s'annonce pour les sciences est obligé d'en être instruit jusqu'à un certain point , sans quoi il ne peut pas s'en imposer grossièrement à lui-même , & il en imposeroit difficilement aux autres , s'ils ont intérêt de s'en éclaircir. Quoique les sciences ne soient pas exemptes de charlatanerie , elle y est plus difficile que sur ce qui n'a rapport qu'à l'esprit. On se trompe de bonne foi à cet égard , & l'on trompe assez facilement les autres , sur-tout si l'on ne se commet pas en donnant des ouvrages , & qu'on se borne

au fin  
goût.  
comme  
de van

Mais  
d'esprit  
& dom  
fonden  
plusieur

En f  
seule m  
pour ri  
ne juge  
tion d'e  
en a-t-i  
plus de  
resse ,  
un mot  
ouvrage  
célébre

Je ne  
vernem  
pourroi  
certaine  
qu'on f  
succès ,

au simple titre d'homme d'esprit & de goût. Voilà ce qui rend le bel-esprit si commun, qu'il ne devrait pas inspirer tant de vanité.

Mais, laissant à part ce peuple de gens d'esprit, sur quoi les auteurs de mérite, & dont les preuves sont incontestables, fondent-ils leur supériorité à l'égard de plusieurs professions ?

En supposant que l'esprit dût être la seule mesure de l'estime, en ne comptant pour rien les différens degrés d'utilité, & ne jugeant les professions que sur la portion d'esprit qu'elles exigent, combien y en a-t-il qui supposent autant & peut-être plus de pénétration, de sagacité, de prestesse, de discussion, de comparaison, en un mot, d'étendue de lumières, que les ouvrages de goût & d'agrémens les plus célèbres ?

Je ne citerai pas ce qui regarde le gouvernement ou la conduite des armées ; on pourroit croire que l'éclat qui accompagne certaines places, peut influer sur l'estime qu'on fait de ceux qui les remplissent avec succès, & j'aurois trop d'avantage. Je

n'entrerais pas non plus dans le détail de tous les différens emplois ; il y en auroit plus qu'on ne croit , qui auroient des titres solides à produire. Portons du moins la vue sur quelques occupations de la société.

Le magistrat qui est digne de sa place , ne doit-il pas avoir l'esprit juste , exact , pénétrant , exercé , pour percer jusqu'à la vérité , à travers les nuages , dont l'injustice & la chicane cherchent à l'obscurcir ; pour arracher à l'imposture le masque de l'innocence ; pour discerner l'innocence , malgré l'embarras , la frayeur ou la maladresse qui semble déposer contre elle ; pour distinguer l'assurance de l'innocent d'avec l'audace du coupable : pour connoître également & concilier l'équité naturelle & la loi positive ; pour faire céder l'une à l'autre , suivant l'intérêt de la société , & par conséquent de la justice même ?

Faut-il moins de qualité dans l'orateur , pour éclaircir & présenter l'affaire sur laquelle le juge doit prononcer ; pour diriger les lumières du magistrat , & quelquefois les lui fournir ? car je ne parle point de l'art criminel d'égarer la justice.

Quel discernement ! quelle finesse de discussion n'exige pas l'art de la critique !

Quelle force de génie ne faut-il pas , pour imaginer certains systêmes , qui peut-être sont faux , mais qui n'en servent pas moins à expliquer des phénomènes , constater, concilier des faits , & trouver des vérités nouvelles !

Quelle sagacité dans les sciences , pour inventer des méthodes qui prouvent l'étendue des lumières dans les inventeurs , & dont l'utilité est telle , qu'elles guident avec certitude ceux mêmes qui n'en conçoivent pas les principes !

Cependant plusieurs de ces philosophes sont à peine connus ; il n'y a de célèbres que ceux qui ont fait des révolutions dans les esprits , tandis que ceux qui ne sont qu'utiles restent ignorés. Les hommes ne méconnoissent jamais plus les bienfaits , que lorsqu'ils en jouissent avec tranquillité.

La gloire du bel-esprit est bien différente. Elle est sentie & publiée par le commun des hommes , qui sont jusqu'à un certain point en état d'en concevoir les idées , &

qui se sentent incapables de les produire sous la forme où elles leur sont présentées ; de-là naît leur admiration. Au lieu que les philosophes ne sont sentis que par des philosophes, ils ne peuvent prétendre qu'à l'estime de leurs pairs ; c'est jouir d'une considération bien bornée.

Mais pourquoi entrer dans un examen détaillé des occupations, qu'on regarde comme dépendantes principalement de l'esprit ? Il y en a beaucoup d'autres, qu'on ne range pas ordinairement dans cette classe-là, & qui n'en exigent pas moins.

Doutera-t-on, par exemple, qu'il ne faille une grande étendue de lumières, pour imaginer une nouvelle branche de commerce, ou pour en perfectionner une déjà établie, pour appercevoir un vice d'administration consacré par le tems ?

On avouera, sans doute, qu'on ne peut pas refuser l'esprit à ceux qui se sont illustrés dans les différentes carrières dont je viens de parler : mais on dira qu'il n'en faut pas beaucoup pour y marcher faiblement. Pour réponse à cette distinction,

il suffi  
mander  
pent da  
justice à  
qu'ils n

On  
est frap  
marque  
se sont  
certains  
capable  
quelles  
appliqu  
produir  
d'agré  
rant de  
droit d  
de mac  
effet dé

Mais  
disting  
égaleme  
professi  
la socié  
été ni l  
sans,

il suffit d'en faire une pareille , & de demander quel cas on fait de ceux qui rampent dans la littérature ; on va jusqu'à l'injustice à leur égard , en les estimant moins qu'ils ne le méritent.

On fait encore une objection dont on est frappé , & qui est bien foible. On remarque , dit-on , que plusieurs hommes se sont fait un nom dans les arts ou dans certaines sciences , quoiqu'ils fussent incapables de toutes les autres choses , auxquelles ils s'étoient d'abord inutilement appliqués , & que loin d'être en état de produire le moindre ouvrage de goût & d'agrément , à peine atteignent-ils au courant de la conversation. Dès-là on prend droit de les regarder comme des espèces de machines , dont les ressorts n'ont qu'un effet déterminé.

Mais croit-on que tous ceux qui se sont distingués dans le bel esprit , eussent été également capables de toutes les autres professions , & des différens emplois de la société ? ils n'auroient peut-être jamais été ni bons magistrats , ni bons commerçans , ni bons jurisconsultes , ni bons ar-

tistes. Sont-ils bien sûrs qu'ils y auroient été propres ? Ce qu'ils ont pris chez eux pour répugnance sur certaines occupations, pouvoit être un signe d'incapacité autant que de dégoût. N'y auroit-il point d'exemples de beaux-esprits distingués , qui fussent assez bornés sur d'autres articles , même sur ce qui paroît avoir , & en effet a le plus de rapport avec l'esprit , tel que le simple talent de la conversation , car c'en est un comme un autre ? On en trouveroit , sans doute , des exemples , & l'on auroit tort d'en être étonné.

Pour faire voir que l'universalité des talens est une chimere , je ne veux pas chercher mes autorités dans la classe commune des esprits ; montons jusqu'à la sphere de ces génies rares , qui , en faisant honneur à l'humanité , humilient les hommes par la comparaison. Newton , qui a deviné le système de l'univers , du moins pour quelque tems , n'étoit pas regardé comme capable de tout , par ceux même qui s'honoroient de l'avoir pour compatriote.

Guillaume III, qui se connoissoit en

hommes  
politique  
Newton  
grand p  
doute ,  
cette oc  
qu'il fa  
n'étoit c  
semblab  
s'il eût  
ment les  
connoiss  
n'eût pa

Dans  
combien  
il pas  
conseill  
laume n  
roi.

Le p  
lement  
de leur  
magna  
tice d'è  
ce pût  
se croi



hommes , étant embarrassé sur une affaire politique , on lui conseilla de consulter Newton : Newton , dit-il , n'est qu'un grand philosophe. Ce titre étoit , sans doute , un éloge rare : mais enfin , dans cette occasion-là , Newton n'étoit pas ce qu'il falloit , il en étoit incapable , & n'étoit qu'un grand philosophe. Il est vraisemblable , mais non pas démontré , que s'il eût appliqué à la science du gouvernement les travaux qu'il avoit consacrés à la connoissance de l'univers , le roi Guillaume n'eût pas dédaigné ses conseils.

Dans combien de circonstances , sur combien de questions , le philosophe n'eût-il pas répondu à ceux qui lui auroient conseillé de consulter le monarque. Guillaume n'est qu'un politique , qu'un grand roi.

Le prince & le philosophe étoient également capables de connoître les limites de leur génie ; au lieu qu'un homme d'imagination regarderoit comme une injustice d'être recusé sur quelque matière que ce pût être. Les hommes de ce caractère se croient capables de tout ; l'inexpérience

même fortifie leur amour-propre , qui ne peut s'éclairer que par des fautes , & diminuer par des connoissances acquises.

Les plus grandes affaires , celles du gouvernement ne demandent que de bons esprits ; le bel esprit y nuirait , & les grands esprits y sont rarement nécessaires. Ils ont des inconvéniens pour la conduite , & ne sont propres qu'aux révolutions ; ils sont nés pour édifier ou pour détruire. Le génie a ses bornes & ses écarts ; la raison cultivée suffit à tout ce qui nous est nécessaire.

Si d'un côté il y a peu de talens si décidés pour un objet , qu'il eût été absolument impossible , à celui qui en est doué , de réussir dans toute autre chose ; on peut , d'un autre côté , soutenir que tout est talent ; c'est-à-dire en général , qu'avec quelque disposition naturelle , on peut , en y joignant de l'application , & sur-tout des exercices réitérés , réussir dans quelque carrière que ce puisse être. Je ne prétends avancer qu'une proposition générale , j'excepte les vrais génies & les hommes totalement stupides , deux sortes d'êtres presque également rares.

On voit  
qui ne pa  
idées enf  
jeu les  
quées , le  
Il faut n  
telles opé  
du jeu. M  
venté , cr  
eussent é  
matérielle  
binaison  
ces qui l  
nom.

Les ci  
la différe  
le choc d  
en rompa  
tive.

Ce qu  
grands ta  
prit qui s  
puisse enf  
en pénétr  
le présent  
au lieu d

On voit, par exemple, des hommes qui ne paroissent pas capables de lier deux idées ensemble, & qui cependant font au jeu les combinaisons les plus compliquées, les plus sûres & les plus rapides. Il faut nécessairement de l'esprit pour de telles opérations; on dit qu'ils ont l'esprit du jeu. Mais s'il n'y avoit aucun jeu d'inventé, croit-on que ces joueurs si subtils eussent été réduits à la seule existence matérielle? Cet esprit de calcul & de combinaison auroit pu être appliqué à des sciences qui leur auroient peut-être fait un nom.

Les circonstances décident souvent de la différence des talens. C'est ainsi que le choc du caillou fait sortir la flamme, en rompant l'équilibre qui la retenoit captive.

Ce qui est beaucoup plus rare que les grands talens, c'est une flexibilité d'esprit qui saisisse un objet, l'embrasse, & puisse ensuite se replier vers un autre, qui en pénètre l'intérieur avec force, & qui le présente avec clarté. C'est une vue qui, au lieu d'avoir une direction fixe, déter-

minée , & sur une seule ligne , a une action sphérique. Voilà ce qu'on peut appeler *l'esprit de lumière* : il peut imiter tous les talens , sans toutefois les porter au même degré que les hommes qui y sont bornés ; mais s'il est quelquefois moins brillant que les talens , il est beaucoup plus utile.

Les talens sont ou deviennent personnels à ceux qui en sont doués , ou qui les ont acquis par l'exercice ; au lieu que *l'esprit de lumière* se communique , & développe celui des autres. Ceux qui l'ont en partage ne peuvent le méconnoître , & se rendent intérieurement justice ; car la modestie n'est & ne peut être qu'une vertu extérieure ; c'est un voile dont on couvre son mérite , pour ne point blesser les yeux de l'envie , au lieu que l'humilité est le sentiment , l'aveu sincère de sa foiblesse. Ils n'ignorent pas aussi que cet esprit même , qui semble appartenir uniquement à la nature , a presque autant besoin d'exercice , que les talens pour se perfectionner. Mais si la présomption les gagne , s'ils viennent à s'exagérer leur esprit , en prenant leur

leur  
fance  
gacite  
des b  
homn  
tes fo  
lorsqu  
le pre  
ne sup

Da  
mon e  
fer le  
rité é  
l'on v  
a qui  
rares ,  
préten  
premi  
si l'on  
elusive  
& que  
ou se f  
est , e

C'es  
bien q  
bien re

leur facilité à s'instruire pour les connoissances mêmes , leur prévoyance , leur sagacité pour l'expérience ; ils tombent dans des bevuees plus grossieres que ne font les hommes bornés , mais attentifs. Les chûtes sont plus rudes , quand on court , que lorsqu'on marche lentement. L'esprit est le premier des moyens ; il sert à tout , & ne supplée presque à rien.

Dans l'examen que je viens de faire , mon dessein n'est assurément pas de dépriser le vrai bel-esprit. Tout peut à la vérité être regardé comme talent , ou , si l'on veut , comme métier ; mais il y en a qui exigent un assemblage de qualités rares , & le bel-esprit est du nombre. Je prétends seulement que s'il est dans la premiere classe , il n'y est pas seul ; que si l'on veut lui donner une préférence exclusive , on joint le ridicule à l'injustice ; & que si la manie du bel-esprit augmente , ou se soutient long-tems au point où elle est , elle nuira infailliblement à l'esprit.

C'est contre l'excès & l'altération du bien qu'on doit être en garde ; le mal bien reconnu exige moins d'attention , par-

ce qu'il s'annonce assez de lui-même ; & pour finir par un exemple qui a beaucoup de rapport à mon sujet, ce seroit un problème à résoudre , que d'examiner combien l'impression a contribué au progrès des lettres & des sciences, & combien elle y peut nuire. Je ne veux pas m'engager dans une discussion qui exigeroit un traité particulier ; mais je demande simplement qu'on fasse attention que si l'impression a multiplié les bons ouvrages , elle favorise aussi un nombre effroyable de traités sur différentes matieres ; de sorte qu'un homme qui veut s'appliquer à un genre particulier , l'approfondir & s'instruire , est obligé de payer à l'étude un tribut de lectures inutiles , rebutantes , & souvent contraires à son objet. Avant que d'être en état de choisir ses guides , il a épuisé ses forces.

Je rappellerai donc à cet égard ce que j'ai avancé sur l'éducation , que le plus grand service que les sociétés littéraires pourroient rendre aujourd'hui aux lettres , aux sciences & aux arts , seroit de faire des méthodes , & de tracer des routes qui

épar-  
condu-  
plus

C

LE ca-  
ame d'  
niere  
ce qu  
les mèn

Les  
parties  
l'accor  
ce qui  
empêch

Les  
visages  
commu  
disting  
L'esp

épargneroient du travail , des erreurs , & conduiroient à la vérité par les voies les plus courtes & les plus sûres.

---

## CHAPITRE XIII.

*Sur le rapport de l'Esprit & du Caractere.*

**L**E caractere est la forme distinctive d'une ame d'avec une autre , sa différente maniere d'être. Le caractere est aux ames ce que la physionomie & la variété dans les mêmes traits sont aux visages.

Les visages sont composés des mêmes parties , c'est en cela qu'ils se ressemblent : l'accord de ces parties est différent ; voilà ce qui les distingue les uns des autres , & empêche de les confondre.

Les hommes sans caractere sont des visages sans physionomie , de ces visages communs qu'on ne prend pas la peine de distinguer.

L'esprit est une des facultés de l'ame

qu'on peut comparer à la vue ; & l'on peut considérer la vue par sa netteté , son étendue , sa promptitude , & par les objets sur lesquels elle est exercée ; car , outre la faculté de voir , on apprend encore à voir.

Je ne veux pas entrer ici dans une discussion métaphysique , qu'on ne jugerait peut-être pas assez nécessaire à mon sujet , quoiqu'il n'y eût peut-être pas de métaphysique mieux employée que celle qui seroit appliquée aux mœurs ; elle justifieroit le sentiment , en démontrant les principes.

Nous avons vu dans le chapitre précédent les injustices qu'on fait dans la prééminence qu'on donne à certains talens ; nous allons voir qu'on n'en fait pas moins dans les jugemens qu'on porte sur les différentes sortes d'esprits. Il y en a du premier ordre que l'on confond quelquefois avec la sotise.

Ne voit-on pas des gens dont la naïveté & la candeur empêchent qu'on ne rende justice à leur esprit ? Cependant la naïveté n'est que l'expression la plus simple &

la plus  
peut é  
sion fin  
plus de  
de l'art  
turelle

La  
de la p  
croire  
naïveté

L'in  
sotise  
périen  
que l'  
faciles  
dédai  
marqu  
la can  
beau  
neme

Il n  
n'est  
si rare  
caract  
de l'a  
diocr



la plus naturelle d'une idée dont le fonds peut être fin & délicat ; & cette expression simple a tant de grace , & d'autant plus de mérite , qu'elle est le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'est pas naturelle.

La candeur est le sentiment intérieur de la pureté de son ame , qui empêche de croire qu'on ait rien à dissimuler , & la naïveté empêche de le savoir.

L'ingénuité peut être une suite de la sottise , quand elle n'est pas l'effet de l'inexpérience ; mais la naïveté n'est souvent que l'ignorance de choses de convention , faciles à apprendre , quelquefois bonnes à dédaigner ; & la candeur est la première marque d'une belle ame. La naïveté & la candeur peuvent se trouver dans le plus beau génie , & alors elles en sont l'ornement le plus précieux & le plus aimable.

Il n'est pas étonnant que le vulgaire qui n'est pas digne de respecter des avantages si rares , soit l'admirateur de la finesse de caractère , qui n'est souvent que le fruit de l'attention fixe & suivie d'un esprit médiocre que l'intérêt anime. La finesse peut

marquer de l'esprit ; mais elle n'est jamais dans un esprit supérieur , à moins qu'il ne se trouve avec un cœur bas. Un esprit supérieur dédaigne les petits ressorts , il n'emploie que les grands , c'est - à - dire , les simples.

On doit encore distinguer la finesse de l'esprit de celle du caractère. L'esprit fin est souvent faux , précisément parce qu'il est trop fin ; c'est un corps trop délié pour avoir de la consistance. La finesse imagine au lieu de voir ; à force de supposer , elle se trompe. La pénétration voit , & la sagacité va jusqu'à prévoir. Si le jugement fait la base de l'esprit , sa promptitude contribue encore à sa justesse ; mais si l'imagination domine , c'est la source d'erreur la plus féconde.

Enfin , la finesse est un mensonge en action , & le mensonge part toujours de la crainte ou de l'intérêt , & par conséquent de la bassesse. On ne voit point d'homme puissant & absolu , quelque vicieux qu'il soit d'ailleurs , mentir à celui qui lui est soumis , parce qu'il ne le craint pas. Si cela arrive , c'est sûrement par une

vue d'intérêt  
point d'indépendance  
dépendance  
l'emporte

Il ne faut pas  
d'esprit  
continuer  
s'avise  
des gens  
comptent  
à-dire ,  
trop peu

On a vu  
des fautes  
tombent  
cependant  
celles de  
fois plus  
Quoiqu'il en soit  
& je ne puis  
rapporter  
homme  
choses

La cause  
du caractère  
aspects

vue d'intérêt ; auquel cas il cesse en ce point d'être puissant , & devient alors dépendant de ce qu'il desire , & ne peut l'emporter par la force ouverte.

Il ne faut pas être surpris qu'un homme d'esprit soit trompé par un sot. L'un suit continuellement son objet , & l'autre ne s'avise pas d'être en garde. La duperie des gens d'esprit vient de ce qu'ils ne comptent pas assez avec les sots , c'est-à-dire , de ce qu'ils les comptent pour trop peu.

On auroit plus de raison de s'étonner des fautes grossières où les gens d'esprit tombent d'eux-mêmes. Leurs fautes sont cependant encore moins fréquentes que celles des autres hommes , mais quelquefois plus graves & toujours plus remarquées. Quoiqu'il en soit , j'en ai cherché la raison , & je crois l'appercevoir dans le peu de rapport qui se trouve entre l'esprit d'un homme & son caractère ; car ce sont deux choses très-distinctes.

La dépendance mutuelle de l'esprit & du caractère peut être envisagée sous trois aspects. On n'a pas le caractère de son

esprit, ou l'esprit de son caractère. On n'a pas assez d'esprit pour son caractère. On n'a pas assez de caractère pour son esprit.

Un homme, par exemple, sera capable des plus grandes vues, de concevoir, digérer & ordonner un grand dessein. Il passe à l'exécution, & il échoue, parce qu'il se dégoûte, qu'il est rebuté des obstacles mêmes qu'il avoit prévus, & dont il voyoit les ressources. On le reconnoît d'ailleurs pour un homme de beaucoup d'esprit, & ce n'est pas en effet par là qu'il a manqué. On est étonné de sa conduite, parce qu'on ignore qu'il est léger & incapable de suite dans le caractère; qu'il n'a que des accès d'ambition qui cèdent à une paresse naturelle; qu'il est incapable d'une volonté forte à laquelle peu de choses résistent, même pour les gens bornés; & qu'enfin il n'a pas le caractère de son esprit. Sans manquer d'esprit, on manque à son esprit par légèreté, par passion, par timidité.

Un autre d'un caractère propre aux plus grandes entreprises, avec du courage &

de la c  
fournit  
son car

Voilà  
l'esprit.  
faire des  
même a  
qu'on n  
caractèr

Un h  
aura de  
nécessai  
son esp  
tère. Il  
fortes  
le sien  
génie f

Met  
l'esprit  
dont le  
le port  
Ses en  
portion  
& sera  
réputa  
choses  
tises q

de la constance , manquera de l'esprit qui fournit les moyens ; il n'a pas l'esprit de son caractère.

Voilà l'opposition du caractère & de l'esprit. Mais il y a une autre manière de faire des fautes , malgré beaucoup d'esprit , même analogue au caractère ; c'est lorsqu'on n'a pas encore assez d'esprit pour ce caractère.

Un homme d'un esprit étendu & rapide aura des projets encore plus vastes : il faut nécessairement qu'il échoue ; parce que son esprit ne suffit pas encore à son caractère. Il y a tel homme qui n'a fait que des sottises , qui avec un autre caractère que le sien , auroit passé avec justice pour un génie supérieur.

Mettons en opposition un homme dont l'esprit a une sphere peu étendue , mais dont le cœur exempt des passions vives ne le porte pas au-delà de cette sphere bornée. Ses entreprises & ses moyens sont en proportion égale ; il ne fera point de faute , & sera regardé comme sage , parce que la réputation de sagesse dépend moins des choses brillantes qu'on fait , que des sottises qu'on ne fait point.

Peut-être y a-t-il plus d'esprit chez les gens vifs que chez les autres ; mais aussi ils en ont plus de besoin. Il faut voir clair & avoir le pied sûr quand on veut marcher vite ; sans quoi , je le répète , les chutes sont fréquentes & dangereuses. C'est par cette raison que de tous les fots , les plus vifs sont les plus insupportables.

Un caractère trop vif nuit quelquefois à l'esprit le plus juste , en le poussant au-delà du but , sans qu'il l'ait aperçu. On ne se trouve pas humilié de cet excès , parce qu'on suppose que le moins est renfermé dans le plus ; mais ici le plus & le moins ne sont pas bien comparés , & sont de nature différente. Il faut plus de force pour s'arrêter au terme , que pour le passer par la violence de l'impulsion. Voir le but où l'on tend , c'est jugement ; y atteindre , c'est justesse ; s'y arrêter , c'est force ; le passer , ce peut être foiblesse.

Les jugemens de l'extrême vivacité ressemblent assez à ceux de l'amour-propre qui voit beaucoup , compare peu , & juge mal. La science de l'amour-propre est de toutes la plus cultivée & la moins perfec-

tionnée.  
mettre d  
droit le  
supplérai  
exclure.

On ob  
hommes  
ment rec  
qui tien  
fait pas  
malgré  
râcteres  
qu'appar  
organes  
cation ,  
n'est qu

On  
chaleur  
sang-fro  
violent  
charbon  
même  
l'activité  
peut être  
chaleur

Le p

tionnée. Si l'amour-propre pouvoit admettre des regles de conduite, il deviendroit le germe de plusieurs vertus, & suppleroit à celles mêmes qu'il paroît exclure.

On objectera peut-être qu'on voit des hommes d'un flegme & d'un esprit également reconnus tomber dans des égaremens qui tiennent à l'extravagance; mais on ne fait pas attention que ces mêmes hommes, malgré cet extérieur froid, sont des caracteres violens. Leur tranquillité n'est qu'apparente; c'est l'effet d'un vice des organes, un maintien de hauteur ou d'éducation, une fausse dignité; leur sang-froid n'est que l'orgueil.

On confond assez communément la chaleur & la vivacité, la morgue & le sang-froid. Cependant on est souvent très-violent, sans être vif. Le feu pénétrant du charbon de terre jete peu de flamme, c'est même en étouffant celle-ci qu'on augmente l'activité du feu; la flamme au contraire peut être fort brillante, sans beaucoup de chaleur.

Le plus grand avantage pour le bon-

heur, est une espece d'équilibre entre les idées & les affections, entre l'esprit & le caractère.

Enfin, si l'on reproche tant de fautes aux gens d'esprit, c'est qu'il y en a peu qui par la nature ou l'étendue de leur esprit aient celui de leur caractère, & malheureusement celui-ci ne se change point. Les mœurs se corrigent, l'esprit se fortifie ou s'altère; les affections changent d'objet, le même peut successivement inspirer l'amour ou la haine; mais le caractère est inaltérable, il peut être contraint ou déguisé, il n'est jamais détruit. L'orgueil humilié & rampant est toujours de l'orgueil.

L'âge, la maladie, l'ivresse changent, dit-on, le caractère. On se trompe. La maladie & l'âge peuvent l'affoiblir, en suspendre les fonctions, quelquefois le détruire, sans jamais le dénaturer. Il ne faut pas confondre avec le caractère ce qui part de la chaleur du sang, de la force du tempérament. Presque tous les hommes, quoique de caractères différens ou opposés, sont courageux dans le jeune âge, & timides

des da  
mais t  
à perd  
rage s  
pas vu  
le tré  
langue  
les Afr

L'iv  
donne  
vil cor  
s'étant  
haine  
voulut  
ne puis  
ce qu'i  
jeun.

Aprè  
peut se  
prit, s  
on pas  
combin  
de dé  
montre  
la cont  
avec la



dés dans la vieillesse. On ne prodigue jamais tant sa vie que lorsqu'on en a le plus à perdre. Que de guerriers dont le courage s'écoule avec le sang ! N'en a-t-on pas vu qui , après avoir bravé mille fois le trépas , tombés dans une maladie de langueur , éprouvoient dans un lit toutes les âpres de la mort ?

L'ivresse , en égarant l'esprit , n'en donne que plus de ressort au caractère. Le vil complaisant d'un homme en place , s'étant enivré , lui tint les propos d'une haine envenimée , & se fit chasser. On voulut excuser l'offenseur sur l'ivresse : Je ne puis m'y tromper , répondit l'offensé ; ce qu'il me dit étant ivre , il le pense à jeun.

Après avoir examiné l'opposition qui peut se trouver entre le caractère & l'esprit , sous combien de faces ne pourroit-on pas envisager la question ? Combien de combinaisons faudroit-il faire ! combien de détails à développer , si l'on vouloit montrer les inconvéniens qui résultent de la contrariété du caractère & de l'esprit avec la santé ! On n'imagine pas à quel

point la conduite qu'on suit , & les différens partis qu'on prend & qu'on abandonne dépendent de la santé. Un caractère fort , un esprit actif exigent une santé robuste. Si elle est trop foible pour y répondre , elle acheve par-là de se détruire. Il y a mille occasions où il est nécessaire que le caractère , l'esprit & la santé soient d'accord.

Tout ce que l'homme qui a le plus d'esprit peut faire , c'est de s'étudier , de se connoître , de consulter ses forces , & de compter ensuite avec son caractère ; sans quoi les fautes , & même les malheurs ne servent qu'à l'abattre , sans le corriger , mais pour un homme d'esprit , ils sont une occasion de réfléchir. C'est , sans doute , ce qui a fait dire qu'il y a toujours de la ressource avec les gens d'esprit. La réflexion sert de sauve-garde au caractère , sans le corriger , comme les règles en servent au génie , sans l'inspirer. Elles font peu pour l'homme médiocre , elles préviennent les fautes de l'homme supérieur.

C  
jugem  
d'en p  
To  
réduif  
penser  
des af  
qu'une  
nos aff  
Dan  
les , n  
mens ,  
idées  
voulon  
que par  
moins  
étendu  
tres ma  
avons i  
la juste  
de l'espr

---

## CHAPITRE XIV.

### *Sur l'Estime & le Respect.*

CE que j'ai dit jusqu'ici des différens jugemens des hommes , m'engage à tâcher d'en pénétrer les causes.

Toutes les facultés de notre ame se réduisent , comme on l'a vu , à sentir & penser ; nous n'avons pas des idées ou des affections , car la haine même n'est qu'une révolte contre ce qui s'oppose à nos affections.

Dans les choses purement intellectuelles , nous ne ferions jamais de faux jugemens , si nous avions présentes toutes les idées qui regardent le sujet dont nous voulons juger. L'esprit n'est jamais faux , que parce qu'il n'est pas assez étendu , au moins sur le sujet dont il s'agit , quelque étendue qu'il pût avoir d'ailleurs sur d'autres matieres ; mais dans celles où nous avons intérêt , les idées ne suffisent pas à la justesse de nos jugemens. La justesse de l'esprit dépend alors de la droiture du

teur , & du calme des passions ; car je doute qu'une démonstration mathématique parût une vérité à quelqu'un dont elle combattoit une passion forte ; il y supposeroit du parallogisme.

Si nous sommes affectés pour ou contre un objet , il est bien difficile que nous soyons en état d'en juger sainement. Notre intérêt plus ou moins développé , mieux ou moins bien entendu , mais toujours senti , fait la règle de nos jugemens.

Il y a des sujets sur lesquels la société a prononcé , & qu'elle n'a pas laissé à notre discussion. Nous souscrivons à ses décisions par éducation & par préjugé ; mais la société même s'est déterminée par les principes qui dirigent nos jugemens particuliers , c'est-à-dire , par l'intérêt. Nous consultons tous séparément notre intérêt personnel bien ou mal appliqué : la société a consulté l'intérêt commun qui rectifie l'intérêt particulier. C'est l'intérêt public , peut-être l'intérêt de ceux qui gouvernent , mais qu'il faut bien supposer justes , qui a dicté les loix & qui fait les

vertu  
les cr  
comm  
nion  
du re  
du pr  
ticuli  
& le  
l'ame  
de l'a  
l'app  
Qu  
ment  
la so  
néces  
de la  
trop  
Ainsi  
juger  
une  
l'ami  
font  
par u  
servi  
enco  
affect

vertus ; c'est l'intérêt particulier qui fait les crimes , quand il est opposé à l'intérêt commun. L'intérêt public , fixant l'opinion générale , est la mesure de l'estime , du respect , du véritable prix , c'est-à-dire , du prix reconnu des choses. L'intérêt particulier décide des jugemens les plus vifs & les plus intimes , tels que l'amitié & l'amour , les deux effets les plus sensibles de l'amour & de nous-mêmes. Passons à l'application de ces principes.

Qu'est-ce que l'estime ? si-non un sentiment que nous inspire ce qui est utile à la société ? Mais quoique cette utilité soit nécessairement relative à tous les membres de la société , elle est trop habituelle & trop peu directe pour être vivement sentie. Ainsi notre estime n'est presque qu'un jugement que nous portons , & non pas une affection qui nous échauffe , telle que l'amitié que nous inspirent ceux qui nous sont personnellement utiles ; & j'entends par utilité personnelle , non-seulement des services , des bienfaits matériels , mais encore le plaisir & tout ce qui peut nous affecter agréablement , quoiqu'il puisse

dans la suite nous être réellement nuisible. L'utilité, ainsi entendue doit, comme on juge bien, s'appliquer même à l'amour, le plus vif de tous les sentimens, parce qu'il a pour objet ce que nous regardons comme le souverain bien, dans le tems que nous en sommes affectés.

On m'objectera peut-être que si l'amour & l'estime ont la même source, & que suivant mon principe, ils ne diffèrent que par les degrés, l'amour & le mépris ne devraient jamais se réunir sur le même objet; ce qui, dira-t-on, n'est pas sans exemples. On ne fait pas ordinairement la même objection sur l'amitié; on suppose qu'un honnête homme qui est l'ami d'un homme méprisable, est dans l'ignorance à son égard, & non pas dans l'aveuglement; & que s'il vient à être instruit du caractère qu'il ignoroit, il en fera justice en rompant. Je n'examinerai donc pas ce qui concerne l'amitié qui n'est pas toujours entre ceux où l'on croit la voir. Il y a bien de prétendues amitiés, bien des actes de reconnoissance qui ne sont que

des p  
non p

D'ai  
sur le  
penfer  
cerne

Je  
n'ont  
car je  
desir  
tout p  
fixe,  
le choi  
lonté v  
autre.

dis- je  
attache  
car l'a  
& mèn  
vérité,  
forte p  
du mép  
ce mép  
erit eu  
l'oublie  
foi, &

des procédés , quelquefois intéressés , & non pas des attachemens.

D'ailleurs , si je satisfais à l'objection sur le sentiment le plus vif , on me dispensera , je crois , d'éclaircir ce qui concerne des sentimens plus foibles.

Je dis donc que l'amour & le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois : car je ne prends point ici pour amour ce desir ardent , mais indéterminé , auquel tout peut servir de pâture , que rien ne fixe , & auquel sa violence même interdit le choix ; je parle de celui qui lie la volonté vers un objet à l'exclusion de tout autre. Un amant de cette espèce ne peut , dis-je , jamais mépriser l'objet de son attachement , sur-tout s'il s'en croit aimé : car l'amour-propre offensé peut balancer , & même détruire l'amour. On voit , à la vérité , des hommes qui ressentent la plus forte passion pour un objet qui l'est aussi du mépris général ; mais loin de partager ce mépris , ils l'ignorent ; s'ils y ont souffert eux-mêmes avant leur passion , ils l'oublient ensuite , se rétractent de bonne foi , & crient à l'injustice. S'il leur arrive

dans ces orages si communs aux amans ; de se faire des reproches outrageans , ce sont des accès de fureur si peu réfléchis , qu'ils arrivent aux amans qui ont le plus de droit de se respecter.

L'aveuglement peut n'être pas continu , & avoir des intervalles où un homme rougit de son attachement ; mais cette lueur de raison n'est qu'un instant de sommeil de l'amour qui se réveille bientôt pour la défavouer. Si l'on reconnoît des défauts dans l'objet aimé , ce sont de ceux qui gênent , qui tourmentent l'amour , & qui ne l'humilient pas. Peut être ira-t-on jusqu'à convenir de sa foiblesse , & sera-t-on forcé d'avouer l'erreur de son choix ; mais c'est par impuissance de refuter les reproches , pour se soustraire à la persécution , & assurer sa tranquillité contre des remontrances fatigantes qu'on n'est plus obligé d'entendre , quand on est convenu de tout. Un amant est bien loin de sentir ou même de penser ce qu'on le force de prononcer , sur-tout s'il est d'un caractère doux. Mais pour peu qu'il ait de fermeté , il résistera avec courage. Ce qu'on lui

présen  
dans l  
des m  
cher :  
double  
vertu  
sans  
censeu  
faire l  
sépare  
ceux  
pour  
qu'ils  
je dis  
peuve  
qu'au

Je v  
ne po  
état f  
pris s  
venir  
homme  
honte  
humil  
dégag  
& en



présentera comme des taches humiliantes dans l'objet de sa passion, il n'en fera que des malheurs qui le lui rendront plus cher : la compassion viendra encore redoubler, anoblir l'amour, en faire une vertu, & quelquefois ce sera avec raison, sans qu'on puisse la faire adopter à des censeurs incapables de sentiment, & de faire les distinctions fines & honnêtes qui séparent le vice d'avec le malheur. Que ceux qui n'ont jamais aimé se tiennent pour dit, quelque supériorité d'esprit qu'ils aient, qu'il y a une infinité d'idées, je dis d'idées justes, auxquelles ils ne peuvent atteindre, & qui ne sont réservées qu'au sentiment.

Je viens de dire que des instans de dépit ne pouvoient pas être regardés comme un état fixe à l'ame, ni prouver que le mépris s'allie avec l'amour. Il me reste à prévenir l'objection qu'on pourroit tirer des hommes qui sentent continuellement la honte de leur attachement, & qui sont humiliés de faire de vains efforts pour se dégager. Ces hommes existent assurément, & en plus grand nombre qu'on ne croit ;

mais ils ne sont plus amoureux, quelque apparence qu'ils en aient.

Il n'y a rien que l'on confonde si fort que l'amour, & qui y soit souvent plus opposé, que la force de l'habitude. C'est une chaîne dont il est plus difficile de se dégager que de l'amour; sur-tout à un certain âge: car je doute qu'on trouvât dans la jeunesse les exemples qu'on voudroit alléguer, non seulement parce que les jeunes gens n'ont pas eu le tems de contracter cette habitude, mais parce qu'ils en sont incapables.

Le jeune homme qui aime l'objet le plus authentiquement méprisable, est bien loin de s'en douter. Il n'a peut-être pas encore attaché d'idées aux termes d'estime & de mépris; il est emporté par la passion. Voilà ce qu'il sent; je ne dirai pas, voilà ce qu'il fait: car alors il ne fait ni ne pense rien, il jouit. Cet objet cesse-t-il de lui plaire, parce qu'un autre lui plaît davantage, il pensera ou répétera tout ce qu'on voudra du premier.

Mais dans un âge mûr, il n'en est pas ainsi, l'habitude est contractée; on cesse

d'aimer  
prise l'  
méprisa  
est; &  
n'est pl

Puisse  
notre  
qu'à l'  
nous y  
mour  
dans bi  
l'amour

J'av  
lement  
reconn  
gardons  
nous so  
que no  
ceux d  
le plus  
que la  
humilia

C'est  
j'osera  
sensible  
meilleu

d'aimer , & l'on reste attaché. On méprise l'objet de son attachement , s'il est méprisable , parce qu'on le voit tel qu'il est ; & on le voit tel qu'il est , parce qu'on n'est plus amoureux.

Puisque notre intérêt est la mesure de notre estime , quand il nous porte jusqu'à l'affection , il est bien difficile que nous y puissions joindre le mépris. L'amour ne dépend pas de l'estime ; mais dans bien des occasions l'estime dépend de l'amour.

J'avoue que nous nous servons très-utilement de personnes méprisables que nous reconnoissons pour telles ; mais nous les gardons comme des instrumens vils qui nous sont chers , c'est-à-dire , utiles , & que nous n'aimons point ; ce sont même ceux dont les personnes honnêtes paient le plus scrupuleusement les services , parce que la reconnoissance seroit un poids trop humiliant.

C'est avec bien de la répugnance que j'oserais dire que les gens naturellement sensibles ne sont pas ordinairement les meilleurs juges de ce qui est estimable ,

c'est-à-dire, de ce qui l'est pour la société. Les parens tendres jusqu'à la foiblesse sont les moins propres à rendre leurs enfans bons citoyens. Cependant nous sommes portés à aimer de préférence les personnes reconnues pour sensibles, parce que nous nous flattons de devenir l'objet de leur affection, & que nous nous préférons à la société. Il y a une espece de sensibilité vague qui n'est qu'une foiblesse d'organes plus digne de compassion que de reconnaissance. La vraie sensibilité seroit celle qui naîtroit de nos jugemens, & qui ne les formeroit pas.

J'ai remarqué que ceux qui aiment le bien public, qui affectionnent la cause commune, & s'en occupent sans ambition, ont beaucoup de liaisons & peu d'amis. Un homme qui est bon citoyen activement, n'est pas ordinairement fait pour l'amitié ni pour l'amour. Ce n'est pas uniquement parce que son esprit est trop occupé d'ailleurs ; c'est que nous n'avons qu'une portion déterminée de sensibilité qui ne se répartit point sans que les portions diminuent. Le feu de notre

ame

ame e  
matér  
pagati  
alimen

Not  
triotif  
peres  
admir  
voltés  
jugeon  
élevés  
verrio  
fices,  
leurs  
vers l  
puisse  
repub  
lation  
société  
patrie  
l'amit  
ci est  
simple  
sentin  
De  
rien r

ame est en cela bien différent de la flamme matérielle, dont l'augmentation & la propagation dépendent de la quantité de son aliment.

Nous voyons chez les peuples où le patriotisme a régné avec le plus d'éclat, les pères immoler leurs fils à l'État : nous admirons leur courage, ou sommes révoltés de leur barbarie, parce que nous jugeons d'après nos mœurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes, nous verrions qu'ils faisoient à peine des sacrifices, puisque la patrie concentroit toutes leurs affections, & qu'il n'y a point d'objet vers lequel le préjugé de l'éducation ne puisse quelquefois nous porter. Pour ces républicains, l'amitié n'étoit qu'une émulation de vertu, le mariage une loi de société, l'amour un plaisir passager, la patrie seule une passion. Pour ces hommes, l'amitié se confondoit avec l'estime : celle-ci est pour nous, comme je l'ai dit, un simple jugement de l'esprit, & l'autre un sentiment.

Depuis que le patriotisme a disparu, rien ne peut mieux en retracer l'idée que

certain établissemens qui subsistent parmi nous, & ne sont nullement patriotiques relativement à la société générale. Voyez les communautés ; ceux ou celles qui les composent sont dévorés du zèle de la maison. Leurs familles leur deviennent étrangères, ils ne connoissent plus que celle qu'ils ont adoptée. Souvent divisés par des animosités personnelles, par des haines individuelles, ils se réunissent, & n'ont plus qu'un esprit, dès qu'il s'agit de l'intérêt du corps ; ils y sacrifieroient parens, amis, s'ils en ont, & quelquefois eux-mêmes. Les vertus monastiques cedent à l'esprit monacal. Il semble que l'habit qu'ils prennent soit le contraire de la robe de Nessus ; le poison de la leur n'agit qu'au dehors.

La fureur des partis se porte encore plus loin. Ils ne se bornent pas à leurs avantages réels, la haine contre le parti contraire est d'obligation ; c'est le seul devoir que la plupart soient en état de remplir, & dont ils s'acquittent religieusement, souvent pour des questions qu'ils n'entendent point, qui, à la vérité, ne méritent

pas d'être  
sité.  
nos y

L'œ  
séque  
qu'on  
qu'on  
c'est  
térêt  
comm  
est u  
s'en p  
se pr  
aujour  
sophi  
teurs  
& pa  
bien.

L'  
mœu  
qui,  
la pe  
clusio  
le m  
Le

pas d'être entendues , & n'en sont adoptées & défendues qu'avec plus d'animosité. Nous en avons de nos jours , & sous nos yeux , des exemples frappans.

L'estime aujourd'hui tire si peu à conséquence , est un si foible engagement , qu'on ne craint point de dire d'un homme qu'on l'estime & qu'on ne l'aime point ; c'est faire à la fois un acte de justice , d'intérêt personnel & de franchise : car c'est comme si l'on disoit que ce même homme est un bon citoyen , mais qu'on a sujet de s'en plaindre , ou qu'il déplaît , & qu'on se préfère à la société ; aveu qui prouve aujourd'hui une espece de courage philosophique , & qui autrefois auroit été honteux , parce qu'on aimoit alors sa patrie , & par conséquent ceux qui la servoient bien.

L'altération qui est arrivée dans les mœurs , a fait encore que le respect , qui , chez les peuples dont j'ai parlé , étoit la perfection de l'estime , en souffre l'exclusion parmi nous , & peut s'allier avec le mépris.

Le respect n'est autre chose que l'aveu

de la supériorité de quelqu'un. Si la supériorité du rang suivoit toujours celle du mérite, ou qu'on n'eût pas prescrit des marques extérieures de respect, son objet seroit personnel comme celui de l'estime, & il a dû l'être originairement, de quelque nature qu'ait été le mérite de mode. Mais comme quelques hommes n'eurent pour mérite que le crédit de se maintenir dans les places que leurs ayeux avoient honorées, il ne fut pas dès-lors possible de confondre la personne dans le respect que les places exigeoient. Cette distinction se trouve aujourd'hui si vulgairement établie, qu'on voit des hommes réclamer quelquefois par leur rang, ce qu'ils n'oseroient prétendre pour eux-mêmes. *Vous devez*, dit on humblement, *du respect à ma place, à mon rang*; on se rend assez de justice pour n'oser dire, *à ma personne*. Si la modestie fait aussi tenir le même langage, elle ne l'a pas inventé, & elle n'auroit jamais dû adopter celui de l'avilissement.

La même réflexion fit comprendre que le respect qui pouvoit se refuser à la personne, malgré l'élévation du rang, devoit

s'accro  
à la su  
en cha  
n'a po  
qu'à  
long-  
qu'on  
aux pl  
espec  
mule  
les ge  
on ne  
tise, &

Le  
la ver  
but q  
les lou  
les pri  
on ne  
qu'ils  
du m  
ment  
mépri  
mire  
ment



s'accorder , malgré l'abaissement de l'état , à la supériorité du mérite ; car le respect , en changeant d'objet dans l'application , n'a point changé de nature , & n'est dû qu'à la supériorité. Ainsi il y a depuis long-tems deux sortes de respects , celui qu'on doit au mérite , & celui qu'on rend aux places , à la naissance. Cette dernière espece de respect n'est plus qu'une formule de paroles ou de gestes , à laquelle les gens raisonnables se soumettent , & dont on ne cherche à s'affranchir que par sottise , & par un orgueil puéile.

Le vrai respect n'ayant pour objet que la vertu , il s'ensuit que ce n'est pas le tribut qu'on doit à l'esprit ou aux talens : on les loue , on les estime , c'est-à-dire , qu'on les prise , on va jusqu'à l'admiration ; mais on ne leur doit point de respect , puisqu'ils pourroient ne pas sauver toujours du mépris. On ne mépriseroit pas précisément ce qu'on admire , mais on pourroit mépriser à certains égards ceux qu'on admire à d'autres. Cependant ce discernement est rare ; tout ce qui saisit l'imagi-

nation des hommes , ne leur permet pas une justice si exacte.

En général , le mépris s'attache aux vices bas , & la haine aux crimes hardis , qui malheureusement sont au - dessus du mépris , & font quelquefois confondre l'horreur avec une sorte d'admiration. Je ne dis rien en particulier de la colere , qui n'a guere lieu que dans ce qui nous devient personel. La colere est une haine ouverte & passagere , la haine une colere retenue & suivie. En considérant les différentes gradations , il me semble que tout concourt à établir les principes que j'ai posés , & pour les résumer en peu de mots.

Nous estimons ce qui est utile à la société , nous méprisons ce qui lui est nuisible. Nous aimons ce qui nous est personnellement utile , nous haïssons ce qui nous est contraire , nous respectons ce qui nous est supérieur , nous admirons ce qui est extraordinaire.

Il ne s'agit plus que d'éclaircir une équivoque très-commune sur le mot de *mépris* , qu'on emploie souvent dans une acception bien différente de l'idée ou du senti-

ment  
ou l'on  
certain  
à les de  
qu'on  
le cha  
qu'on  
l'on de  
avec h  
dédain  
de la l  
gueil ;  
de mo  
estime

ment qu'on éprouve. On croit souvent, ou l'on veut faire croire qu'on méprise certaines personnes, parce qu'on s'attache à les dépriser. Je remarque, au contraire, qu'on ne déprise avec affectation, que par le chagrin de ne pouvoir mépriser, & qu'on estime forcément ceux contre qui l'on déclame. Le mépris qui s'annonce avec hauteur, n'est ni indifférence, ni dédain; c'est le langage de la jalousie, de la haine & de l'estime voilées par l'orgueil; car la haine prouve souvent plus de motifs d'estime, que l'aveu même d'une estime sincère.

---

## CHAPITRE XV.

### *Sur le prix réel des choses.*

**N**OUS n'avons examiné dans le chapitre précédent que l'estime relative aux personnes ; faisons l'application de nos principes aux jugemens que nous portons du prix réel des choses , & alors estimer ne veut dire que priser.

Dans quelle proportion estimons ou prisons-nous les choses ? Dans celle de leur utilité combinée avec leur rareté ; & cette seconde façon de les considérer, c'est-à-dire , la rareté , est ce qui distingue le prix que nous mettons aux choses d'avec l'estime que nous faisons des personnes. En effet , notre estime pour un homme ne diminue pas , si nous en trouvons d'autres aussi estimables ; au lieu que le prix que nous mettons à une chose rare , diminue aussi-tôt qu'elle devient commune.

Cette distinction est si sûre , que nous n'estimons les personnes par leur rareté ,

qu'en les  
est , par  
pour les  
abstraction

Il faut  
choses ,  
sonnes ,  
convent  
faire en  
propre ,  
jours av  
le prix  
l'utilité  
de façon  
lité &  
est com  
d'homme  
trois m  
aux ch  
utilité  
fini , &

Ecla  
ples. D  
telles q  
être ra  
nécess

qu'en les considérant comme choses. Telle est , par exemple , l'estime que nous avons pour les talens , dont nous faisons alors abstraction d'avec la personne.

Il faut encore observer à l'égard des choses , comme j'ai fait à l'égard des personnes , que le plaisir , soit réel , soit de convention , que ces choses peuvent nous faire en flattant nos sens ou notre amour-propre , se rapporte à leur utilité , c'est toujours avec la rareté qu'elle se combine pour le prix que nous y mettons. Ajoutons que l'utilité se mesure encore par son étendue ; de façon que de deux choses , dont l'utilité & la rareté sont égales , l'utilité qui est commune à un plus grand nombre d'hommes , mérite le plus d'estime ; & ces trois mobiles du prix que nous mettons aux choses , l'utilité , l'étendue de cette utilité , & la rareté , se combinent à l'infini , & toujours par les mêmes loix.

Eclaircissons ces principes par des exemples. Des choses de première nécessité , telles que le pain & l'eau , ne peuvent pas être rares , sans quoi elles ne seroient pas nécessaires ; n'étant pas rares , elles ne peu-

vent attirer notre estime ; mais si par malheur elles cessent pour un tems d'être communes , quel prix n'y mettons-nous point ? Ce principe fait la règle du commerce.

Comment décidons-nous du prix de toutes les choses matérielles ? par la même loi. Nous prison beaucoup un diamant : en quoi consiste son utilité ? Dans son éclat , dans le léger plaisir de la parure , & sur-tout dans la vanité frivole qui résulte de l'opinion d'opulence & de ses effets. Mais d'un autre côté , la rareté est de la première classe , & les degrés de rareté peuvent compenser ou surpasser les degrés d'utilité que d'autres auroient. D'ailleurs , sous un autre aspect , l'utilité du diamant est très-grande , puisqu'il est dans la classe des richesses , qui sont représentatives de toutes les utilités physiques.

Passons aux talens ; par où les prison-nous ? Par la combinaison de leur utilité , soit pour les commodités , soit pour les plaisirs ; par le nombre de ceux qui en jouissent , & la rareté des hommes qui les exercent.

Les arts ou métiers de première nécessité

sont peu  
est en é  
abandon  
heureuse

On n'a  
que la re  
manité d  
fant , pa  
fois qu'u  
moisson  
nération  
roit com  
roit acqu  
fance. C  
à sa m  
personn  
neurs d  
a plusie  
n'ont p

A l'é  
dont to  
firs qu'i  
time le  
suivant  
des hor  
Il y a p

sont peu estimés , parce que tout le monde est en état de les exercer , & qu'ils sont abandonnés à la partie de la société , malheureusement la plus méprisée.

On n'a pas pour les laboureurs l'estime que la reconnoissance , la compassion , l'humanité devoient inspirer. Mais en supposant , par impossible , qu'il n'y eût à la fois qu'un homme capable de procurer les moissons , on en feroit un Dieu , & la vénération ne diminueroit que lorsqu'il auroit communiqué ses lumieres , & qu'il auroit acquis par-là plus de droit à la reconnoissance. On pourroit , après sa mort , rendre à sa mémoire ce qu'on auroit ravi à sa personne. C'est ce qui a procuré les honneurs divins à certains inventeurs ; il y a plusieurs divinités dans le paganisme qui n'ont pas eu d'autre origine.

A l'égard des arts de pur agrément , & dont toute l'utilité consiste dans les plaisirs qu'ils procurent , dans quel ordre d'estime les rangeons-nous ? N'est-ce pas suivant les degrés de plaisir & le nombre des hommes qui peuvent en jouir ?

Il y a peu d'arts auxquels les hommes en gé-

néral soient plus sensibles qu'à la musique ; & le plaisir qu'elle leur fait dépendant de l'exécution , il semble qu'ils devroient préférer ceux qui exécutent les pieces à ceux qui les composent : mais , d'un autre côté , les compositeurs sont les plus rares , & leur utilité est plus étendue. Leurs compositions peuvent se transporter par-tout , & y être exécutées ; au lieu que le talent de l'exécution , quelque supérieur qu'il puisse être , se trouve borné au plaisir de peu de personnes , du moins en comparaison du compositeur.

La rareté d'une chose sans aucune espèce d'utilité ne peut mériter d'estime. Celui qui lançoit des grains de millet au travers d'une aiguille , étoit vraisemblablement unique ; mais cette adresse n'étoit d'aucune utilité : la curiosité qu'il pouvoit exciter n'étoit pas même une curiosité de plaisir. Il y a des choses qu'on veut voir , non par le plaisir qu'elles font , mais pour savoir si elles sont.

Pourquoi les ouvrages d'esprit , en faisant abstraction de leur utilité principale , méritent-ils plus d'estime , & font-ils plus de réputation

réputa  
par l'av  
d'être  
qui son  
n'est pe  
Lully  
noms  
qu'il y  
à porté  
que de  
le plai  
dévelo  
toucha  
mour-  
l'empo  
talens  
Ce  
faffion  
paraif  
relle  
les co  
Qu  
qu'on  
que l'  
mém



réputation que des talens plus rares ? C'est par l'avantage qu'ils ont de se répandre , & d'être par-tout également goûtés par ceux qui sont capables de les sentir. Corneille n'est peut-être pas un homme plus rare que Lully , que Rameau ; cependant leurs noms ne sont pas sur la même ligne , parce qu'il y a un plus grand nombre d'hommes à portée de jouir des ouvrages de Corneille , que de ceux de Rameau , de Lully , & que le plaisir qui naît des ouvrages d'esprit , développant celui des lecteurs , ou leur touchant le cœur , flatte le sentiment & l'amour-propre , & doit , en plus d'occasions , l'emporter sur le plaisir des sens que les talens nous causent.

Ce n'est pas que dans nos jugemens nous fassions une analyse si exacte , & une comparaison si géométrique ; une justice naturelle nous les inspire , & l'examen réfléchi les confirme.

Qu'on parcoure les sciences & les arts , qu'on les pese dans cette balance , on verra que l'estime qu'on en fait part toujours des mêmes principes , qui s'étendent jusques

sur la politique & la science du gouvernement.

On a recherché bien des fois quel étoit le meilleur : les uns se déterminent pour l'un ou pour l'autre par leur goût particulier ; d'autres jugent que la forme du gouvernement doit dépendre du local & du caractère des peuples. Cela peut être vrai ; mais quelque forme que l'on préfère , il y a toujours une première règle prise de l'utilité étendue. *Le meilleur des gouvernemens n'est pas celui qui fait les hommes les plus heureux ; mais celui qui fait le plus grand nombre d'heureux.*

Combien faut-il faire de malheureux pour fournir les matériaux de ce qui fait ou devrait faire le bonheur de quelques particuliers , qui même ne savent pas en jouir ? Ceux à qui le sort des hommes est confié doivent toujours ramener leurs calculs à la somme commune , c'est-à-dire , au peuple. Ce qu'il faut pour le bonheur physique d'un seigneur , suffiroit souvent pour faire celui de tout son village.

Tout est & doit être calcul dans notre

condu  
parce  
mieres  
brasse  
résulta

Ce  
ne cal  
ment  
tems  
& de-

La  
l'expé  
gemen  
faire a  
l'aveni  
de ces  
nir, &  
renden

L'an  
il cher  
maux  
l'aveni

La  
en est  
Ces pa  
parti p

conduite ; si nous faisons des fautes , c'est parce que notre calcul , soit défaut de lumières , soit ignorance ou passion , n'embrasse pas tout ce qui doit entrer dans le résultat.

Ce n'est pas que les passions mêmes ne calculent , & quelquefois très - finement ; mais elles n'évaluent pas tous les tems qui devroient entrer dans le calcul , & de-là naissent les erreurs ; je m'explique.

La sagesse de la conduite dépend de l'expérience , de la prévoyance & du jugement des circonstances : on doit donc faire attention au passé , au présent & à l'avenir ; & les passions n'envisagent qu'un de ces objets à la fois , le présent ou l'avenir , & jamais le passé. Quelques exemples rendent cette vérité sensible.

L'amour ne s'occupe que du présent ; il cherche le plaisir actuel , oublie les maux passés , & n'en prévoit point pour l'avenir.

La colere , la haine & la vengeance qui en est la suite , jugent comme l'amour. Ces passions prennent toujours le meilleur parti possible pour leur bonheur présent ;

L'avenir seul fait leur malheur : l'ambition , au contraire , n'envisage que l'avenir ; ce qui étoit le but de son espérance , n'est plus qu'un moyen pour elle , dès qu'il est arrivé.

L'avarice juge comme l'ambition , avec cette différence , que l'une est agitée par l'espérance , & l'autre par la crainte. L'ambitieux espere de proche en proche parvenir à tout ; l'avare craint de tout perdre : ni l'un ni l'autre ne savent jouir.

L'avarice n'est , comme les autres passions , qu'un redoublement de l'amour de soi-même ; mais elle agit toujours avec timidité & défiance. L'avare , craignant tous les maux , desire ardemment les richesses qu'il regarde comme l'échange de tous les biens. Il n'est cependant pas aussi dur à lui-même qu'on le suppose : il calcule très-finement ; conclut assez juste , d'après un faux principe , & trouve bien des jouissances dans ses privations. Il n'y a rien dont il ne se prive dans l'espérance de jouir de tout. Dans le tems qu'il se refuse un plaisir , il jouit confusément de tous ceux qu'il sent qu'il peut se procurer.

Les V  
de l'a  
la plu  
reuse  
On  
régler  
malhe  
rendr  
sans l  
& nu  
premi

Les vraies privations sont forcées ; celles de l'avare sont volontaires. L'avarice est la plus vile , mais non pas la plus malheureuse des passions.

On ne fauroit trop s'attacher à corriger ou régler les passions qui rendent les hommes malheureux , sans les avilir ; & l'on doit rendre de plus en plus odieuses celles qui , sans les rendre malheureux , les avilissent , & nuisent à la société , qui doit être le premier objet de notre attachement.

## CHAPITRE XVI.

*Sur la Reconnoissance , & sur l'Ingratitude.*

ON se plaint du grand nombre des ingrats , & l'on rencontre peu de bienfaiteurs ; il semble que les uns devroient être aussi communs que les autres. Il faut donc de nécessité , ou que le petit nombre de bienfaiteurs qui se trouvent , multiplie prodigieusement leurs bienfaits , ou que la plupart des accusations d'ingratitude soient mal fondées.

Pour éclaircir cette question , il suffira de fixer les idées qu'on doit attacher aux termes de bienfaiteur & d'ingrat. *Bienfaiteur* est un de ces mots composés , qui portent avec eux leur définition.

Le bienfaiteur est celui qui fait du bien , & les actes qu'il produit peuvent se considérer sous trois aspects ; les bienfaits , les graces & les services.

Le bienfait est un acte libre de la part

de son  
l'objet

Une  
qui le r  
rémissio  
ritée.

Un so  
contrib

Les  
teur , f  
même l

Le v  
naturel  
dans le  
est à la  
miere

tous le  
faisanc  
aussi é  
prodig  
galité

varice

princip

Le l

ver , a

riorité

de son auteur, quoique celui qui en est l'objet puisse en être digne.

Une grace est un bien auquel celui qui le reçoit, n'avoit aucun droit, ou la remission qu'on lui fait d'une peine méritée.

Un service est un secours par lequel on contribue à faire obtenir quelque bien.

Les principes qui font agir le bienfaiteur, sont ou la bonté, ou l'orgueil, ou même l'intérêt.

Le vrai bienfaiteur cède à son penchant naturel, qui le porte à obliger, & il trouve dans le bien qu'il fait une satisfaction qui est à la fois, & le premier mérite & la première récompense de son action; mais tous les bienfaits ne partent pas de la bienfaisance. Le bienfaiteur est quelquefois aussi éloigné de la bienfaisance, que le prodigue l'est de la générosité; la prodigalité n'est que trop souvent unie avec l'avarice, & un bienfait peut n'avoir d'autre principe que l'orgueil.

Le bienfaiteur fastueux cherche à prouver, aux autres & à lui-même, sa supériorité sur celui qu'il oblige, Insensible à

l'état des malheureux , incapable de vertu , on ne doit attribuer les apparences qu'il en montre , qu'aux témoins qu'il en peut avoir.

Il y a une troisieme espece de bienfait , qui , sans avoir ni la vertu , ni l'orgueil pour principes , part d'un espoir intéressé. On cherche à captiver d'avance ceux dont on prévoit qu'on aura besoin. Rien de plus commun que ces échanges intéressés , rien de plus rare que les services.

Sans affecter ici de divisions paralleles & symétriques , on peut envisager les ingrats , comme les bienfaiteurs , sous trois aspects différens.

L'ingratitude consiste à oublier , à méconnoître , ou à reconnoître mal les bienfaits , & elle a sa source dans l'insensibilité , dans l'orgueil ou dans l'intérêt.

La premiere espece d'ingratitude est celle de ces ames foibles , légers , sans consistance. Affligées par le besoin présent , sans vue sur l'avenir , elles ne gardent aucune idée du passé ; elles demandent sans peine , reçoivent sans pudeur , & oublient sans remords. Dignes de mé-

pris , on peut les pas les

Mais  
tion cel  
bienfait  
à méco  
après a  
fesse ,  
les acte  
rappelle  
du mal  
suite d  
prospér  
tation  
d'usurp  
aux de

A l'  
bles q  
& plu  
légere  
d'abor  
comm  
soume  
servic  
parce



pris, ou tout au plus de compassion, on peut les obliger par pitié, & l'on ne doit pas les estimer assez pour les haïr.

Mais rien ne peut sauver de l'indignation celui qui ne pouvant se dissimuler les bienfaits qu'il a reçus, cherche cependant à méconnoître son bienfaiteur. Souvent après avoir réclamé les secours avec bassesse, son orgueil se révolte contre tous les actes de reconnaissance qui peuvent lui rappeler une situation humiliante; il rougit du malheur, & jamais du vice. Par une suite du même caractère, s'il parvient à la prospérité, il est capable d'offrir par ostentation ce qu'il refuse à la justice; il tâche d'usurper la gloire de la vertu, & manque aux devoirs les plus sacrés.

A l'égard de ces hommes moins haïssables que ceux que l'orgueil rend injustes, & plus méprisables encore que les âmes légères & sans principes, dont j'ai parlé d'abord, ils font de la reconnaissance un commerce intéressé; ils croient pouvoir soumettre à un calcul arithmétique les services qu'ils ont reçus. Ils ignorent, parce que pour le savoir il faudroit sentir;

ils ignorent, dis-je, qu'il n'y a point d'équation pour les sentimens; que l'avantage du bienfaiteur sur celui qu'il a prévenu par ses services est inappréciable; qu'il faudroit pour rétablir l'égalité, sans détruire l'obligation, que le public fût frappé par des actes de reconnoissance si éclatans, qu'il regardât comme un bonheur pour le bienfaiteur les services qu'il auroit rendus; sans cela ses droits seront toujours imprescriptibles, il ne peut les perdre que par l'abus qu'il en feroit lui-même.

En considérant les différens caractères de l'ingratitude, on voit en quoi consiste celui de la reconnoissance. C'est un sentiment qui attache un bienfaiteur, avec le desir de lui prouver ce sentiment par des effets, ou du moins par un aveu du bienfait qu'on publie avec plaisir dans les occasions qu'on fait naître avec candeur, & qu'on saisit avec soin. Je ne confonds point avec ce sentiment noble une ostentation vive & sans chaleur, une adulation servile, qui paroît & qui est en effet une nouvelle demande plutôt qu'un remerciement. J'ai

vu de  
& jam  
les serv  
exciter  
non po  
se pass  
ils lou  
place q  
ques-ur  
il est in

Je f  
& non  
elle ex  
noble,  
ports o  
jours su  
moins  
vement  
nation  
un bien  
prétend

Je d  
je veux  
cœur,  
peine,  
quand

vu de ces adulateurs vils , toujours avides & jamais honteux de recevoir , exagérans les services , prodiguans les éloges pour exciter , encourager les bienfaiteurs , & non pour les récompenser. Ils feignent de se passionner , & ne sentent rien ; mais ils louent. Il n'y a point d'homme en place qui ne puisse voir autour de lui quelques-uns de ces froids enthousiastes , dont il est importuné & flatté.

Je fais qu'on doit cacher les services & non pas la reconnoissance ; elle admet , elle exige quelquefois une sorte d'éclat noble , libre & flatteur ; mais les transports outrés , les élans déplacés sont toujours suspects de fausseté ou de sottise , à moins qu'ils ne partent du premier mouvement d'un cœur chaud , d'une imagination vive , ou qu'ils ne s'adressent à un bienfaiteur , dont on n'a plus rien à prétendre.

Je dirai plus , & je le dirai librement : je veux que la reconnoissance coûte à un cœur , c'est-à-dire , qu'il se l'immole avec peine , quoiqu'il la ressente avec plaisir , quand il s'en est une fois chargé. Il n'y a

point d'hommes plus reconnoissans que ceux qui ne se laissent pas obliger par tout le monde ; ils savent les engagemens qu'ils prennent , & ne veulent s'y soumettre qu'à l'égard de ceux qu'ils estiment. On n'est jamais plus empressé à payer une dette , que lorsqu'on l'a contractée avec répugnance , & celui qui n'emprunte que par nécessité , gémiroit d'être insolvable.

J'ajouterai qu'il n'est pas nécessaire d'éprouver un sentiment vif de reconnoissance , pour en avoir les procédés les plus exacts & les plus éclatans. On peut par un certain caractère de hauteur , fort différent de l'orgueil , chercher , à force de services , à faire perdre à son bienfaiteur , ou du moins à diminuer la supériorité qu'il s'est acquise.

En vain objecteroit-on que les actions sans les sentimens ne fussent pas pour la vertu. Je répondrai que les hommes doivent songer d'abord à rendre leurs actions honnêtes, leurs sentimens y seront bientôt conformes ; il leur est plus ordinaire de penser d'après leurs actions, que d'agir d'après leurs principes. D'ailleurs cet amour-

amou  
des v  
la foc  
Ma  
font  
elle  
Quels  
un m  
accor  
besoin  
tion  
sans  
tion  
par in  
d'agir  
offre  
déma  
Je  
ceux  
enfin  
qu'à  
réglan  
le bes  
service  
même  
nécess

amour-propre , bien entendu est la source des vertus morales , & le premier lien de la société.

Mais puisque les principes des bienfaits sont si différens , la reconnoissance doit-elle toujours être de la même nature ? Quels sentimens doit-on à celui qui , par un mouvement d'une pitié passagere , aura accordé une parcelle de son superflu à un besoin pressant ; à celui qui , par ostentation ou foiblesse , exerce sa prodigalité , sans acception de personne , sans distinction de mérite ou de besoin ; à celui qui , par inquiétude , par un besoin machinal d'agir , d'intriguer , de s'entremettre , offre à tout le monde indifféremment ses démarches , ses soins , ses sollicitations ?

Je consens à faire des distinctions entre ceux que je viens de représenter ; mais enfin , leur devrai-je les mêmes sentimens qu'à un bienfaiteur éclairé , compatissant , réglant même sa compassion sur l'estime , le besoin & les effets qu'il prévoit que ses services pourront avoir ; qui prend sur lui-même , qui restreint de plus en plus son nécessaire pour fournir à une nécessité

plus urgente, quoiqu'étrangere pour lui ? On doit plus estimer les vertus par leurs principes que par leurs effets. Les services doivent se juger moins par l'avantage qu'en retire celui qui est obligé, que par le sacrifice que fait celui qui oblige.

On se tromperoit fort de penser qu'on favorise les ingrats en laissant la liberté d'examiner les vrais motifs des bienfaits. Un tel examen ne peut jamais être favorable à l'ingratitude, & ajoute quelquefois du mérite à la reconnoissance. En effet, quelque jugement qu'on soit en droit de porter d'un service, à quelque prix qu'on puisse le mettre du côté des motifs, on n'en est pas moins obligé aux mêmes devoirs pratiques du côté de la reconnoissance, & il en coûte moins pour les remplir par sentiment que par devoir.

Il n'est pas difficile de connoître quels sont ces devoirs, les occasions les indiquent, on ne s'y trompe guere, & l'on n'est jamais mieux jugé que par soi même ; mais il y a des circonstances délicates où l'on doit être d'autant plus attentif, qu'on pourroit manquer à l'honneur, en croyant

fatisfait  
faiten  
s'érige  
tice de  
droits.  
l'oblig

J'av  
je n'e  
bienfa  
que l'o  
quoiqu  
compr  
ment  
jusqu'à  
moins  
traçées

Un l  
est bie  
qui ne  
tude aff  
ne les  
passion  
supérieur  
Mais  
d'humil  
bienfait

fatisfaire à la justice. C'est lorsqu'un bienfaiteur, abusant des services qu'il a rendus, s'érige en tyran, & par l'orgueil & l'injustice de ses procédés, va jusqu'à perdre ses droits. Quels sont alors les devoirs de l'obligé ? les mêmes.

J'avoue que ce jugement est dur, mais je n'en suis pas moins persuadé que le bienfaiteur peut perdre ses droits, sans que l'obligé soit affranchi de ses devoirs, quoiqu'il soit libre de ses sentimens. Je comprends qu'il n'aura plus d'attachement de cœur, & qu'il passera peut-être jusqu'à la haine ; mais il n'en sera pas moins assujéti aux obligations qu'il a contractées.

Un homme humilié par son bienfaiteur est bien plus à plaindre qu'un bienfaiteur qui ne trouve que des ingrats. L'ingratitude afflige plus les cœurs généreux qu'elle ne les ulcere ; ils ressentent plus de compassion que de haine, le sentiment de leur supériorité les console.

Mais il n'en est pas ainsi dans l'état d'humiliation où l'on est réduit par un bienfaiteur orgueilleux ; comme il faut

alors souffrir sans se plaindre , mépriser & honorer son tyran , un ame haute est intérieurement déchirée , & devient d'autant plus susceptible de haine , qu'elle ne trouve point de consolation dans l'amour-propre ; elle sera donc plus capable de haïr que ne le seroit un cœur bas & fait pour l'avilissement. Je ne parle ici que du caractère général de l'homme , & non suivant les principes d'une morale épurée par la religion.

On reste donc toujours à l'égard d'un bienfaiteur , dans une dépendance dont on ne peut être affranchi que par le public.

Il y a , dira-t-on , peu d'hommes qui soient un objet d'intérêt ou même d'attention pour le public. Mais il n'y a personne qui n'ait son public , c'est-à-dire , une portion de la société commune , dont on fait soi-même partie. Voilà le public dont on doit attendre le jugement sans le prévenir , ni même le solliciter.

Les réclamations ont été imaginées par les ames foibles ; les ames fortes y renoncent , & la prudence doit faire

erain  
en fa  
n'est  
cautio  
quefo  
au plu  
cation

Te  
honn  
se tro  
justifi  
accus  
silenc  
fibilie  
décer  
gratit  
recon

Il  
jours  
telles  
tion  
on d  
M  
réfer  
j'ente  
qui,



craindre de les entreprendre. L'apologie en fait de procédés qui n'est pas forcée, n'est dans l'esprit du public que la précaution d'un coupable ; elle sert quelquefois de conviction ; il en résulte tout au plus une excuse, rarement une justification.

Tel homme qui, par une prudence honnête, se tait sur ses sujets de plaintes, se trouveroit heureux d'être forcé de se justifier : souvent d'accusé il deviendrait accusateur, & confondroit son tyran. Le silence ne seroit plus alors qu'une insensibilité méprisable. Une défense ferme & décente contre un reproche injuste d'ingratitude, est un devoir aussi sacré que la reconnoissance pour un bienfait.

Il faut cependant avouer qu'il est toujours malheureux de se trouver dans de telles circonstances ; la plus cruelle situation est d'avoir à se plaindre de ceux à qui on doit.

Mais on n'est pas obligé à la même réserve à l'égard des faux bienfaiteurs : j'entends de ces prétendus protecteurs qui, pour en usurper le titre, se prévalent

de leur rang. Sans bienfaisance , peut-être sans crédit , sans avoir rendu service , ils cherchent à force d'ostentation , à se faire des cliens qui leur sont quelquefois utiles , & ne leur sont jamais à charge. Un orgueil naïf leur fait croire qu'une liaison avec eux est un bienfait de leur part. Si l'on est obligé par honneur & par raison de renoncer à leur commerce , ils crient à l'ingratitude , pour en éviter le reproche. Il est vrai qu'il y a des services de plus d'une espece ; une simple parole , un mot dit à propos , avec intelligence , ou avec courage , est quelquefois un service signalé , qui exige plus de reconnoissance que beaucoup de bienfaits matériels , comme un aveu public de l'obligation est quelquefois aussi l'acte le plus noble de la reconnoissance.

On distingue aisément le bienfaiteur réel , du protecteur imaginaire : une sorte de décence peut empêcher de contredire ouvertement l'ostentation de ce dernier ; il y a même des occasions où l'on doit une reconnoissance de politesse aux démonstrations d'un zele qui n'est qu'exté-

rieur.  
voirs  
neme  
qu'on  
conne  
tagée  
n'est  
lâche

C'  
fend  
Ce n  
qu'on  
on fo  
vain  
une é  
teme

En  
après  
font  
avant  
timid  
rang  
l'exer  
ne do  
le ret  
pas ra

rieur. Mais si l'on ne peut remplir ces devoirs d'usage qu'en ne rendant pas pleinement la justice, c'est - à - dire, l'avou qu'on doit au vrai bienfaiteur, cette reconnaissance faussement appliquée ou partagée, est une véritable ingratitude, qui n'est pas rare, & qui a sa source dans la lâcheté, l'intérêt, ou la sottise.

C'est une lâcheté que de ne pas défendre les droits de son vrai bienfaiteur. Ce ne peut être que par un vil intérêt qu'on souscrit à une obligation usurpée : on se flatte par-là d'engager un homme vain à la réaliser un jour ; enfin, c'est une étrange sottise que de se mettre gratuitement dans la dépendance.

En effet, ces prétendus protecteurs, après avoir fait illusion au public, se la font ensuite à eux-mêmes, & en prennent avantage pour exercer leur empire sur de timides complaisans ; la supériorité du rang favorise l'erreur à cet égard, & l'exercice de la tyrannie la confirme. On ne doit pas s'attendre que leur amitié soit le retour d'un dévouement servile. Il n'est pas rare qu'un supérieur se laisse subjugué

& avilir par son inférieur ; mais il l'est beaucoup plus qu'il se prête à l'égalité , même privée ; je dis l'égalité privée , car je suis très-éloigné de chercher à proscrire par une humeur cinique les égards que que la subordination exige. C'est une loi nécessaire de la société , qui ne révolte que l'orgueil , & qui ne gêne point les ames faites pour l'ordre. Je voudrois seulement que la différence des rangs ne fût pas la règle de l'estime comme elle doit l'être des respects , & que la reconnoissance fût un lien précieux qui unit , & non pas une chaîne humiliante qui ne fît sentir que son poids. Tous les hommes ont leurs devoirs respectifs ; mais tous n'ont pas la même disposition à les remplir ; il y en a de plus reconnoissans les uns que les autres , & j'ai plusieurs fois entendu avancer à ce sujet une opinion qui ne me paroît ni juste ni décente. Le caractère vindicatif part , dit-on , du même principe que le caractère reconnoissant , parce qu'il est également naturel de se ressouvenir des bons & des mauvais services.

Si  
qu'on  
timen  
mais i  
de si p  
prit v  
uni a  
on s'e  
La re  
esprit  
une a  
haine  
affran  
par re  
racte  
là so  
qui  
ceux  
par  
C'es  
cont  
qu'i  
ress  
le p  
fait  
Ma

Si le simple souvenir du bien & du mal qu'on a éprouvé étoit la regle du ressentiment qu'on en garde , on auroit raison ; mais il n'y a rien de si différent , & même de si peu dépendant l'un de l'autre. L'esprit vindicatif part de l'orgueil souvent uni au sentiment de sa propre foiblesse ; on s'estime trop , & l'on craint beaucoup. La reconnoissance marque d'abord un esprit de justice , mais elle suppose encore une ame disposée à aimer , pour qui la haine seroit un tourment , & qui s'en affranchit plus encore par sentiment que par réflexion. Il y a certainement des caractères plus *aimans* que d'autres , & ceux-là sont reconnoissans par le principe même qui les empêche d'être vindicatifs. Les cœurs nobles pardonnent à leurs inférieurs par pitié , à leurs égaux par générosité. C'est contre leurs supérieurs , c'est-à-dire , contre les hommes plus puissans qu'eux ; qu'ils peuvent quelquefois garder leur ressentiment , & chercher à le satisfaire ; le péril qu'il y a dans la vengeance leur fait illusion , ils croient y voir de la gloire. Mais ce qui prouve qu'il n'y a point de

haine dans le cœur , c'est que la moindre satisfaction les désarme , les touche & les attendrit.

Pour résumer en peu de mots les principes que j'ai voulu établir. Les bienfaiteurs doivent des égards à ceux qu'ils ont obligés ; & ceux-ci contractent des devoirs indispensables. On ne devrait donc placer les bienfaits qu'avec discernement ; mais du moins on court peu de risque à les répandre sans choix , au lieu que ceux qui les reçoivent prennent des engagements si sacrés , qu'ils ne sauroient être trop attentifs à ne les contracter qu'à l'égard de ceux qu'ils pourront estimer toujours. Si cela étoit , les obligations seroient plus rares qu'elles ne le sont ; mais toutes seroient remplies. J'ajouterai que si chacun faisoit tout le bien qu'il peut faire , sans s'incommoder , il n'y auroit point de malheureux.

D

M.

A L'

Lorsq

M.

Jeu

DISCOURS

DE

M. DUCLOS,

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

*Lorsqu'il y fut reçu à la place de  
M. l'Abbé MONGAULT, le  
Jeudi 26 Janvier 1747.*

D

M

AL

*Lory*

M

J

M

A

illu

que

fem

blé

mè

rife

noz

DISCOURS



# DISCOURS

DE

M. DUCLOS,

PRONONCÉ

À L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

*Lorsqu'il y fut reçu à la place de  
M. l'Abbé MONGAULT, le  
Jeudi 26 Janvier 1747.*

MESSIEURS,

Après les hommages que tant d'hommes illustres vous ont rendus, on pourroit croire que la matiere en est épuisée. L'empressement avec lequel on se rend à vos assemblées publiques, l'attention, la curiosité même qu'on y apporte, paroissent autoriser cette idée. Il semble qu'on y vienne, non pour juger un ouvrage ordinaire,

Z

mais pour être témoin d'une difficulté vaincue , & qui devient chaque jour plus insurmontable par les succès.

J'avoue , MESSIEURS , que je n'ai jamais envisagé sous cet aspect le devoir que je remplis aujourd'hui , je ne l'ai point regardé comme devant être une preuve de talent propre à justifier votre choix , ce n'est point à une loi que je crois obéir ; je cède à un sentiment plus noble & plus digne de vous , MESSIEURS. Les bienfaits exigent la reconnoissance ; ceux qui sont capables de la ressentir ne fauroient la rendre trop publique , & le devoir dont je viens m'acquitter , se perpétuera par le principe qui l'a fait naître. Des engagemens de citoyen \* , auxquels tous les autres sont subordonnés , ont suspendu mon hommage ; mais je jouis enfin du plaisir de vous marquer ma reconnoissance , & l'honneur que je reçois en est le plus sûr garant.

La gloire d'être assis parmi vous est l'ob-

\* L'auteur , lors de son élection , étoit aux états de Bretagne , en 1746.

jet de tous ceux qui cultivent les lettres , le principe de leur émulation , la récompense de leurs succès , quelquefois un encouragement dans leurs travaux. Ce ne peut être qu'à ce dernier motif que je dois la grace que vous m'accordez ; mais vous ne pourriez pas toujours réparer vos pertes , si vous ne comptiez pas que vos bienfaits peuvent devenir pour ceux qui les reçoivent un moyen de les mériter.

Je ne chercherai donc point à me dissimuler la distance qu'il y a de moi à mon prédécesseur : peut être faut-il se proposer un terme au dessus de ses forces , pour être en état de les employer toutes , & je n'en ai point à négliger.

M. l'abbé Mongault , élevé dans les meilleures écoles , en fut bientôt l'ornement. Des maîtres illustres se glorifioient de lui avoir donné les premières leçons , & l'auroient présenté comme une preuve de l'excellence de leur méthode , si un tel disciple eût pu tirer à conséquence. Par un retour heureux , l'honneur qu'il avoit fait à ses maîtres lui procura celui d'élever

un prince \*, dont la modestie nous interdit un éloge qui ne déplairoit qu'à lui seul.

M. l'abbé Mongault ne dut qu'à lui la préférence qu'il obtint sur ses concurrens. Un prince d'un génie élevé avoit intérêt de faire un bon choix : M. l'abbé Mongault n'avoit besoin que d'être connu ; il l'étoit , il fut choisi. Loin de se relâcher alors des études auxquelles il devoit sa célébrité , il en fit une utile application au devoir précieux dont il venoit d'être chargé. Il savoit d'ailleurs qu'une réputation d'éclat n'est jamais dans un état de consistance ; si elle ne croît , elle s'éclipse. Il s'étoit déjà fait un nom par la traduction d'Hérodien : il l'augmenta par celle des lettres de Cicéron à Atticus , & fit voir qu'un traducteur , qui est toujours un citoyen utile , peut être encore un critique éclairé , un philosophe & un auteur distingué. Il y a des genres où il est facile de réussir à un certain point ; mais la supé-

\* M. le Duc d'Orléans , fils du Régent. Il vivoit alors , & est mort en 1752.

rité é  
égal  
O  
l'abb  
du fl  
tion  
le go  
Q  
vrag  
de c  
com  
mes  
Le  
avoir  
auro  
défig  
Yes  
com  
ne l  
voit  
les d  
time  
miti  
fanc  
rite  
par

rité est peut-être en tout genre d'un mérite égal , quoique différent.

On trouve dans les traductions de M. l'abbé Mongault , la pureté & l'élégance du style ; & dans les notes , une érudition choisie , la précision , la justesse & le goût.

Quelque plaisir qu'on eût à lire ses ouvrages , on ne le préféreroit point à celui de converser avec l'auteur ; & l'on fait combien il est rare de trouver des hommes supérieurs à leurs écrits.

Le caractère de M. l'abbé Mongault avoit avec son esprit la conformité qu'il auroit dans tous les hommes , s'ils ne le défiguroient pas. Ses idées , ses vertus , ses défauts mêmes , tout étoit à lui. Le commerce du monde l'avoit instruit , & ne l'avoit pas changé , puisqu'il ne l'avoit pas corrompu. Il ne confondoit pas les dehors d'une fausse politesse avec l'estime , ni de frivoles attentions avec l'amitié. Jamais il ne refusa sa reconnoissance aux services , ni ses éloges au mérite ; mais il accordoit moins son amitié par retour que par attrait. Il ne recher-

choit pas fort vivement des amis nouveaux , parce qu'il étoit sûr de ne perdre aucun de ceux qu'il avoit.

Pensant librement , il parloit avec franchise , ne cédoit point au sentiment d'autrui par foiblesse , contredisoit par estime , ne se rendoit qu'à la conviction. Il étoit un exemple qu'un caractère vrai , fût-il mêlé de défauts , est plus sûr de plaire continûment , qu'une complaisance servile qui dégoûte à la fin , ou une fausse vertu qui tôt ou tard se démasque. Né avec ce discernement prompt qui pénètre les hommes , il joignoit à la sagacité qui saisit le ridicule , l'indulgence qui le fait pardonner ; au talent d'une plaisanterie fine , un talent encore plus rare , celui d'en connoître les bornes.

Avec moins d'esprit qu'il n'en avoit , il auroit pu usurper la réputation d'en avoir davantage ; en se rendant redoutable dans la société , il ne cessa jamais d'y être aimable. Sa faveur auprès des grands fut toujours égale , parce qu'elle étoit méritée. On ne déplait sans sujet , que lorsqu'on a plû sans motif. Je parlerois de

ses lia  
tres ,  
sujet  
les ho  
une u  
jalou  
tueus  
Mons  
vous  
vous  
votre  
corde  
ni la  
plusie  
dans  
la plu  
à l'a  
tous  
bien  
s'en  
ter q  
mais  
de le  
chaq  
J'  
vous

ses liaisons intimes avec les gens de lettres , si l'amitié entr'eux devoit être un sujet d'éloges. Leur devoir est d'éclairer les hommes ; leur intérêt , de vivre dans une union qui réduise leurs ennemis à une jalousie impuissante & peut-être respectueuse. C'étoit à ces titres que M. l'abbé Mongault remplissoit si dignement parmi vous , MESSIEURS , une place où vous daignez m'admettre. Plus jaloux de votre gloire que de la grace que vous m'accordez , je n'aurois osé ni la rechercher , ni la recevoir , si je n'éprouvois depuis plusieurs années quels secours on trouve dans une compagnie littéraire. Je sens avec la plus vive reconnoissance ce que je dois à l'academie des belles-lettres : j'y vois tous mes confreres , comme autant de bienfaiteurs , trop habitués à l'être pour s'en appercevoir eux-mêmes. J'ose me flatter que mon attachement leur est connu ; mais je voudrois avoir autant d'occasions de le publier , que j'en ai de l'augmenter chaque jour.

J'espere , MESSIEURS , que je ne vous devrai pas moins : les hommes tels

que vous s'engagent par leurs propres bienfaits. Peut-on ignorer d'ailleurs les avantages nécessairement attachés aux académies ? Les hommes n'ont adouci leur état qu'en vivant en société ; les sciences & les lettres ont dû tirer les mêmes secours de la réunion des lumières. Le premier essor de l'esprit est toujours accompagné d'une présomption qui peut d'abord lui servir d'aiguillon , mais qui doit aussi l'égarer. Le commerce avec les hommes illustres , la comparaison qu'on ne peut s'empêcher de faire de soi-même avec eux , la réflexion , les progrès mêmes , en inspirant la confiance , font connoître des difficultés. Plus on s'élève , plus l'horizon s'étend ; plus on apperçoit d'objets , & plus on en conçoit où l'on ne peut atteindre. L'école du mérite doit être celle de la modestie. En effet , si les hommes sont injustes en leur faveur , ce n'est pas dans le sentiment intérieur qu'ils ont d'eux-mêmes , c'est dans le jugement qu'ils en prononcent , & dans l'idée qu'ils en veulent donner aux autres ; il est rare que l'amour-propre aille plus loin.

Le co  
quement  
sûrs ; c'  
la lumie  
que , se  
& fortif  
espee d  
hardi  
sûr , to  
je , qui  
doné ,  
pire pa  
en rég  
augme  
les dir  
Si l'  
pation  
que le  
langu  
l'espr  
Le  
hasar  
logio  
est m  
en l  
& m



Le concert des esprits ne sert pas uniquement à les rendre plus retenus & plus sûrs ; c'est du choc des opinions que sort la lumière de la vérité, qui se communique, se réfléchit, se multiplie, développe & fortifie les talens. Le génie même, cette espèce d'instinct, supérieur à l'esprit, plus hardi que la raison, quelquefois moins sûr, toujours plus brillant ; le génie, dis-je, qui est indépendant de celui qui en est doué, reçoit ici des secours. On ne l'inspire pas ; mais des préceptes sages peuvent en régler la marche, prévenir ses écarts, augmenter ses forces en les réunissant, & les diriger vers leur objet.

Si l'on réfléchit d'ailleurs sur les occupations qui vous sont communes, on verra que le soin de polir & de perfectionner la langue, n'a d'autre objet que de rendre l'esprit exact & précis.

Les langues, qui paroissent l'effet du hasard & du caprice, sont assujetties à une logique d'autant plus invariable, qu'elle est naturelle & presque machinale. C'est en la développant qu'on éclaircit les idées, & rien ne contribue tant à les multiplier,

que de les ranger dans leur ordre naturel. En remontant au principe commun des langues, on reconnoît, malgré le préjugé contraire, que leur premier avantage est de n'avoir point de génie particulier \*, espece de servitude qui ne pourroit que resserrer la sphere des idées.

La langue françoise, élevée dans Corneille, élégante dans Racine, exacte dans Boileau, facile dans Quinault, naïve dans la Fontaine, forte dans Bossuet, sublime

\* Le génie d'une langue est une expression assez équivoque, qu'il est bon d'éclaircir.

Si, par le génie d'une langue, on entend la propriété d'exprimer des idées, que d'autres langues ne pourroient pas rendre, le génie d'une langue est une chimere. Il n'y a point de langues de peuples policés, au moyen desquelles un homme de génie ne puisse rendre ses idées, & tout ce que son esprit conçoit clairement.

Si par le génie d'une langue, on n'entend que la syntaxe, la forme grammaticale des différens idiômes, qui fait que les uns, tels que le grec & le latin, emploient des cas, pour marquer les divers rapports sous lesquels un objet est envisagé, & que d'autres, tels que le François & l'Italien, &c. parviennent au même but, au moyen des prépositions, ou de la place des mots, chaque langue a son génie.

aussi sou  
de l'ètr  
n'ont q  
ploient.  
illustres  
l'empre  
tend qu  
est d'ètr  
fait pas  
celles d  
cessaire  
& que  
ciable.

Que  
à leurs  
société  
consul  
là que  
politiq

Des  
faire d  
nature  
cessité  
on se  
seroit  
chez

aussi souvent qu'il est permis aux hommes de l'être , prouve assez que les langues n'ont que le génie de ceux qui les emploient. Quelque langue que ces hommes illustres eussent adoptée , elle auroit reçu l'empreinte de leur génie ; & si l'on prétend que le caractère distinctif du François est d'être simple , clair & naturel , on ne fait pas attention que ces qualités sont celles de la conversation , qu'elles sont nécessaires au commerce intime des hommes , & que le François est de tous le plus sociable.

Quelques peuples paroissent avoir cédé à leurs besoins mutuels , en formant des sociétés ; il semble que le François n'ait consulté que le plaisir d'y vivre. C'est par là que notre langue est devenue la langue politique de l'Europe.

Des nations policées ont été obligées de faire des loix pour conserver leur langue naturelle dans leurs actes publics. La nécessité fait étudier les langues étrangères , on se fait même honneur de les savoir ; il seroit honteux d'ignorer le François , qui , chez ces mêmes peuples , fait partie de

l'éducation commune. Je suis très-éloigné de vouloir fonder notre gloire sur la destruction de celle de nos rivaux, & d'abuser de leur exemple en l'imitant; mais il m'est permis de ne pas dissimuler ici de pareilles vérités.

On ne sauroit donc trop reconnoître le soin que vous prenez, **M E S S I E U R S**, de perfectionner une langue si générale, & dont l'étendue même est le plus grand obstacle au dessein de la fixer, du moins autant qu'une langue vivante peut être fixée; car il faut avouer que le caprice, qui ne peut rien sur les principes généraux, décide continuellement de l'usage & de l'application des termes.

Les auteurs de génie doivent à la vérité ralentir les révolutions du langage: on adopte & on conserve long-tems les expressions de ceux dont on admire les idées, & c'est l'avantage qu'ils ont sur des écrivains qui ne seroient qu'élégans ou corrects; mais enfin tout cede au tems & à l'inconstance: un travail aussi difficile que le vôtre renaît continuellement, puisqu'il s'agit de déterminer l'état actuel & l'état  
successif

succes  
faut-il  
voit d  
condit  
lectes  
plus s  
discer  
& fair  
terme  
des nu  
dinair  
vue at  
néces  
gent  
pren  
pas fa  
nion  
prim  
nombr  
une  
En s  
on s  
T  
vices  
scien  
muni

successif de la langue. Que d'objets ne faut-il pas embrasser à la fois , lorsqu'on voit dans un même peuple les différentes conditions former presque autant de dialectes particuliers ! Il faut l'attention la plus suivie , la discussion la plus fine , le discernement le plus sûr , pour découvrir & faire appercevoir le véritable usage des termes , assigner leur propriété , distinguer des nuances qui échappent à des yeux ordinaires , & qui ne sont saisies que par une vue attentive , nette & exercée. Il arrive nécessairement alors que les idées se rangent dans un ordre méthodique ; on apprend à distinguer les termes qui ne sont pas faits pour s'unir , d'avec ceux dont l'union naturelle modifie les idées & en exprime de nouvelles. C'est ainsi qu'un petit nombre de couleurs primitives en forment une infinité d'autres également distinctes. En s'appliquant à parler avec précision , on s'habitue à penser avec justesse.

Tels sont , MESSIEURS , les services que vous rendez aux lettres , aux sciences & aux arts ; vos lumières se communiquent de proche en proche à ceux

A a

mêmes qui ne croient pas vous les devoir. Il est vrai que les services continus sont ceux qui conservent le moins d'éclat ; mais les bienfaiteurs généreux ne s'informent pas s'il y a des ingrats , & l'ingratitude marquée ne sert pas moins que la reconnoissance , de monument aux bienfaits.

Quelque grands que soient les vôtres , on ne devoit pas moins attendre d'une compagnie où Corneille , Racine , Bossuet , Fénelon , la Fontaine , Boileau , la Bruyere , & tant d'autres grands hommes dictoient les préceptes , & prodiguoient les exemples dans leurs ouvrages , qui sont les vrais mémoires de l'académie Françoisé ; & ce qui fait le comble & la preuve de leur gloire , leurs disciples ont été des hommes dignes d'être leurs successeurs.

Le premier \* , dont les jours sont si chers , je ne dis pas à l'académie , un tel homme appartient à l'Europe , semble n'avoir pas assez vécu pour la quantité & le mérite de ses ouvrages. Esprit trop étendu pour pouvoir être renfermé dans les bor-

\* M. de Fontenelle.

nes du  
des let  
d'équil  
sur tou  
en nais  
ont suc  
& s'il  
garden  
citeroi

Cor  
fixé le  
tendre  
l'aut  
trée s  
sont u  
remp  
créer

Le  
Fran  
pério  
qu'il  
dem  
vrag  
gme  
M  
ouv

nes du talent, il s'est maintenu au milieu des lettres & des sciences dans une espece d'équilibre, propre à répandre la lumiere sur tout ce qu'il a traité. Il mérita, presque en naissant, des jaloux; mais ses ennemis ont succombé sous l'indignation publique, & s'il en pouvoit encore avoir, on les regarderoit comme des aveugles, qui n'exciteroient plus que la compassion.

Corneille & Racine sembloient avoir fixé les places, & n'en plus laisser à prétendre dans leur carrière. Vous avez vu l'auteur d'Electre, de Radamiste & d'Atree s'élever auprès d'eux. Quand les places sont une fois marquées, l'esprit peut les remplir, il n'appartient qu'au génie de les créer.

Les étrangers, jaloux de la littérature Françoisse, & qui semblent décider la supériorité en notre faveur, par les efforts qu'ils font pour nous la disputer, ne nous demandoient qu'un poëme épique. L'ouvrage qui fait cesser leur reproche doit augmenter leur jalousie.

Moliere & Quinault avoueroient les ouvrages de ceux qui ont marché sur leurs

traces ; quelques-uns ont ouvert des routes nouvelles , & leurs succès ont réduit les critiques à n'attaquer que le genre.

Des savans , qui connoissent trop les hommes pour ignorer qu'il ne suffit pas d'être utile pour leur plaire , & que le lecteur n'est jamais plus attentif que lorsqu'il ne soupçonne pas qu'on veuille l'instruire , présentent l'érudition sous une forme agréable.

Des philosophes animés du même esprit cachent les préceptes de la morale sous des fictions ingénieuses , & donnent des leçons d'autant plus sûres , qu'elles sont voilées sous l'appas du plaisir , espece de séduction nécessaire pour corriger les hommes , à qui le vice ne paroît odieux , que lorsqu'ils le trouvent ridicule.

Ceux qui unissent ici un rang élevé à une naissance illustre , seroient également distingués , si le sort les eût fait naître dans l'obscurité. Occupé de leurs qualités personnelles , on ne se rappelle leurs dignités que par réflexion , & l'académie n'en retire pas moins d'utilité que d'éclat , semblable à ces palais d'une architecture noble , où les ornemens font partie de la solidité.

Tant d  
différent  
faire & p  
réciproq

Vous

l'attenti

L'admi

que la

vent à

une est

de la r

cet éga

sûr de

que p

talent

pratic

droit

S'i

le p

j'ose

pen

ma

pré

on

roi

m'



Tant de talens divers , des conditions si différentes , doivent avoir pour lien nécessaire & pour principes d'égalité , une estime réciproque qui vous assure celle du public.

Vous faites voir qu'il faut être digne de l'attention , quand on en devient l'objet. L'admiration n'est qu'un mouvement subit que la réflexion cherche à justifier & souvent à défavouer ; les hommes n'accordent une estime continue que par l'impossibilité de la refuser , & leur sévérité est juste à cet égard. L'esprit doit être le guide le plus sûr de la vertu ; on ne pourroit la trahir que par un défaut de lumière , quelques talens qu'on eût d'ailleurs , & ce n'est qu'en pratiquant ses maximes qu'on obtient le droit de les annoncer.

S'il suffisoit , MESSIEURS , de sentir le prix de vos leçons , pour en être digne , j'oserois y prétendre. Permettez-moi cependant un aveu qui naît uniquement de ma reconnoissance. Les biens les plus précieux par eux-mêmes , sont ceux dont on doit moins altérer le prix , & je n'aurois jamais aspiré à la gloire dont vous m'avez comblé pendant mon absence , si

ceux d'entre vous , dont j'ai l'honneur d'être plus particulièrement connu , n'eussent fait naître , ou du moins enhardi mes premiers desirs. Si je n'eusse déjà éprouvé vos bontés, j'aurois craint que les personnes qui m'honorent de leur amitié, estimables par les qualités de l'esprit, respectables par celles du cœur, ne vous eussent donné de moi une opinion plus avantageuse que je ne la mérite.

Ce seroit ainfi , MESSIEURS<sup>1</sup>, qu'on pourroit surprendre vos suffrages , que personne n'est en droit de contraindre : en effet , qui sont ceux qui composent cette compagnie ? Les uns respectables par les premières dignités de l'Etat ne doivent guere connoître d'égards que ceux dont ils sont l'objet , & se dépouillant ici de de tous les titres étrangers à l'Académie , s'honorent de l'égalité : les autres, uniquement livrés à l'étude , retireroient bien peu d'avantage du sacrifice qu'ils font de la fortune , s'ils ne conservoient pas le privilege d'une ame libre : j'ajouterai de plus que le roi s'étant déclaré votre protecteur , l'usage de votre liberté devient

le premier

Votre  
jaloux d  
que per  
une rép  
& que  
sont le  
par un  
que la  
doit vo  
de plus  
on ne  
d'un p  
voirs ,  
projet  
pour v  
jours

L'h  
minist  
parmi  
Chan  
jugea  
n'avo  
sujets  
qu'il  
votre

le premier devoir de votre reconnoissance.

Votre fondateur, MESSIEURS, si jaloux d'ailleurs de l'autorité, sentit mieux que personne que les lettres doivent former une république dont la liberté est l'ame, & que les hommes qui en sont dignes, sont les plus ennemis de la licence. C'est par un sentiment si honorable pour vous, que la mémoire du Cardinal de Richelieu doit vous être chère. Que pourroit-on dire de plus à sa gloire, que le fait même dont on ne paroît pas assez frappé ? L'éloge d'un particulier a été mis au rang des devoirs, sans qu'on ait été étonné d'un pareil projet, & ce qui n'est pas moins glorieux pour vous que pour lui, ce devoir a toujours été rempli.

L'honneur d'avoir succédé à ce grand ministre, & sur-tout d'avoir été choisi parmi vous, rendra immortel le nom du Chancelier Seguier ; mais Louis le Grand jugea bientôt que votre reconnoissance n'avoit pas peu contribué à mériter à des sujets l'honneur d'être à votre tête, & qu'il n'appartenoit qu'à votre roi d'être votre protecteur. Ce monarque mit par-là

le comble à votre gloire , & ne crut pas donner atteinte à la sienne ; lui dont le caractère propre , si j'ose le dire , fut d'être roi , & qui n'a pas moins illustré les lettres par la matière que ses actions leur ont fournie , que par les graces dont il les a comblées.

Votre gloire , MESSIEURS , ne pouvoit plus croître ; mais ce qui est encore plus rare , suivant le sort des choses humaines , elle s'est maintenue dans le même éclat. L'auguste successeur de LOUISE LE GRAND a bien voulu vous adopter , & semble avoir regardé votre compagnie comme un apanage de la royauté.

Quel bonheur pour vous , MESSIEURS , de lui rendre par reconnoissance & par amour le tribut d'éloges , que ses ennemis ne sauroient lui refuser ! Il n'en a point qui ne soient ses admirateurs. Ils ont la douleur de succomber sous les armes d'un vainqueur , qui ne se glorifie pas même de la victoire. Il l'envisage comme un malheur pour l'humanité , & ne voit dans le titre de héros que la cruelle néces-

sité de  
homme  
der à to  
cès , il  
supérie  
il n'en  
triomp  
Sensibl  
d'amiti  
si rarer  
qu'il e  
pour so  
servant  
çoit pa  
ses dev  
ailleu  
être n  
si che  
Que  
de no  
nous  
même

sité de l'être. L'intérêt qu'il prend aux hommes prouve qu'il est fait pour commander à tous. Peu touché de la gloire des succès, il gémit des malheurs de la guerre; supérieur à la gloire même, né pour elle, il n'en est point ébloui: il combat, il triomphe, & ses vœux sont pour la paix. Sensible, reconnoissant, digne & capable d'amitié, roi & citoyen à la fois, qualités si rarement unies, il aime ses sujets autant qu'il en est aimé, & son peuple est fait pour son cœur. Le François est le seul qui, servant son prince par amour, ne s'apperoit pas s'il a un maître; il aime, & tous ses devoirs se trouvent remplis: par-tout ailleurs on obéit. La félicité publique doit être nécessairement le fruit d'une union si chère entre le monarque & le peuple. Que LOUIS soit toujours l'unique objet de nos vœux; si les siens sont remplis, nous n'en aurons point à former pour nous-mêmes.

R É P O N S E  
DE M. L'ABBÉ COMTE  
DE BERNIS, \*  
*Directeur de l'Académie Française,*  
A U D I S C O U R S  
D E M. D U C L O S.

M O N S I E U R ,

Je ne dois point au caprice du sort l'honneur de présider à cette assemblée ; l'académie Française a voulu confier à vos amis le soin de vous marquer son estime. Elle auroit choisi entre eux , pour parler en son nom , si elle n'eût été sensible qu'à sa gloire , un homme \* dont les talens sont connus , dont les succès sont assurés , & qui , né à la cour , pouvoit négliger les

\* Aujourd'hui Cardinal, & Archevêque d'Alby.

\* M. le Duc de Nivernois.

Répon

lettres  
donner  
modeste

En  
recevoi  
SIEUR  
elle ne  
mens ;  
pense  
elle ,  
ronner  
d'estin  
aux él

Ces  
de l'e  
c'est  
confa

Qu  
moi  
trop  
mes  
jours  
féren  
faute  
pose  
rien

*Réponse de M. l'Abbé de Bernis 287*

lettres s'il avoit moins d'esprit , & leur donner un nouvel éclat , s'il étoit moins modeste.

En me réservant l'honneur de vous recevoir dans son sein , l'académie, MONSIEUR , n'a point consulté mes forces ; elle ne s'est souvenue que de mes sentimens ; elle a envisagé comme une récompense de mon zele & de mon respect pour elle , le plaisir que j'aurois de vous couronner à ses yeux , & de mesurer le tribut d'estime qu'elle m'ordonne de vous rendre aux éloges qu'inspire l'amitié.

Ces lieux ont assez retenti des louanges de l'esprit & du génie ; c'est à l'amitié , c'est à ce sentiment respectable que je consacre aujourd'hui mes foibles talens.

Quel heureux moment pour vous & pour moi ! je n'ai point à craindre de vous trop louer ; vous n'aurez point à rougir de mes louanges : l'éloge d'un ami est toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut , à son gré , dissimuler les défauts , exagérer les bonnes qualités , supposer des vertus ; mais l'ami ne suppose rien dans son ami , il sent tout ce qu'il

exprime , & s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite , il ignore toujours qu'il se soit trompé ; plus il est sensible , plus il est susceptible de prévention ; l'illusion qui le suit , le charme en même tems qu'il l'égare.

C'est pour me défendre , autant qu'il est en moi , d'une illusion si flatteuse que j'éviterai de m'étendre sur le succès de vos différens ouvrages. Ce n'est point à votre ami à vous dire que l'esprit qui y regne est un esprit de lumière & de feu qui vole rapidement à son but , qui dévore tous les obstacles , dissipe toutes les ténèbres , & ne néglige quelquefois de s'arrêter sur les divers accidens qui précèdent , accompagnent ou suivent les objets , que pour présenter plus vivement les objets mêmes. Il n'est permis qu'à des juges sans prévention , d'apprécier la noble hardiesse d'un écrivain qui s'écarte des routes communes , non par la singularité , mais parce que son génie lui en ouvre de nouvelles , qui attaque l'empire injuste des préjugés , & respecte avec soumission toutes les loix de l'autorité légitime.

Je

Je la  
soin d'a  
voir est  
velopper  
cette par  
pour no  
cernant  
prit , n  
vous ac

Je d  
lettres ,  
l'honne  
l'ambit  
mables  
partagé  
homme  
l'avant  
poient  
doient  
attendo  
de crai  
triomph

Jam  
jamais

\* M.  
du roi



Je laisse à vos justes admirateurs , le soin d'applaudir à votre esprit ; mon devoir est de parler de votre cœur , de développer , de faire encore mieux connoître cette partie de vous même , si intéressante pour nous , & sans laquelle , en vous discernant la couronne du talent & de l'esprit , nous aurions gémi de ne pouvoir vous accorder le prix de notre estime.

Je dois rappeler pour la gloire des lettres , ce tems à peine écoulé , où l'honneur d'être assis parmi nous excita l'ambition d'une foule de concurrens estimables : le public & l'académie même partagés entre un écrivain célèbre & un homme \* qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'Etat , s'occupoient sans cesse des deux rivaux , défendoient avec chaleur leurs intérêts , & attendoient avec une impatience mêlée de crainte , le moment marqué pour le triomphe.

Jamais victoire ne fut mieux disputée ; jamais au milieu des sollicitations les plus

\* M. l'Abbé de la Ville , ci-devant ministre du roi en Hollande.

puissantes , la liberté de l'académie , si nécessaire au bien des lettres , & le plus grand des bienfaits de notre auguste protecteur , ne se conserva si pleine & si entiere ; jamais deux émules ne s'estimerent de si bonne foi , & ne se firent la guerre avec tant de probité : ils combattoient sans crainte , persuadés que le vainqueur deviendrait l'ami le plus zélé de son rival , au moment qu'il seroit nommé son juge.

L'événement justifia cette confiance réciproque : l'un & l'autre parti se réunirent ; les suffrages se confondirent pour être unanimes , & les juges cessèrent d'être partagés entre les deux concurrens , dès qu'ils eurent deux couronnes à leur offrir.

Vous ne devez pas regretter , MONSIEUR , de n'avoir pu solliciter vous-même une place que nous vous destinions depuis long-tems. Vos amis , pendant votre absence , ont achevé de lever le voile qui déroboit vos vertus ; ils ont révélé le secret de l'honnête homme , ces actions généreuses faites sans ostentation , & toujours cachées avec soin : ils ont mis dans le plus grand jour cette noblesse de senti-

mens ,  
de fran  
souvent  
la confi

Pard  
m'occu  
un jour  
trer da  
vous se  
d'abré

Je  
venez  
seur ;  
peign  
ouvra  
savoie  
donc  
gault  
su af  
çoise  
langu  
font  
nal  
repr  
son  
lent

mens , cette simplicité de mœurs , ce fond de franchise & de probité qui déconcerte souvent la dissimulation , & attire toujours la confiance.

Pardonnez-moi , MONSIEUR , de m'occuper si long-tems de vous ; peut-être un jour , placé où je suis , verrez-vous entrer dans ce sanctuaire des muses , un ami ; vous sentirez alors combien il est difficile d'abrégér son éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre célèbre prédécesseur ; vous avez saisi tous les traits qui peignent son esprit , qui caractérisent ses ouvrages , & je les affoiblirois , si j'essayois de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'abbé Mongault , dans ses excellentes traductions , a su asservir avec tant d'art la langue Française au génie de la langue Latine & de la langue Grecque , que les expressions seules sont changées , & que l'esprit de l'original , conservé tout entier , semble avoir repris une nouvelle vie : Hérodién dans son histoire , Cicéron dans ses lettres , parlent comme des François , & ne cessent

pas , s'il est permis de s'exprimer ainsi , de penser comme des anciens.

M. l'abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare & plus grand aux yeux de la raison : sévère critique des originaux dont il faisoit de si belles copies , il apperçut des défauts dans l'orateur Latin , & un grand nombre de fautes dans l'historien Grec ; il osa les relever avec une hardiesse presque sans exemple : sans doute , la supériorité de son esprit pouvoit seule l'empêcher de tomber dans cette espèce d'idolâtrie , si commune aux traducteurs.

Venez , MONSIEUR , nous consoler de la perte d'un écrivain si estimable ; nous sommes en droit d'attendre de vous les mêmes secours : comme lui , vous appartenez à une colonie florissante , qui , sortie autrefois du sein de l'académie Françoisé , nous rend par reconnoissance les trésors de lumiere qu'elle reçut de nous : venez nous faire part des richesses qu'elle découvre tous les jours , & portez-lui en échange ces principes de goût , ces finesses de l'art d'écrire , qui font l'objet de nos recherches.

de

Vous  
l'égalité  
rence de  
grande ,  
la conce  
nion ent

Vous  
équitable  
ennemi  
& louer  
précieu  
elle.

Vous  
muses ,  
tion qu  
l'estime  
bontés  
sont po  
d'amb  
dissem  
postéri  
bénire  
vous  
sans  
paix.  
point

Vous verrez regner dans nos assemblées l'égalité la plus parfaite , malgré la différence des conditions ; la docilité la plus grande , malgré la supériorité des lumières ; la concorde au milieu des talens , & l'union entre les rivaux.

Vous verrez l'académie , toujours équitable , ne mépriser dans ses plus cruels ennemis que l'injustice de leur prévention , & louer , même de bonne foi , les dons précieux de l'esprit dont ils abusent contre elle.

Vous verrez , enfin , dans ce temple des muses , les vertus exciter autant d'émulation que les talens, Oui , M O N S I E U R , l'estime d'un roi , protecteur des arts , les bontés d'un monarque pere de son peuple , sont pour l'académie Françoisse des motifs d'ambition , plus puissans que les applaudissemens de l'univers & les louanges de la postérité. Admis au pied du trône , vous bénirez avec nous le regne de la justice ; vous célébrerez les succès de la guerre , sans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flatterie ne fume point devant notre maître : le roi méprise

294 *Réponse de M. l'Abbé de Bernis.*

la louange ; il n'aime que l'expression du sentiment. Que nous sommes heureux ! En ne disant que la vérité , nous faisons l'éloge de son regne.

Bientôt son palais va retentir de nos chants ; bientôt un fils digne de lui , un prince , l'espérance des François , qui , au sortir de l'enfance , connoissoit déjà la probité & l'honoroit de ses éloges , va s'unir aux pieds des autels , à une princesse illustre , qui ne doit qu'à ses vertus le bruit de sa renommée. Bientôt ces deux augustes époux vont former ces liens respectables qui assurent la gloire du trône & la félicité des peuples.

Que leurs nœuds sacrés soient éternels ; que leur bonheur surpasse leur espérance , & égale l'ardeur de nos vœux : une semblable union annonce à la postérité la plus reculée , des princes justes ; aux ennemis de la France , des vainqueurs généreux , & des arbitres à l'Europe.



N.

*I have  
just  
received*

ernis.

sion du  
oureux !  
faifons

le nos  
i, un  
qui,  
t déjà  
es, va  
prin-  
vertus  
t ces  
liens  
trône

nels ;  
nce,  
sem-  
plus  
emis  
eux,

J. J. Hayden B. 1.  
June 1896.  
[Signature]

you  
mourir ma  
de resp- un